

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
15 EXEMPLAIRES HORS COMMERCE
NUMÉROTÉS DE HC 1 À HC 15
ET 15 EXEMPLAIRES NUMÉROTÉS DE 1 À 15
CONSTITUANT L'ÉDITION ORIGINALE

© Casterman 1965

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.

JACQUES HENRARD

L'ÉCLUSE
DE NOVEMBRE

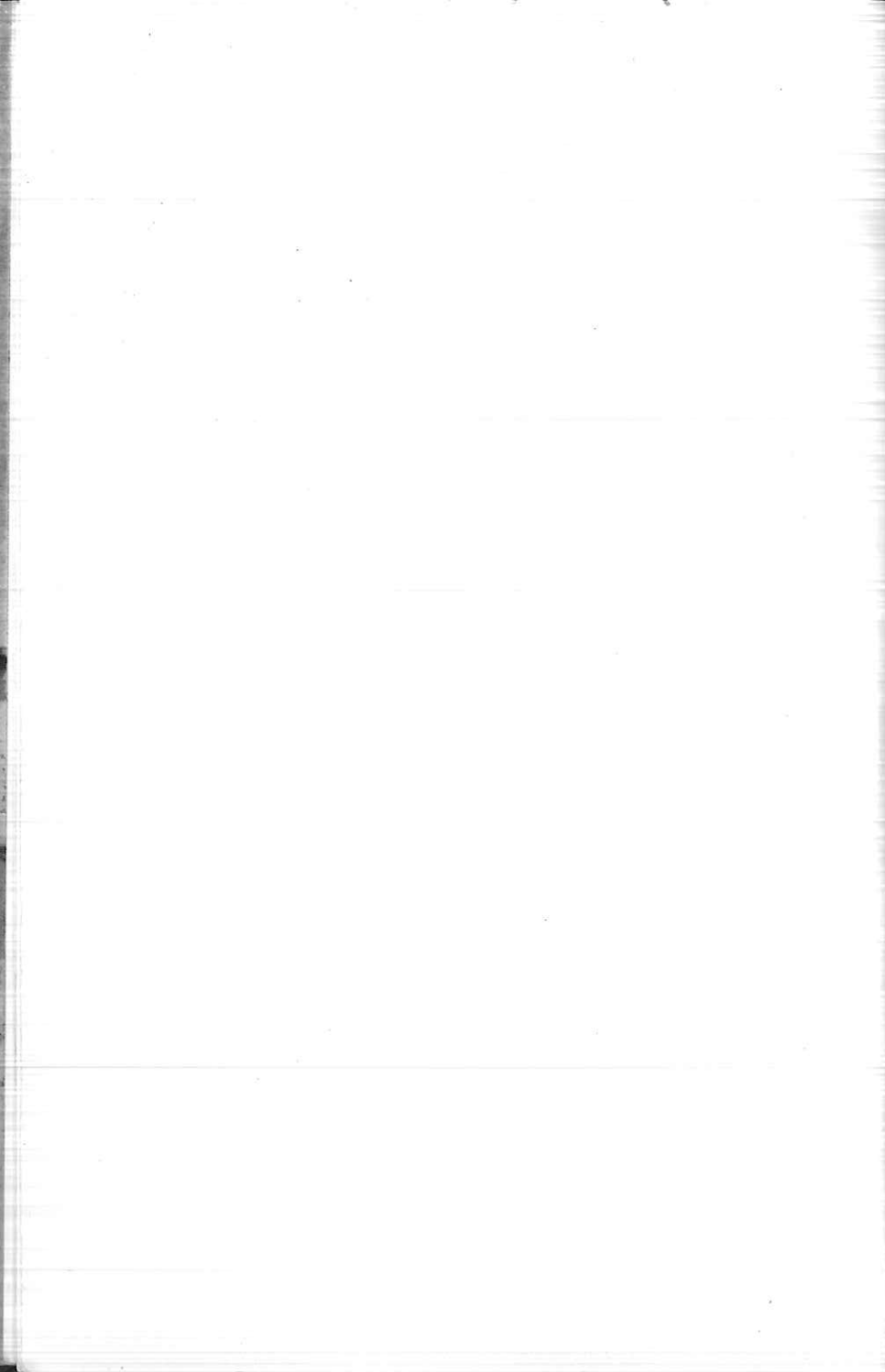
Roman

1965

CASTERMAN



A Franz Weyergans



Quatre voix :

Matadi

Raymond Graval

Sœur Marie-aux-chèvres

L'Ardennais



Gabrielle! M'as-tu reconnu? Quand je suis sorti de la gare, que j'ai posé ma valise, que tu as marché vers moi, pourquoi tes yeux ont-ils brillé, pourquoi se sont-ils éteints? Tu n'avais plus de figure : un masque. Le cachais-tu au fond de ton sac, depuis trois ans, prêt à servir en cas d'alerte le jour où tu me rencontrerais?

Tu as à peine grandi. A qui ferais-tu envie? Petite garce, est-ce toi qui m'as donné au juge? Lui as-tu dit tout ce que je t'avais acheté, le foulard, le nécessaire à ongles? En ce temps-là, qui t'aurait regardée? Qui se serait douté de ton âge?

— Quel âge as-tu, simplette?

Tu jouais dans la cour Meulenne, seule. C'était dimanche. Tu raclais la poussière de chaux sur le mur, tu l'étendais sur tes souliers pour les blanchir. Toute fière, dressée sur tes hauts talons :

— J'ai quatorze ans.

— C'est une blague, non? Tu en parais dix.

Dans la cour Meulenne, loin des petits, loin des grands, laissée pour compte. C'est dimanche. Dans les cafés, dans les rues, comment font-ils les autres pour parler aux filles? Quels sont les mots que l'on prononce du bout des lèvres pour qu'elles rient, les cigarettes qu'on tend vers leurs bouches, qu'elles refusent et qui finissent par attirer leurs doigts, quel est le pas que l'on accorde au leur, qu'elles repoussent et qui finit par les lier? Quels sont les chemins, les cercles dans la nuit, les rondes que l'on boucle avec elles sur les trottoirs jusqu'à ce que la tête leur tourne, que leurs jambes faiblissent, que leurs genoux fléchissent, que leur nuque ploie?

— Quatorze ans, simplette... Ce sont tes souliers de dimanche? Dis-moi ton nom?

— Gabrielle.

Tes yeux se sont ouverts sur moi. Ils n'avaient pas de cils, pas d'ombre. Ils ne regardaient pas sous leurs cils baissés, comme ceux des autres, ils étaient ronds, sans ombre, sans reflet, comme le soleil. Tes cheveux retombaient sur ton front blanc, sur tes lunettes. Tu les touchais souvent comme une chose qu'on a peur de perdre : ils sont à moi, ils sont doux, ils bouclent.

— Tu as de beaux cheveux.

Même celles qui ne me connaissaient pas, qui ne

m'avaient jamais vu, pourquoi leur figure changeait-elle à mon approche? Qu'est-ce que j'ai dans les yeux qui leur fait peur? Elles ont froncé leur petit nez frotté de poudre, elles ont senti dans mes vêtements l'odeur de la baraque : dortoirs, corridors, corridors, dortoirs, salles, réfectoires derrière les grilles.

Et elle, qui lui faisait la cour? Qui la regardait avec sa robe qui lui tombait jusqu'aux mollets? Le foulard, l'agenda, les billets de cinéma, la pâte pour blanchir ses souliers de dimanche, tout ce que je lui ai donné en ce temps-là, je l'ai vu, tout a fondu en un éclair, tantôt, quand elle est passée près de moi. Quand elle m'a reconnu, sur le seuil de la gare, quand mes yeux ont attiré ses yeux. Le soleil a flambé sur le verre de ses lunettes, ses yeux m'ont ébloui comme une ampoule de flash, puis ils se sont éteints, grillés, gris, morts, cendreaux. Et le gris de ses prunelles s'est répandu sur son visage. La mort a glacé son visage et ses épaules et son corps sec et ses mains crispées sur le sac. Elle a glacé le soleil, les pavés, les vitrines. Entre les quartiers de viande, à l'étal du boucher, des visages saignants se tendaient vers moi, et une voiture a ralenti, et le chauffeur s'est retourné quand je suis entré dans le café. La patronne m'a reconnu. Son regard s'est aminci. Sous la croûte du fard, sa face est devenue de plâtre. Qui a crié

dans la rue? Raymond Graval est de retour! Que vient-il faire à Matadi? Le verra-t-on demain au cortège, montant le cheval de saint Martin? Mettra-t-il son bateau à flot? Franchira-t-il l'écluse? S'en ira-t-il pour toujours?

Je les vois à travers la vitre, ils passent, ils ne peuvent pas me voir. Je me moque d'eux. Ce soir, cette nuit, je serai loin d'eux.

Graval de retour? Nous ne pouvions y croire. Lui, de retour à Matadi, promenant sa valise et son costume neuf, plastronnant sur les quais, s'affichant dans les rues?

C'était le matin du 11 novembre, un samedi, en plein été de la Saint-Martin. Nous étions rassemblés au garage Merlesse, Ficherolle, Bilouis, quelques anciens de la Fraternelle 14-18, tous vrais copains, qui devons nous rendre vers midi au monument de la Victoire. Les femmes cancanent dans les boutiques. Nous avons bien le droit, nous, les hommes, de passer une heure ou deux au garage Merlesse, histoire de faire gratis nos soudures à l'oxygène et de causer. Ernest Ficherolle, qui est presque un savant, nous expliquait l'été de la Saint-Martin et les saints de glace, à l'autre pôle de l'année, par des étoiles filantes provenant de je ne sais quelle

comète désagrégée. Et le voilà qui s'arrête au milieu d'un mot, s'approche de la verrière qui donne sur le canal...

Raymond Graval se promenait sur le trottoir d'en face. Je le vois encore dans ce costume de commis voyageur, trop léger, trop voyant, trop clair pour la saison. Ses grandes mains, sans arrêt, se renvoyaient la valise, nouant et dénouant ces doigts fébriles qui, naguère, pour éblouir les enfants, capturaient les orvets, maniaient les cartes, s'essayaient à des tours d'illusionniste. Bonne mine au reste, le teint frais. La vie de pénitencier lui avait drôlement profité, ces trois années passées à la campagne, dans cette espèce de prison pour mineurs où on les occupe aux travaux des champs. J'avais gardé, je ne sais pourquoi, le souvenir d'une tête à lunettes, peut-être à cause de ces paupières clignant sans cesse, de ce regard vide, absent, comme derrière des verres.

— Les petits gris de l'orphelinat, a dit l'instituteur, je les connais depuis quarante ans, il vaut mieux les tenir à l'œil. Pourtant, avec de la patience, on en vient à bout. Mais celui-là, je peux dire qu'il m'a fait faire mon purgatoire sur terre. C'était un compliqué...

Voilà, c'était un compliqué, un gars à deux ou trois étages avec des caves, des souterrains. Son idée, bien malin qui l'aurait attrapée. Il ne la portait

pas sous le crâne, au milieu du front, entre les deux yeux, comme tout le monde. A croire qu'il l'avait avalée. Pour la trouver, on aurait dû lui fouiller le ventre. Les gars de chez nous, ceux de Matadi, à douze ans, le sang leur pique, c'est de la moutarde. A quinze ans, ils voient rouge, ils cognent, suivent les filles, puis en général se rangent. Ils parlent haut, rient clair. Graval ne savait pas rire. Le plaisir chez lui, quand il se promenait solitaire dans une foire, c'était une fièvre, un éclat louche dans les yeux. Chez nous, on aime la compagnie, la blague, le rire honnête. Graval n'était pas fait pour vivre à Matadi.

Nous sommes des Matadi, des vrais, nous sommes nés au bord du canal, nous avons couru en chemise dans les ruelles, hauts comme trois pommes, les fesses au vent. Pas de portes, à Matadi, on entre, on sort, on est partout chez soi; tout en commun : les cigarettes, les outils, les nouvelles du canton, les gosses. Le quartier chic, les maisons de briques entrelardées de pierre de taille, ces espèces de châteaux construits par les patrons, ce n'est pas le vrai Matadi. Il faut longer le canal, s'enfoncer dans les rues étroites. Ça sent la lessive, l'eau du ruisseau, mais on y boit du café meilleur que chez les riches. La cafetière vous attend sur chaque fourneau. On s'assied, on boit son bol, on parle, on oublie l'heure.

Matadi, en gros, c'est le quartier Saint-Martin prolongé par la banlieue née des usines. Un nom bizarre...

Nos parents disaient déjà Matadi.

Il y a deux Matadi, le vieux, le jeune; le gris, le rose. Le rose, c'est le nouveau quartier. Quand les fenêtres s'ouvrent au soleil, ça sent partout le plâtre frais. Aux dernières maisons, on voit encore pousser entre les tas de décombres, ou même dans les jardinets, du blé ou de l'avoine qui se resème comme de mauvaises herbes, d'année en année : la charrue passait encore là-bas naguère. Le nouveau quartier monte jusqu'à l'orphelinat. Plus loin, c'est le village de roulottes où les Sœurs, jadis, ont recueilli Raymond Graval. Sa dette de reconnaissance, on sait comment il l'a payée. Depuis le procès, je connais des Sœurs qui ont vieilli de dix ans. L'une d'elles est morte, et je crois bien que c'est de chagrin. C'est à ces misères que nous songions, au garage Merlesse, en observant le garçon qui paraissait sur le quai.

Il venait de déposer sa valise, s'accoudait au garde-fou, près du pont. Ficherolle a dit :

— Je crois qu'il cherche son bateau...

C'est là qu'il l'amarrait autrefois, son bateau, une épave éventrée rachetée après les joutes nautiques. La police et le juge, lors du procès, l'ont visité. Graval

l'avait entièrement couvert, ne laissant entrer le jour qu'à travers le pare-brise qu'il bouchait par un rideau. Dans cette sinistre cabine, il entraînait les enfants, garçons et filles. Comment les parents ne se sont-ils pas méfiés de lui ? Pour donner le change, il avait équipé son rafiote d'un moteur, prétendant lui faire tenir la mer... Damné moteur ! Il n'était bon qu'à nous casser les oreilles, à nous réveiller le dimanche aux petites heures lorsqu'il pétaradait entre l'écluse et le pont.

Nous n'aimons pas les esbroufeurs, à Matadi. Demandez aux gens du quartier si j'invente : au cortège d'automne, à trois mois du scandale, alors que les langues allaient déjà bon train, qui a-t-on vu drapé dans le manteau de saint Martin, armé du casque et de la lance, escorté par le groupe des Massiers et des Compagnons ? Le garçon a glissé deux fois de son cheval, il le maîtrisait à peine. Et il s'était vanté de savoir monter les chevaux.

Son bateau ? Du bluff, comme tout le reste. Il y passait les dimanches, rideaux tirés, à ruminer ou à dormir. Il n'a même jamais essayé de le pousser au-delà de l'écluse.



Qui m'a pris mon bateau ? Qui me le cache ? Qu'on me le rende ! Ce soir, je veux coucher dans mon bateau.

Du bois solide, bien enduit, trois couches du meilleur vernis, il a tenu le coup. Il m'attend. Je fouille les hangars, les remises. Je le retrouve. Il me reconnaît. Ce soir, quand le quai sera vide, je le pousse au canal. Bon Dieu, ce qu'il a soif ! Il tend le museau vers l'eau. Un clapotis, une bête qui boit dans le noir... Et j'amarre à l'avant, à l'arrière. Elles peuvent monter, les eaux, il s'en balance, accroché par la tête et par les pieds, mon bateau, il me berce dans son ventre rond, joue contre le bois sec, bien poncé, écoutant de l'autre côté de la planche l'eau du canal, hurlant de peur, qui roule dans le froid, emportée dans le noir, mais lui, dans le noir, dans le brouillard, accroché à ses deux

filins de fer, il s'en moque, il tient bon, dans le vent, dans le froid, sous les paquets de pluie, mon bateau...

L'arche du pont quand il pleut, l'escalier, le creux dans la pierre, mieux qu'un fauteuil au soleil... Je suis à Matadi, je ne passerai pas l'écluse. A moi le canal, le quai. A moi les rues. Ma place sur les trottoirs, mon tour dans les boutiques, mon argent sur les comptoirs, ma voix parmi les voix, même son, même poids, même valeur, même couleur. Demain, j'irai au cortège. Qui endossera la cuirasse, le manteau rouge? Qui montera le cheval? Ceux qui riront, je les piétinerai sous mon cheval.

C'est ici que tout doit arriver. Qui le sait? Moi seul le sais. Ils me verront passer avec ma petite valise. Deux mouchoirs, quatre chaussettes. Que porte-t-il dans sa valise? Que peut-il bien y fourrer? Ça brûlerait comme du papier à cigarettes. Ça se tasse, ça monte lentement, deux piles, trois piles, par cent, par mille, par liasses de cent et de mille. Ça pèse, tout d'un coup, plus lourd que des briques... Du comprimé, du concentré, une charge de dynamite. Un jour, l'explosion, le grand feu d'artifice!

Gabrielle, Gabrielle, tu croiras rêver. Tu approcheras, tu te pencheras pour voir ce que je tirerai de ma petite valise...

Ce qui s'est passé, ce qui s'est dit au garage Merlesse, je m'en souviens comme d'hier. Toute la conversation m'est revenue en mémoire après le drame. Et j'y repense à chaque nouvelle Saint-Martin.

Le commandant Malesherbe est entré au garage, criant : « Que personne ne se dérange... » Personne n'était assis, aucun danger qu'on se dérange, mais c'est une manière qu'a prise Malesherbe en entrant. Officier de gendarmerie en retraite, des rubans, la rosette, cent vingt kilos qu'il vous balance comme une fleur sur un châssis capable d'en supporter le double : à l'approche de Malesherbe on rectifie la position.

Il s'est tourné vers la verrière :

— Vous avez vu ?

Vu ? Nous étions aux premières loges. Graval continuait de promener sa valise, de son pas raide,

mécanique, d'un bout à l'autre du quai. Pieds plats, à ce qu'on disait, indice de fausseté. Ficherolle s'est mis à chevroter :

— Je pense, mes amis, je pense...

Grand invalide, pensionné depuis 25 ans, il lit un tas de bouquins, il pense trop. Toutes ses phrases commencent par deux ou trois : « Je pense... », le premier signifiant qu'il n'est pas un imbécile et qu'il a réfléchi avant de parler. Les autres, sur un ton modeste, ont l'air de dire : « C'est un petit avis à moi, prenez-le comme vous voudrez. »

— Je pense qu'on devrait réformer les maisons pour orphelins. J'ai du respect pour les religieuses, mais ce sont des femmes, des femmes... Que deviennent des garçons élevés par des femmes ?

— Des vicieux, trancha le commandant.

Nous ne défendons pas le commandant Malesherbe. Il court le guilledou et ne s'en cache même pas, malgré ses soixante ans sonnés. Mais c'est au vice illégal qu'il s'en prenait, celui qui peuple les prisons. Sur ce chapitre, il ne tarit guère.

— Le vice, on le sent, on le flaire. On le devinerait à la manière d'allumer une cigarette. Ce Graval, avec sa moustache de maquereau, son regard fuyant, ses chemises de soie, je m'en suis méfié dès le premier

jour. Le vice est une maladie incurable, héréditaire. Qu'en penses-tu, Bilouis ?

Bilouis n'a pas d'ennemis dans le quartier. Depuis dix ans, on l'élit Syndic des Joyeux Compagnons de saint Martin. Son avis, peut-être qu'il ne tenait pas à le dire. Il a trop bien connu Graval dont il fut le contremaître. Mais on l'interrogeait, il a parlé.

— Pour moi, si vous voulez le savoir, pour moi ce garçon est un malheureux.

— Il trouvait toujours des excuses, a riposté l'instituteur, sa plume crachait, son papier buvait l'encre. Comme à l'armée, ceux qui manquent du nécessaire chez eux : ils grognent dans leur gamelle.

Ficherolle s'est mis à parler de glandes. Pour lui, le genre humain est composé de malades ; de vicieux pour le commandant ; de crétins pour l'instituteur et, pour Bilouis, de malheureux. Le commandant, pour mieux voir, époussetait la vitre :

— Je donnerais gros pour savoir ce que ce gars a dans la tête.

Graval venait de quitter le pont. Il s'était assis sur sa valise, près des chantiers d'Albert Fazieuse, son ancien patron.

— Pourriez-vous me dire ce qu'il attend ?

Bilouis opina :

— Peut-être un papier, une signature.

— Et sa valise? C'est pour y ranger son papier?

— Il veut son rafiôt.

Après l'internement de Graval, tout le monde sait que Fazieuse a recueilli le bateau. Juste à temps : les femmes du quartier voulaient l'envoyer par le fond. Malesherbe tapotait la vitre :

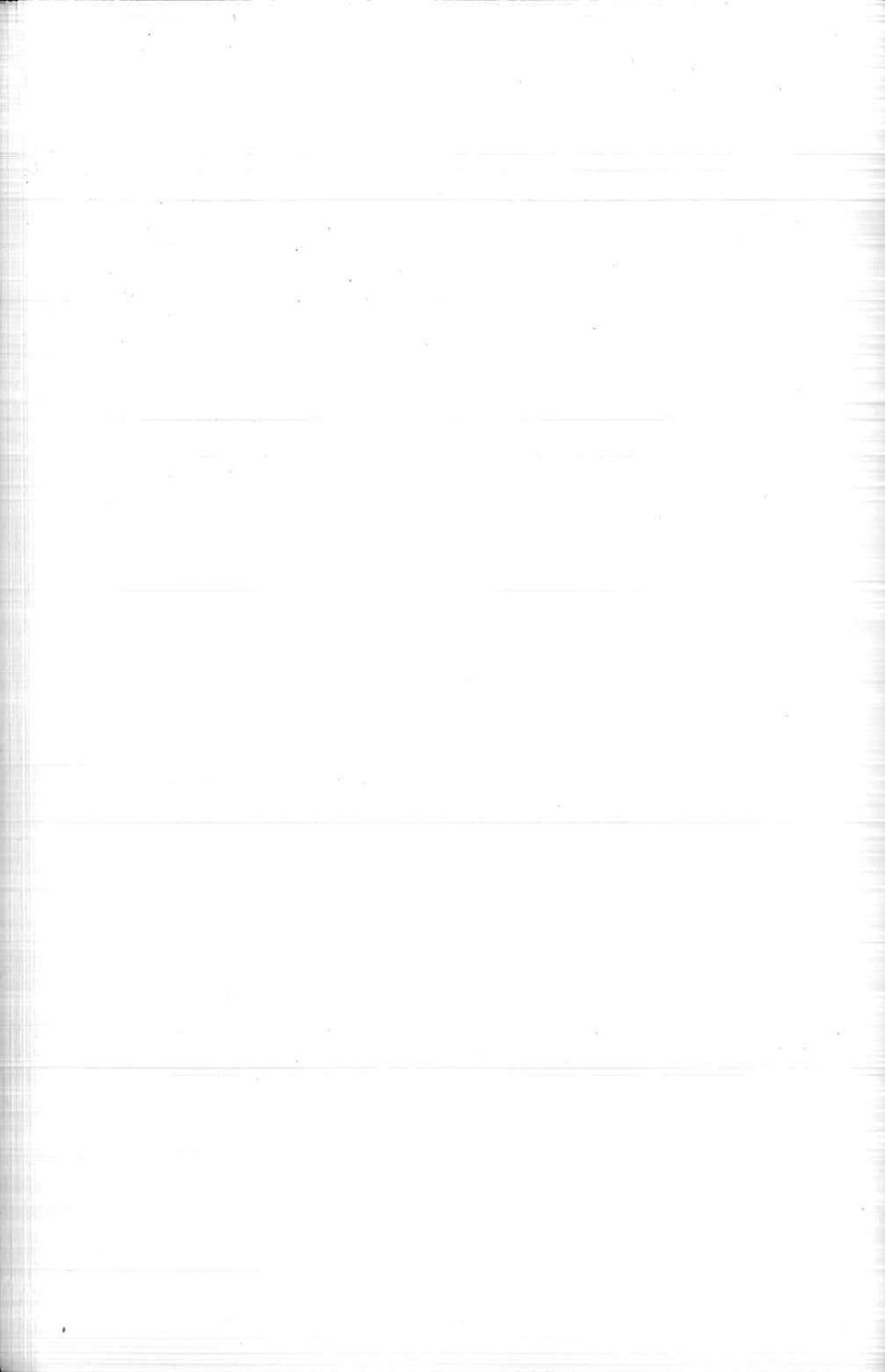
— Et s'il venait reprendre sa place au chantier? S'il s'installait à Matadi?

— Faudrait qu'il n'ait pas de pudeur.

— Quand on jasait sur lui, au début de l'affaire, quand une femme l'attrapait et crachait sur lui, il devenait blanc comme cire. Mais il faisait claquer ses talons sur le trottoir, plus sec qu'avant. Quant à rougir? Jamais. Ce gars-là n'a pas de pudeur.

L'idée faisait du chemin dans nos têtes, et je vous avoue qu'elle ne nous plaisait guère : Graval de retour à Matadi, reprenant sa place chez l'Ardennais. C'est ainsi que nous appelons le patron des chantiers, Albert Fazieuse qui embaucha Raymond Graval. Il vient d'Ardenne, un homme des bois, long et sec, pas bavard. Un pieu, un piquet de prairie. Il ne se montre pas au bouloir, ni au café, ni aux soirées de la dramatique : Monsieur n'a pas le temps, il chasse en forêt. A part Bianco, son chien de chasse, on ne lui connaît pas d'ami. Jadis, nous l'avions averti : « Attention, ça tourne mal, attention à

Raymond Graval... » Lui parler ou parler à ses
briques, c'est tout comme. Fazieuse n'est pas un
Matadi.



Patience, Bianco, demain nous serons en forêt.
Feuilles, vent, sources, mousses...

Trop tard. Nous avons épousé Matadi.

Les fils de Matadi rôdent sous nos fenêtres. Ils se cherchent, se flairent. Ils s'abouchent, tiennent conseil. Aujourd'hui samedi, dans les rues, les boutiques, demain, à la sortie de l'église, dans les cafés. A la santé de l'innocence! Appel aux pères et aux mères. Ils vengent les enfants qu'ils font par négligence, qu'ils laissent courir sur les chantiers, les quais, les terrains vagues. Pas le temps de les élever. Ils provoquent le sort. Et quand le malheur arrive, nous devrions hurler avec eux.

Sirènes, ululements, hurlements. Fracas des dragues, des machines. Contagion du bruit. Gorges rauques, s'acharnant à couvrir le bruit. Haine du silence. On l'écrase à coups de marteau-pilon, de radio. Dans mon pays, Bianco...

Mon pays ? Quai Batta. Domicilié à Matadi.

Dans mon pays, Bianco, le silence est amitié, ciment de bonne entente. A Matadi, c'est une déclaration de guerre. Ami ou ennemi ? Prouvez-le avec des mots. Les gens d'ici réclament des preuves. Que je leur frappe sur l'épaule. Que je boive à leur litre, sans essuyer le goulot. Que je tienne dans mon gilet un rire de réserve, gras, bien saucé. Dans mon pays...

Prairies, eau, forêt. Silence.

Bruits purs. Dent de la herse contre un caillou. Craquement de l'arbre. Hache qui médite entre les coups. Qui a parlé ? Un attelage, un pas sur la route. Qui est entré ? C'est toi, Graval ?

Il entrerait sans frapper. Collé au mur, mains au dos, comme s'il voulait m'assassiner. Attendant que je parle...

— Que me veux-tu ?

— Des planches pour mon bateau.

— Prends-les.

Me disait-il merci ?

— Que me veux-tu, Graval ?

— Rien.

— Si. Qu'allais-tu me dire ?

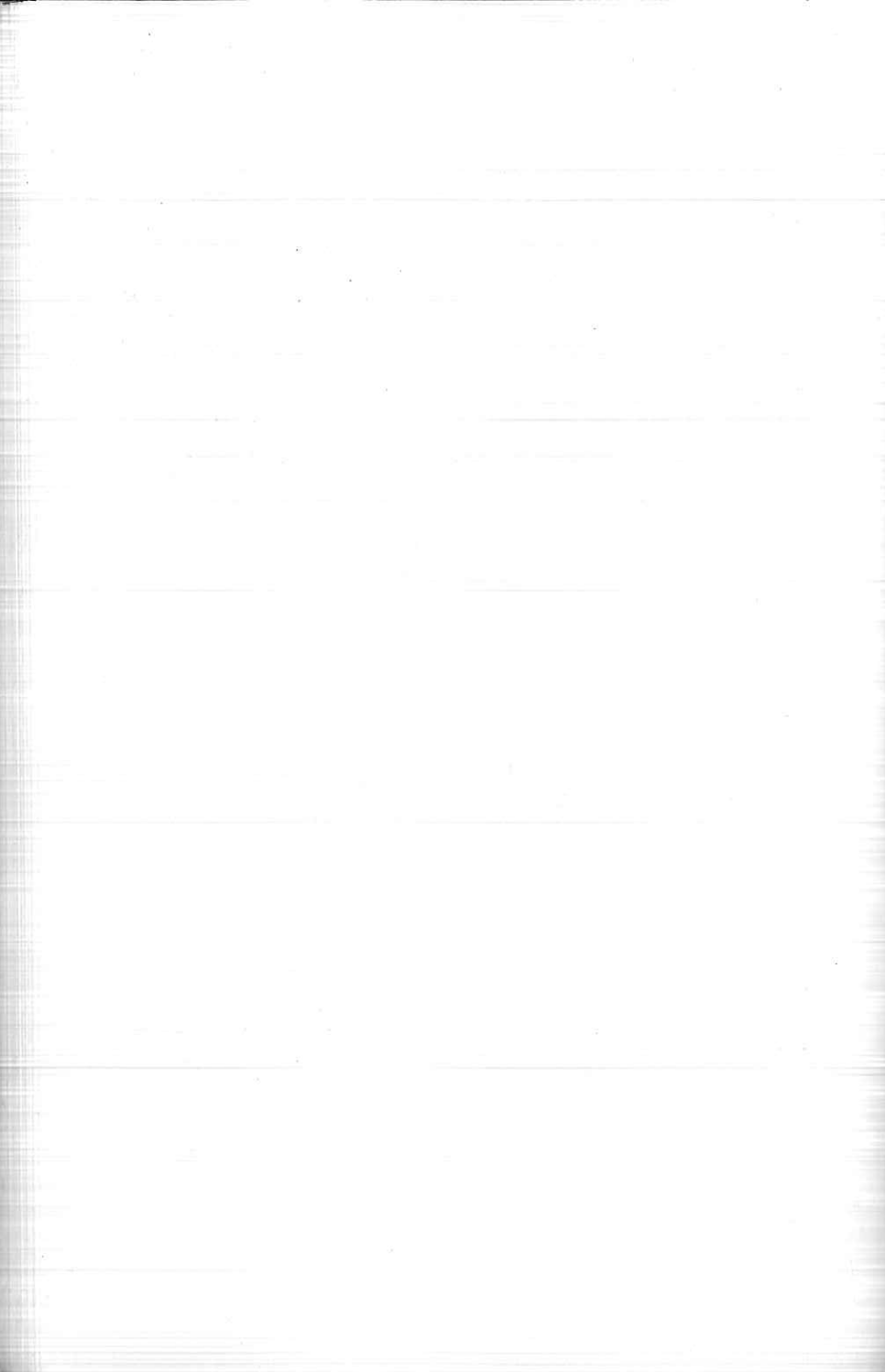
— Un jour, je vous raconterai des choses.

— Quelles choses ?

Et les autres, d'une échelle à l'autre, qui se hélaient, se faisaient des signes : il est encore avec l'Ardennais... J'aurais dû crier pour qu'ils entendent : « Que fais-tu demain, Graval ? Demain, je chasse. Viens-tu avec moi en forêt ? » Air froid, silence, peut-être qu'il aurait parlé. Un bon coup de gueule : « Viens-tu avec moi en forêt ? » Peut-être qu'il n'aurait même pas accepté.

A peine s'il saisissait les finesses des autres. Esprit trop lent, trop fier, trop simple, comme nous, Bianco. Pas de temps, ni de salive, ni de bêtise à gaspiller. Il méprisait le troupeau. Il n'avait pas besoin de la confrérie. Ni de permissions, ni de conseils, ni de femme, ni de copains. Ni de l'Ardennais.

Écoute, Bianco : Matadi pousse son cri de guerre.



Et si je sonne à sa porte? Et si je dis : Patron, y a-t-il de l'embauche? Et s'il garde sa tête de bois, comme sur le chantier, comme au tribunal?

Le jour où il m'a fait asseoir dans sa voiture : « Viens, nous irons sonder un terrain... », quand il m'a donné la foreuse, pas à Chavaix ni à Bilouis, mais à moi, quand nous avons roulé jusqu'aux Herbes-Golettes, que nous avons peiné pour monter la foreuse, pesé de nos deux poids sur la machine, quand nous nous sommes assis dans l'herbe, des ronds de transpiration sur nos chemises, que le brouillard tombait et qu'il m'a dit : « Mets ta veste, petit, tu vas prendre mal... », quand il m'a regardé, penché sur moi, les yeux plissés, comme le chirurgien le jour de mon appendicite, quand je me suis ouvert devant lui, que me voulait-il, que cherchait-il au fond de moi?

Il ne m'a plus jamais fait asseoir dans sa voiture. Je lui ai demandé conseil pour mon bateau, il a grogné. J'ai voulu lui payer les planches : il a haussé les épaules. Au lieu de me répondre, il parlait à son chien. Que je travaillais pour lui comme une bête, l'a-t-il dit au juge ? Les cents de briques, les auges de ciment que je montais chaque heure aux maçons, les a-t-il comptés ? « Je te félicite, mon gars, tu es un bon manoeuvre... », l'a-t-il proclamé une seule fois devant les autres ?

Je marcherai dans les rues jusqu'au soir. Je veux des rues autour de moi, des maisons serrées, qui se tiennent chaud. Briques sur briques, prises à la glu, murs contre murs : le vent peut souffler ! Tonnes sur tonnes, le béton coule. Il durcit, il se dresse, nu. Les poutres s'accrochent aux poutres, les étages montent. Chantiers, bétonnières, hourdis, échafaudages... J'ai six camions, deux bulldozers, cent ouvriers, trois voitures, je fais venir mes briques des Flandres, par wagons, par trains de péniches déchargeant chacune cent mille briques...

Ma chemise est de soie, ma cravate de soie. Je suis tout habillé de soie.

Là, une tache sur ma chemise...

Malesherbe a frappé du poing sur les tréteaux, renversant un pot d'huile sur le sol du garage :

— Je vous jure qu'il ne reprendra pas sa place chez l'Ardennais...

Les coups de poing du commandant sont célèbres dans le pays. Ils font bondir les chopines sur les tables des bistrots et, sur leur siège, les consommateurs aux nerfs fragiles. C'est une pièce d'homme que notre commandant ! En 44, il a fait sauter le pont de Chevreuse. Tous le saluent, sauf l'Ardennais qui craint de salir, comme chacun sait, les bords de son chapeau.

— Graval à Matadi ? Il s'en moque, l'Ardennais. Il ne voit les gens qu'à travers le pare-brise de sa voiture. Encore heureux quand il les voit ! Je ne suis pourtant pas de verre. Graval à Matadi, sans doute que ça ne le gêne guère. Moi si. Je veux bien

plaider les circonstances atténuantes : un garçon qui n'a pas eu de père ni de mère, des tares, l'hérédité. J'admets toutes les excuses. N'empêche, Graval à Matadi, ça me gêne. Vous pas ?

La chose commençait à nous gêner.

— Ce garçon n'a plus sa place chez nous...

— C'est qu'il remue de tristes souvenirs...

— Il fait honte aux familles dont les gosses ont trinqué.

— Pas d'accord, Bilouis ?

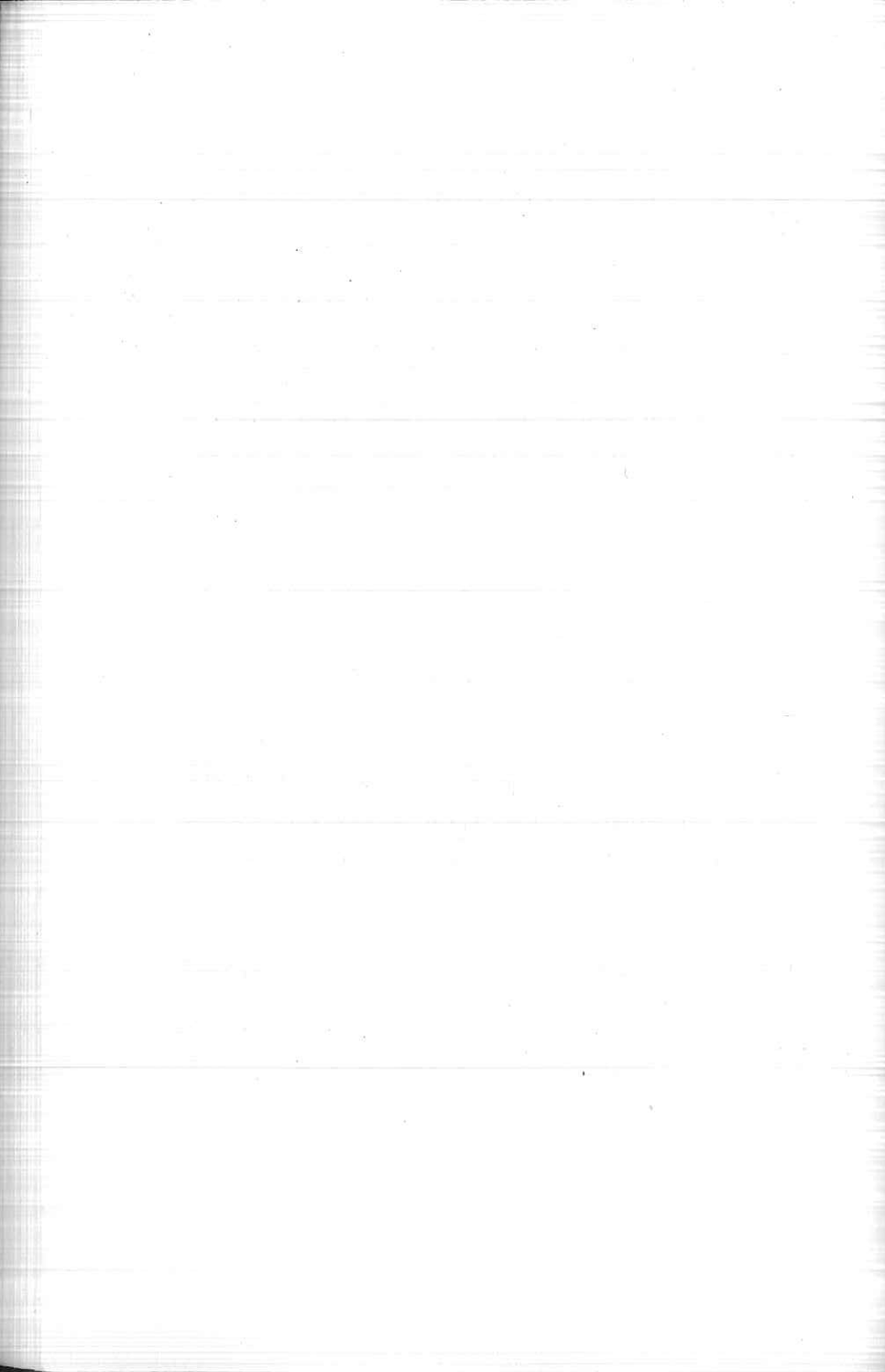
Même Bilouis était d'accord :

— Il n'a plus de réputation, c'est grave pour un petit gars.

Graval nous côtoyant dans les rues, dans les boutiques ? Si l'Ardennais refusait de comprendre, nous lui mettrions un peu d'ordre dans les idées. A qui doit-il d'avoir construit les maisons du nouveau quartier ? A nous, les petites gens de Matadi, et à sa femme, bien sûr, Flo-Flo, la belle Florence. S'il nous arrive de faire un peu de réclame pour l'entreprise, c'est par amitié pour Flo-Flo. Elle a bien essayé de défendre Graval avant qu'il ne soit condamné, mais depuis lors elle a compris, elle pense comme nous. Malesherbe, Ficherolle, Bilouis et moi-même, nous avons donc décidé de toucher deux mots à la patronne avant d'aborder le patron.

Car c'est une Matadi, une vraie de vraie, Florence, une tête chaude mais un cœur d'or. Levée à six heures, couchée après minuit, plus résistante qu'un homme. Son plus grand plaisir? Vous rendre un service. Accoucheuse diplômée, elle soigne tout le quartier, fait les piqûres gratis pour obliger les voisins. Et ne vous avisez pas de la dédommager. On prête, on donne, on s'entraide sans calcul à Matadi. Au sortir du garage, nous nous sommes donc dirigés vers la maison de l'Ardennais. Aucune intention méchante, nous ne voulions pas de mal au garçon. Il nous semblait seulement meilleur, pour lui comme pour nous, pour la paix des esprits, qu'il cherche du travail ailleurs. Quand nous sommes arrivés en face de chez Florence, elle conversait avec le nouveau laitier. Je crois qu'elle lui parlait de son enfant, le petit Gérard, noyé dans le canal voici plus de quinze ans. Ce drame l'obsède, elle ne s'en est jamais remise. C'est depuis lors qu'elle fume et boit, plus qu'il n'est convenable à une femme. Qui lui en voudrait?

Nous avons patiemment attendu que Florence en finisse avec le laitier. Elle n'avait même pas aperçu Raymond Graval qui remuait du pied les briques sur le chantier.



Le nouveau laitier m'évite. On lui a dit sans doute : Méfie-toi de l'Ardennais. Quel mal ? Florence veille. Elle apprivoisera le laitier. Pas de temps à perdre, avant la fin de la semaine il faut qu'elle le soulage d'un cor ou d'un lumbago. Flo-Flo, providence du quartier... Elle collectionne la gratitude, recrute les cœurs fidèles. Je peux m'en aller demain d'un infarctus, elle est parée. Que de girons pour s'épancher ! Fournisseurs, voisins, clients, boutiquiers, elle n'en finira pas de raconter mon agonie. Le plus dur sera de faire taire sa radio portative.

Vas-y, Florence, je connais la musique par cœur. Raconte notre vie au laitier. Mon mari est un Ardennais, tralalalaire, mon mari est un Ardennais. Son père, depuis toujours, fournissait l'ardoise à mon père, exploitant quatre carrières perdues au milieu des bois. Le mariage, les fausses couches,

l'enfant. Il marchait à onze mois... Non. Dix et vingt-quatre jours, j'ai noté la date et l'heure. C'est en lâchant ma main qu'il a fait ses premiers pas. Aimait-il sortir avec toi? Tu t'arrêtais à chaque vitrine, à chaque voisine. C'est avec moi qu'il voulait marcher. D'ici au bois Marlère sans se plaindre... Dieu, ce que ce gosse savait marcher! A l'approche du bois, il devenait muet. Je voyais sa peau se tendre, s'amincir. Elle buvait la fraîcheur. Ses yeux s'agrandissaient, prenaient la couleur des feuilles. Tu me dis, Flo-Flo : Regardons les photos du petit. Elles n'ont pas d'yeux. Moi seul je les ai vus, les yeux du petit, au bois Marlère.

Dans son berceau, déjà, il m'écoutait avec ses yeux. Deux coupes qu'il me tendait pour que je les remplisse.

Deux coupes vides. Trous. Abîmes.

Deux puits sans fond. Qui saura les remplir?

Qu'attendent-ils? Que demandent-ils? Savent-ils ce qu'ils demandent?

— Que désires-tu, Graval?

— Des planches pour les éclisses.

Ses yeux sur moi. Sévères, noirs, profonds, humides comme une cave.

— Que me veux-tu encore?

Tout le reste. L'impossible.

Poursuis, Florence, je t'écoute. Où en es-tu ? A l'accident ? Sourdine, ma chère, piano, il faut ménager tes effets. Tu as vu le gosse tomber à l'eau ? Men-teuse. Quelles fariboles racontais-tu à la voisine pendant qu'il s'échappait sur le quai ? Pleure, je connais la partition. « On a retrouvé le petit corps près de l'écluse... » Point d'orgue, double pause. Tu l'aimes, ton drame. Tu n'en souffres même plus. On souffre dans le silence qui précède les mots, qui les suit. Où prendrais-tu le temps de souffrir ?

Canal, trappe aveugle. Là où il s'est ouvert sous mon enfant, pas une ride. Les rivières de mon pays, si minces, ont de la profondeur. Canal, surface impure, sans pensée ni remords. Miroir trouble, piège à enfants. Ils y jettent des bouts de bois, des coquilles, tendent le doigt vers les bateaux...

Patron, vous n'auriez pas des planches, du six ou sept millimètres, pour ponter mon bateau ?

Patron, puis-je emprunter le vilebrequin et les mèches pour travailler à mon bateau ?



L'heure s'est-elle arrêtée? Quand le quai sera-t-il vide? Ne rentreront-ils pas dans leur trou, à midi, pour rire autour des tables et s'emplir le ventre? Les espions ne quitteront-ils jamais les fenêtres? Qu'ils me regardent en face, qu'ils frappent à la figure, s'ils osent...

Le museau de ton chien, patron, je l'ai vu sous le rideau. Tu me guettes. Vas-tu me fusiller dans le dos comme les autres? Est-ce toi qui le caches, mon bateau?

Gabrielle!

Toi aussi, tu m'épies. Tu me suis, tu me fuis. Ton manteau gris, au bout du quai, je l'ai reconnu entre les arbres. Viens, montre-toi. Approche... Je t'expliquerai. Jupe collante, bas transparents, tes seins de femme sous le manteau, je les devine. Autrefois, tes bras étaient nus. Aujourd'hui tu les caches.

L'homme et la femme, un jour, par la fenêtre du bateau, je les ai vus sous l'orage. Retour du bois, transis, trempés, arrêtés sous l'arche du pont. Elle boitait, son talon saignait, ses mollets blancs souillés de boue. Elle s'est dressée, elle a crié. Ses yeux ont étincelé. A travers les mailles de son pull-over, tendues à craquer, j'ai vu des éclairs, la soie. Les yeux des femmes brillent de colère. Leurs yeux lancent du venin.

Elles passent. Elles se raidissent. Pourquoi frissonnent-elles à mon approche? Elles serrent autour d'elles leur manteau, cachent ces étoffes douces qu'elles enlèvent chaque soir, qui luisent au pied des lits, à la lune, aux lampes des rues, qu'elles dissimulent sous leur robe et leur manteau le matin venu. Voix de femmes derrière le mur, le mur de quatre mètres hérissé de tessons. Quand franchirai-je le mur?...

Je crois que le diable s'en est mêlé. Tout s'arrangerait si nous glissions quelques mots en douce à Flo-Flo... C'est une femme de bon sens. Elle nous aurait écouté. Hélas! Nous n'avons pas eu le temps de l'aborder.

Mamba, l'aveugle noir, promenait son berger allemand. Graval lui a barré la route. Il l'a fait asseoir sur un banc, lui fourrant en bouche une cigarette. Naguère, il fréquentait les gens de l'hospice, je m'en souviens. Pourquoi ne frayait-il pas avec les garçons de son âge? Pourquoi recherchait-il les plus faibles que lui, les enfants, les vieux? Il tâchait de les amadouer avec des bonbons et des cigarettes, mais eux ne l'aimaient pas. Même les chiens fuyaient devant Graval, l'oreille basse. Il effrayait les bêtes, les vieillards, les filles, jusqu'aux enfants qui le suivaient par ennui ou par intérêt.

J'ai vu qu'il tirait l'aveugle par le bras, insistant pour le mener Dieu sait où, au café peut-être, ou Place de la Victoire où devait se dérouler la prise d'armes. Le vieillard lui résistait, le chien grondait. Le garçon, furieux, tâchait de faire coucher la bête mais elle montrait les dents. Les badauds se sont attroupés, alertés par l'aveugle qui agitait son bâton blanc. Graval a pris peur. Il a voulu traverser le quai. Évitant de justesse une voiture, il s'est tordu la cheville, a trébuché. Florence a poussé un cri...

C'était l'heure où les ménagères du quartier balaient leur seuil, font la causette avant de préparer le déjeuner. Les voilà toutes en arrêt, qui le balai, qui la langue en suspens. On aurait dit l'image figée d'un film qui vient de s'enrayer. C'est que Florence, lors du procès, a défendu avec ardeur son apprenti, on en a jase... La bonne Flo-Flo ne compte pas que des amies. Elle est d'humeur un peu vive. Refusez-lui le service qu'elle a juré de vous rendre, boudez ses effusions, elle se pique. Elle se met à dos les familles des environs, par roulement si j'ose dire, faisant alterner prises de bec, guerres froides et petits verres de réconciliation. Bien des commères, ce matin-là, épiaient Florence...

Elle a crâné. C'est une femme tout d'une pièce qui n'aime pas les hypocrites. Ces regards qui

l'observaient en coulisse, j'imagine qu'ils lui agaçaient la peau. Traversant le quai, elle s'est approchée du garçon. Il boitait à peine. Il s'est même rebiffé quand la patronne lui a tâté la cheville. Mais pour Flo-Flo, on est vite un grand blessé. Elle a pris Graval par le bras, d'autorité, et l'a conduit jusque chez elle. Juste à ce moment, l'Ardennais sortait sa voiture. Il a claqué la portière, a démarré, sans même tourner la tête.



Méfie-toi, Graval. Ouvre l'œil, mon garçon. Tu crois au sourire des femmes? Il y a trois ans, je les ai vues tendre le poing vers ton bateau. Méfie-toi du troupeau. Gare-toi des coups de cornes ou tu seras piétiné par le troupeau.

Florence te soigne, elle défend son titre : championne de la bienfaisance à Matadi. Ce nid de mésanges, installé dans la boîte aux lettres, elle défend que j'y touche. Quand je noierai les petits de la chatte, elle tombera en faiblesse, devant témoins. Mais lorsque Matadi aura poussé son cri de guerre, plus de bonne Florence, elle rejoindra le troupeau. Elle cambre la taille, se donne des airs au milieu du bétail qui rumine. Mais quand il se mettra debout, elle s'effacera, gorge sèche. Elle vit de roucoulements et de sourires, dans la terreur de voir se lever le troupeau.



Pourquoi a-t-elle souri? Que me veut-elle?

— Entre. Entre donc...

— Non.

— Pourquoi non? Déchausse-toi. Mets-toi à l'aise.

Les meubles luisent sous les plafonds bas. Trop de velours, de dentelles! Qui me regarde? Les photos blanches aux yeux de morts. Les murs se ferment...

— Étends ton pied. Je connais ces bobos-là, c'est traître, ça vous joue des tours.

Pieds plats. Chair blême sous la lumière... Faut-il la mettre à nu?

— Bouge pas, fiston. Pire qu'une batterie électrique... As-tu mal?

Ai-je mal? Où? Là où son regard appuie, où la lumière frappe, où ses doigts ont touché.

— Tu as les nerfs tendus comme une corde d'arbalète.

Elle touche, elle voit. Pourquoi sa main s'éloigne-t-elle? Son regard pâlit. Pourquoi s'est-elle tue? Pour juger? Lumière, du haut des plafonds blancs, tombant sur les papiers du juge, dénudant les mots... Dégoût, pitié.

— Tu te sens mal, mauviette? Tu veux boire? Petit verre, cigarette du condamné.

— Tu nous en donnes des émotions. As-tu l'amour en tête? Traverser le quai, nez en l'air, à une heure de pointe... Bois encore. Je vais te nouer une bande pour maintenir la cheville. Tu pourras marcher.

Vite! Ensevelir la chair morte...

— Secoue-toi, mon gars, tu es un homme. Tu as forcé depuis trois ans. A ton âge, on ne manque pas de projets. Quel âge as-tu?

— Vingt et un ans, puisqu'ils m'ont libéré.

— Vingt et un ans... Si on pouvait arrêter les aiguilles! Du cran, mon petit. Je ne te pose pas de questions, personne n'a le droit de t'en poser. Tu feras ton chemin aussi bien que les autres, moi je te le dis. Tu n'as pas faim?

— Non.

— Farceur, tu avais toujours faim autrefois. Mange, petit. C'est la fête, pas vrai? C'est la Saint-Martin. De la tarte aux fruits, au riz, aux oignons?

Ne te gêne pas, j'ai quinze roues aussi larges que celle-ci dans la réserve, j'ai cuit hier jusqu'à minuit. Ne fais pas le petit cœur, mange. On peut s'en mettre un coup, pas vrai, à la Saint-Martin?

— Je ne peux pas.

— Pourquoi?

Est-ce la nappe?

— A ton âge, il faut entretenir ses forces, il faut manger.

Réfectoires, gargotes, toiles cirées, plastique, les mains collent, les mains se glacent. Moelleux, douceur de la nappe... Tiédeur qui pénètre les mains, qui monte au long des bras, noue la gorge, agace les mâchoires, les dents.

— Voilà, servi comme un prince. Bois un coup de café, ça te remontera.

Ses mains travaillent pour moi.

— Je disais à Fulvie, pas plus tard que la semaine dernière : Un jour, il viendra rechercher son bateau. Il y a mis trop de temps et de peine. Imagine-t-on Raymond Graval sans son bateau?

Ses mains ne s'arrêteront-elles jamais? Elles prennent, elles portent, elles offrent. Enfin, elles reposent sur le tablier, blanches, minces, pour qu'on les oublie.

— Alors, mon gars, l'appétit vient?

A nouveau ses mains bougent, elles vivent plus que le corps, que la bouche remuant des mots.

— Un jour...

— Quoi, un jour?

— Un jour, ma veste était déchirée. Vous vous souvenez? Vous l'avez recousue.

Un jour... C'est l'hiver. Elle s'assied sous la lampe. Son dé miroite. Parfois, au retour du chantier, elle verse la chaleur, le café, la goutte. Ses lèvres bourdonnent ainsi dans la chaleur du poêle.

— Un jour...

— Quoi encore? Qu'ai-je encore fait, un jour?

— J'avais oublié mon casse-croûte. Vous m'avez fait des tartines.

— Tu as bonne mémoire, petit.

Elle avait ri. Tu as l'amour en tête? Elle avait beurré le pain en chantant :

« Amour-Amour, Amour-Amour,

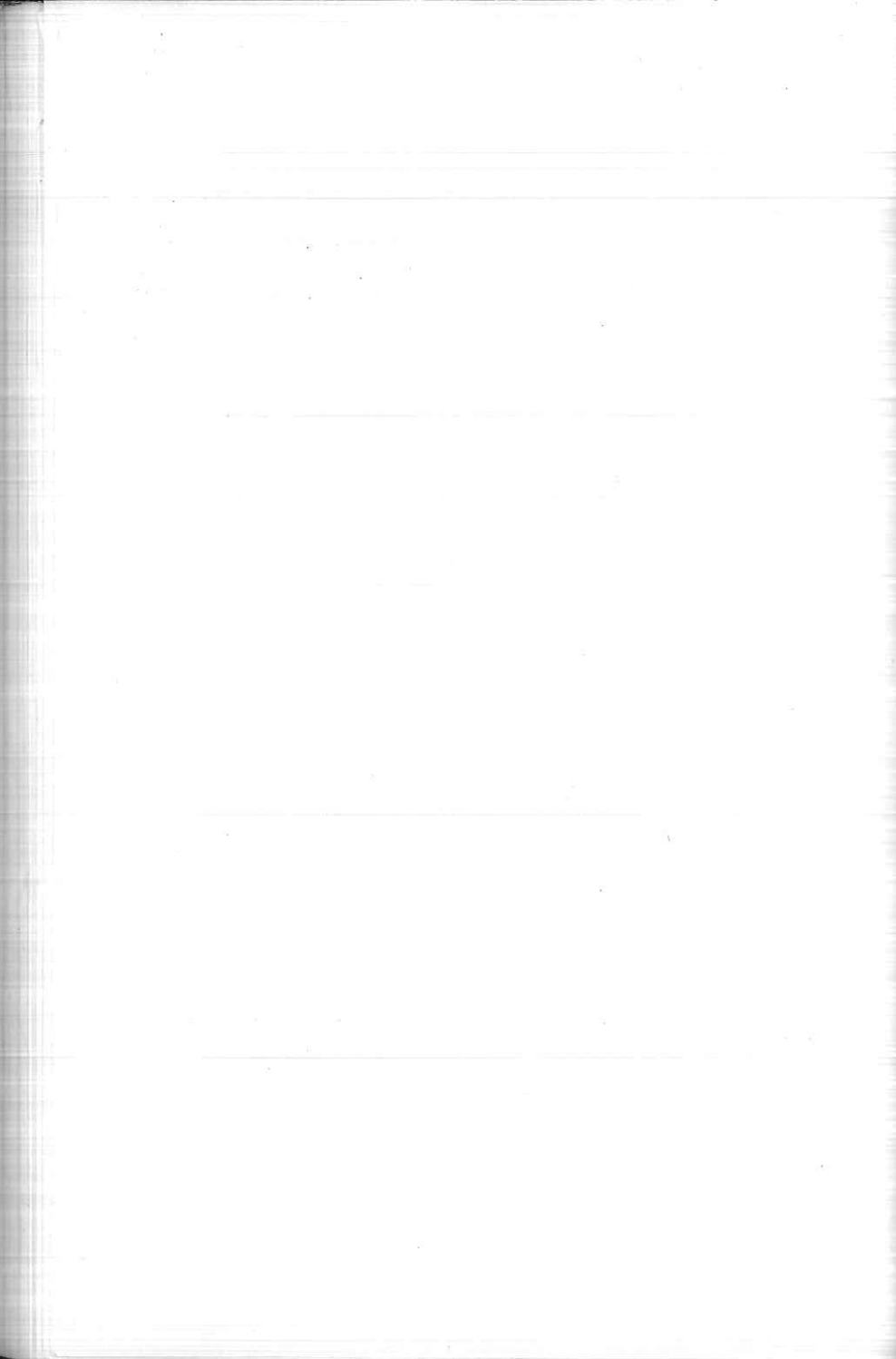
» Amour qui renaît toujours,

» Plus chaud que l'astre du jour... »

Le pain blanc, au soleil, avait le goût de sa voix. C'était l'été, le beurre fondait. Chaque bouchée blanche, lente, avait le goût de ses mains...

— Ça va mieux? Tu tiens ferme? Bonne chance, petit. Va de l'avant, tu es un brave cœur. Ah, misère... pauvre petit gars.

Sa main froide est sur ma main. Ont-elles étendu
le linge sur les pelouses, cueilli des légumes dans le
jardin? Ses mains fraîches ont pressé ma main...



Ce n'est pas que nous jetions la pierre à Flo-Flo, elle a suivi son premier mouvement. Hélas, le branle était donné. Les nouvelles courent vite. Graval était entré chez Florence, qu'on se le dise... Il en sortait repu, reconduit, salué. C'était comme un second baptême, le voilà réhabilité. On entend d'ici les commères :

— A tout péché miséricorde...

— Après tout, il a expié.

Allez voir qui lui a parlé la première, Fulvie Debatty, je crois. Qu'a-t-elle bien pu lui raconter ? Je l'imagine, la rouée, posant d'innocentes questions, comme si le gars revenait d'un séjour en clinique ou d'un voyage à l'étranger. Et les dames de se piquer. Pourquoi Fulvie et pas nous ? C'est excitant de converser avec un Graval, mine de rien, en gardant soigneusement derrière la tête tout ce qu'on a

raconté sur sa vertu. Et on zézaie, on minaude, on fait la sucrée... Nous les hommes, dans cette histoire, nous commençons à nous sentir un peu bêtes. Que les femmes se débrouillent avec leurs manigances ! Nous n'étions pas de la Ligue de la Moralité publique ni de la police des mœurs. Et pour tout dire, nous commençons à avoir soif. Saint Martin boit le bon vin et laisse l'eau courir au moulin. Nous avons obliqué vers la rue Baudelot, cherchant un café tranquille. Ce n'est pas Graval qui nous empêcherait, ce matin-là, de fêter honnêtement la Saint-Martin.

Que pensent-elles? Que savent-elles? Que se disent-elles à l'oreille? Ont-elles remarqué la tache sur ma chemise?

Quand Florence a bu avec moi, quand elle a passé la main dans mes cheveux, qu'a-t-elle dit? « Pauvre petit gars... » Pourquoi son regard est-il devenu triste? Derrière son oreille, j'ai vu une mèche de cheveux gris.

Gueule sombre des corridors! Les femmes laissent leurs portes ouvertes. Leurs yeux sont fixés sur moi, grands ouverts. Les femmes se dressent comme des vipères. Les femmes sont mauvaises...

— De retour, mon gars?

— Vous le voyez.

— Tu as forcé. Tu es devenu un bel homme...

Cire, vêtements, papier des murs, je reconnais l'haleine des corridors. Des cuivres brillent, des miroirs...

— De retour chez nous? Tu es vêtu comme un milord...

Qu'ont-elles lu dans les journaux?

— Tu nous ramènes le soleil. La radio nous annonce l'été de la Saint-Martin.

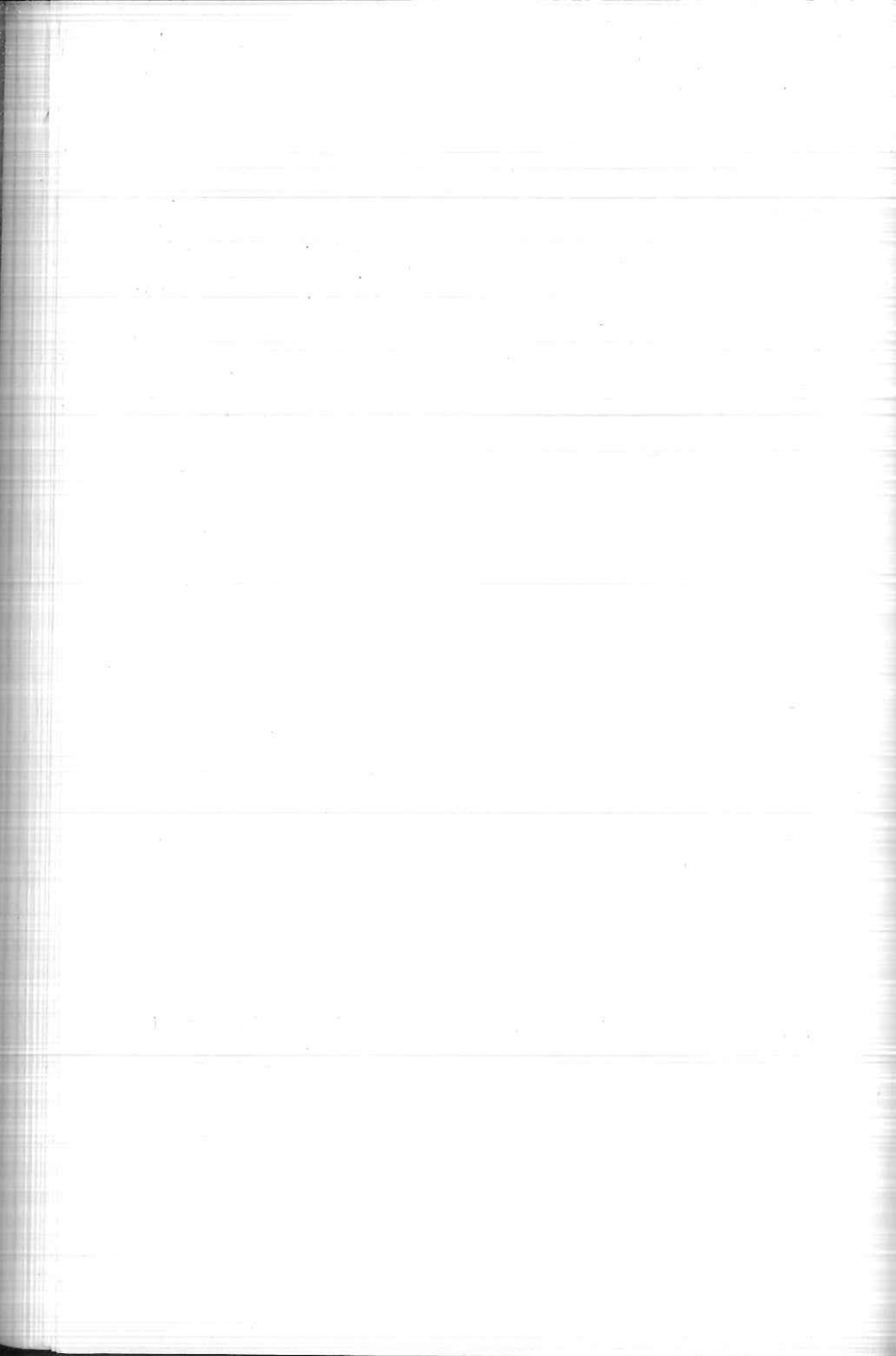
C'est le soleil, l'été de la Saint-Martin. Des viandes grésillent dans les cuisines, au fond des couloirs. Des vapeurs chaudes ondulent. Des fumées tremblent. Ma chemise est de soie, ma cravate de soie, je suis tout habillé de soie...

— Foin de l'hiver, à la Saint-Martin, on jette la paille, on moule le grain...

Elles ne savent pas. Que sauraient-elles? Graval qui montait le cheval de saint Martin, qui s'était construit un bateau... Elles me verront aux commandes. J'achèterai un moteur de quarante chevaux, je bondirai sur le canal; les têtes, aux fenêtres des quais, pivoteront pour suivre des yeux mon bateau. Et si les femmes m'ouvrent leurs portes? Si elles me font entrer dans leurs maisons de poupée, étroites comme des bateaux? Si elles me font asseoir à leur table, dans leur cuisine où l'on se serre à trois ou quatre, dos au feu, sous les lampes et les plafonds bas, quand vient la nuit, quand le trop-plein de lumière et de musique, par-dessous les portes, coule en filet sucré dans la rue... J'apprendrai le

dessin des nappes, la couleur, l'épaisseur des tasses, leur courbure, la place des bibelots sur les cheminées, les visages des photos accrochées au mur. D'où viens-tu, mon gars? J'ai travaillé à la campagne, un stage dans une grosse ferme, bien payé. Je touchais la prime, chaque samedi, et mon paquet de cigarettes...

Elles ne savent pas. Elles n'ont rien su. Tout est oublié. Il n'y a rien eu.



Tonnerre, quel soleil! Je crois bien que depuis des années nous n'avions pas connu d'aussi belle Saint-Martin. Dans la rue Baudelot, nous avons bu quelques chopines, puis nous avons flâné, conduits par Malesherbe. Drôle de patrouille... La rue Jacques Baudelot, chaque samedi, rayonne d'une bonne chaleur de vie et de nourriture. C'est comme le cœur de Matadi, son estomac où les camions des grossistes, chaque matin, déversent une masse de nourriture vite digérée, distribuée par les cabas des ménagères dans les rues transversales et les ruelles. Les commerçants aiment inscrire leur petit nom sur leur vitrine, chez Fernand, chez Gaston, chez Clémentine, chez Marie, pour qu'on s'y sente en famille. C'est plein de boutiques d'alimentation. On dépense volontiers, on aime bien manger à Matadi.

Raymond Graval? Je vous avoue que nous l'avions presque oublié. Pourquoi a-t-il fallu, en pleine rue

Baudelot, que nous rencontrions la Sœur Marie-aux-chèvres? Ce n'est pas que nous lui gardions rancune, pas plus à elle qu'aux autres Sœurs de l'orphelinat. Bien sûr, lors du procès, plusieurs familles les ont boudées. Les vieilles s'entêtaient à défendre le gars : « C'était un brave petit... » Mais à la longue les esprits ont fini par s'apaiser. Nous remplissons de nouveau la corbeille des religieuses, chaque Noël, comme par le passé.

Sœurs Marie-Alphonse, Marie-Jacques, Marie-Léon, nous les taquinons sur leur saint protecteur, un saint de cœur, en somme, comme d'autres filles ont une vedette ou un champion. La plus ancienne, Sœur Marie-Joseph, la cuisinière, enchaîne les chèvres sur les talus des environs : nous l'appelons Sœur Marie-aux-chèvres. Sans malice, nous l'aimons bien. Mais ces nonnes vivent coupées du monde. Elles recueillent un enfant, s'y attachent, s'obstinent à le garder quand il a passé l'âge. Graval habitait chez les religieuses, surveillait les dortoirs, promenait les enfants. On devine si une certaine presse a exploité l'affaire.

Malesherbe et moi, nous nous sommes dit : Il faut prévenir la Sœur Marie-aux-chèvres. Valait-il mieux que le garçon la rencontre au coin d'une rue, lui fasse du boniment? Les Sœurs vivent pour

moitié de la charité publique. Alors, qu'elles évitent d'alerter l'opinion! Quand les portes se fermeront devant elles, c'est encore nous, les braves gens, qui devrons nous démener pour les tirer d'affaire. Nous avons salué la Sœur Marie-aux-chèvres, je l'ai soulagée de ses paniers. Elle ne déteste pas qu'on lui fasse un brin de cour. Sous le voile et la guimpe, ces nonnes restent femmes. Elles aiment de temps en temps voir de nouvelles têtes et causer. Nous avons causé.

Au moment de quitter la vieille, Malesherbe a dit, mine de rien :

— Il est revenu, chère Sœur.

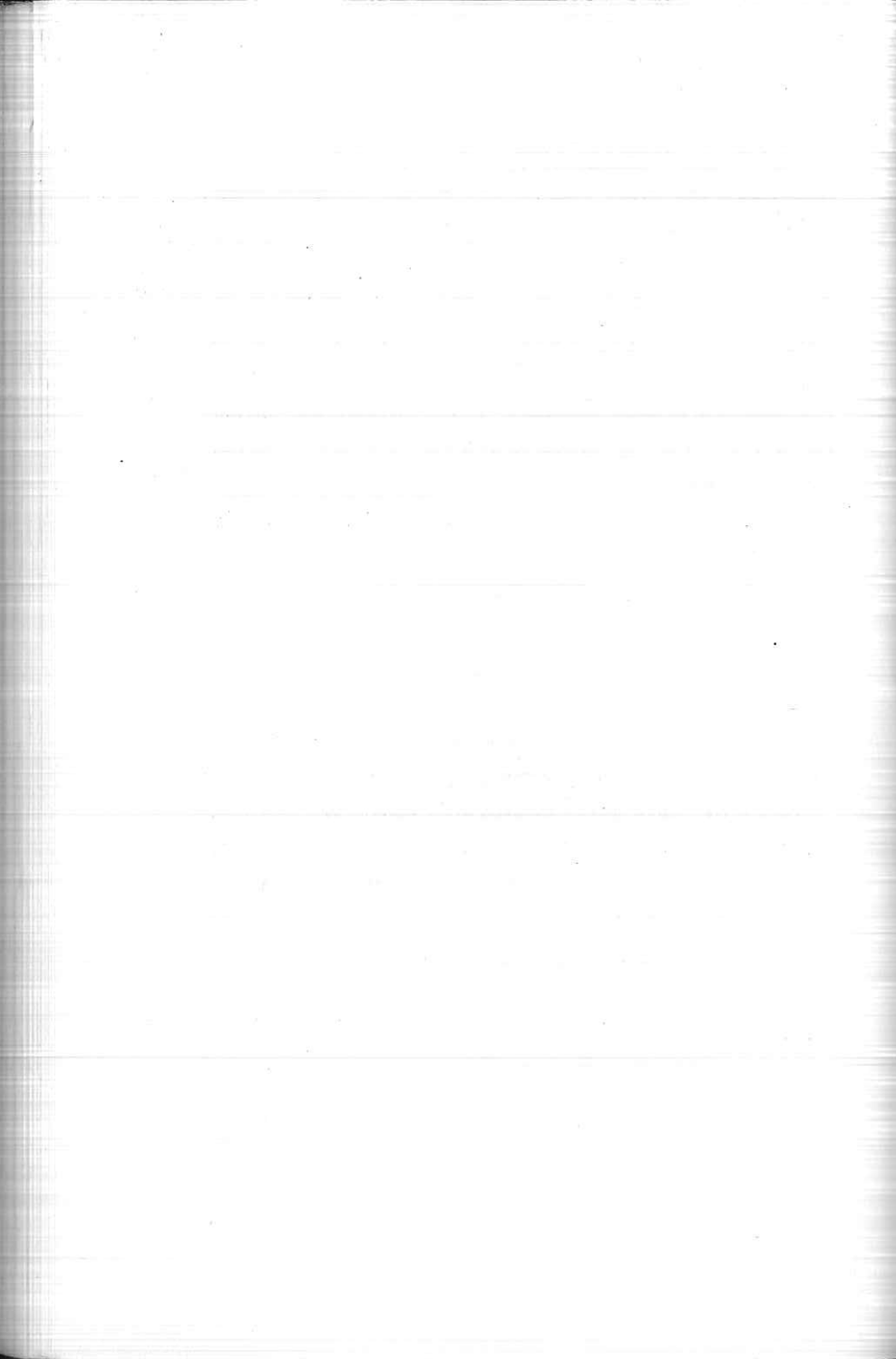
— Qui?

— Il est libéré.

Il fallait parler clair. J'ai ajouté :

— Méfiez-vous, ce garçon joue avec le feu. Il aurait plus de chance ailleurs.

La Sœur Marie-aux-chèvres m'a repris ses paniers. Nous l'avons vue couper au plus court vers le canal, par les ruelles. Peut-être fuyait-elle le bruit et l'encombrement de la rue. Peut-être qu'elle pleurait. Peut-être qu'elle avait honte.



Je suis là, mauvaise, je te regarde. Pourquoi ne me vois-tu pas ? Toujours les yeux baissés à marmonner tes orémus. Et ces cornettes comme des œillères...

T'es-tu jamais souciée de moi ? Tu ne tourneras pas la tête. Va-t'en, lourdaude, paysanne, en balançant tes gros paniers. Vos jupes à gros plis, sans forme ni couleur, c'est laid, vieux, ridicule, une housse sur un bahut. Aucune femme n'oserait porter pareille étoffe, on la fabrique exprès pour vous. Ça vous dure toute la vie. Ça garde les mêmes odeurs.

Je la devine, ton odeur. A croire que je la sens d'ici, à trente pas. J'en retrouvais la trace, je la suivais dans les corridors comme un rat.

— Laisse-moi, tu est trop grand...

Tu secoues ta robe.

— Joue avec les autres.

Tu secoues ta robe parce que je m'y accroche.
Tu embrasses les petits, tu ne m'embrasses plus.
Un jour que je parlais dans les rangs, tu m'as giflé.
Tu m'as chassé de ta cuisine. Tu m'as frappé sur les
doigts.

A quel âge me lavais-tu le soir dans ta cuisine?
Tu piques le feu. Il crache sur le carreau noir. Je
m'endors devant le cendrier. L'odeur de ta robe me
réveille, poireau, cannelle. Une autre encore, verte...
Une odeur d'herbe, de fruit?

Tu ne penses plus à moi, tu as tout oublié. Tu
n'as même pas tourné la tête.

Jésus, pourquoi nous le renvoyer? Que pouvons-nous pour lui, vieilles femmes? Nous n'avons pas su le garder.

Pieds plats, qu'ils disent, ils ne l'aiment pas. Ont-ils vu ses pieds rouges, éclatés, son petit crâne tondu, marqué de coups et de brûlures, l'homme saoul qui remontait chaque soir vers les roulottes, jouant avec son couteau? Lui, tout un jour et une nuit, dans le sang, contre la morte... Ont-ils porté l'enfant dans son corset de plâtre, du haut en bas de la maison, du dortoir à la chapelle? Plus de quinze kilos, j'en devenais mince comme un doigt... Dans les familles, j'en vois grandir, bien élevés, gentils. Ils feront un mariage honnête, ils apprendront un bon métier. Pourquoi n'avons-nous pas des enfants comme les autres? Qu'ont-ils dans le corps? C'est une maladie lente. On les soigne

comme des enfants condamnés par le docteur, ils pourriront d'un côté ou de l'autre, on le sait d'avance, ils finiront par avoir affaire avec le juge.

Elles en élèvent deux ou trois, les autres mères, et elles se plaignent. Je vois bien dans leurs cuisines, par les portes ouvertes, ces casseroles-joujoux, ces ménages de petites filles. Soixante enfants, Jésus, à nourrir, à vêtir, à séparer quand ils se battent... Notre pauvre linge se déchire et se démaille, c'est une honte de vêtir ainsi des corps consacrés. Mais quoi, toutes ces chaussettes, toutes ces chemises à repriser ! De pauvres femmes sont-elles faites pour avoir tant d'enfants ? Avons-nous le temps de les aimer ? Les uns arrivent, les autres partent, on a le cœur qui éclate : un carrefour où le vent souffle par tous les côtés...

Pourquoi m'aurait-il aimée ?

— Je ne t'aime pas.

Il m'attendait au tournant du couloir pour me le dire.

— Et moi, tu crois que je t'aime ?

L'âge, la fatigue, les soucis... Je n'avais plus d'entrailles.

— Tu seras puni.

Il fallait bien lui tenir tête.

— Je te mettrai le bandeau au cinéma.

Leur cinéma des jours de fête, ils en rêvent un mois à l'avance. Quand je lui ai mis le bandeau, je croyais qu'il allait se débattre. Il s'est recroquevillé.

Et s'il revient, que voulez-vous que je lui dise? Je vous l'ai rendu, j'ai obéi. Pas une lettre en trois ans, vous le savez... J'ai obéi.

— Une lettre de vous, Sœur Joseph? Ils ont des prêtres pour les conseiller.

— Quelques lignes pour sa fête?

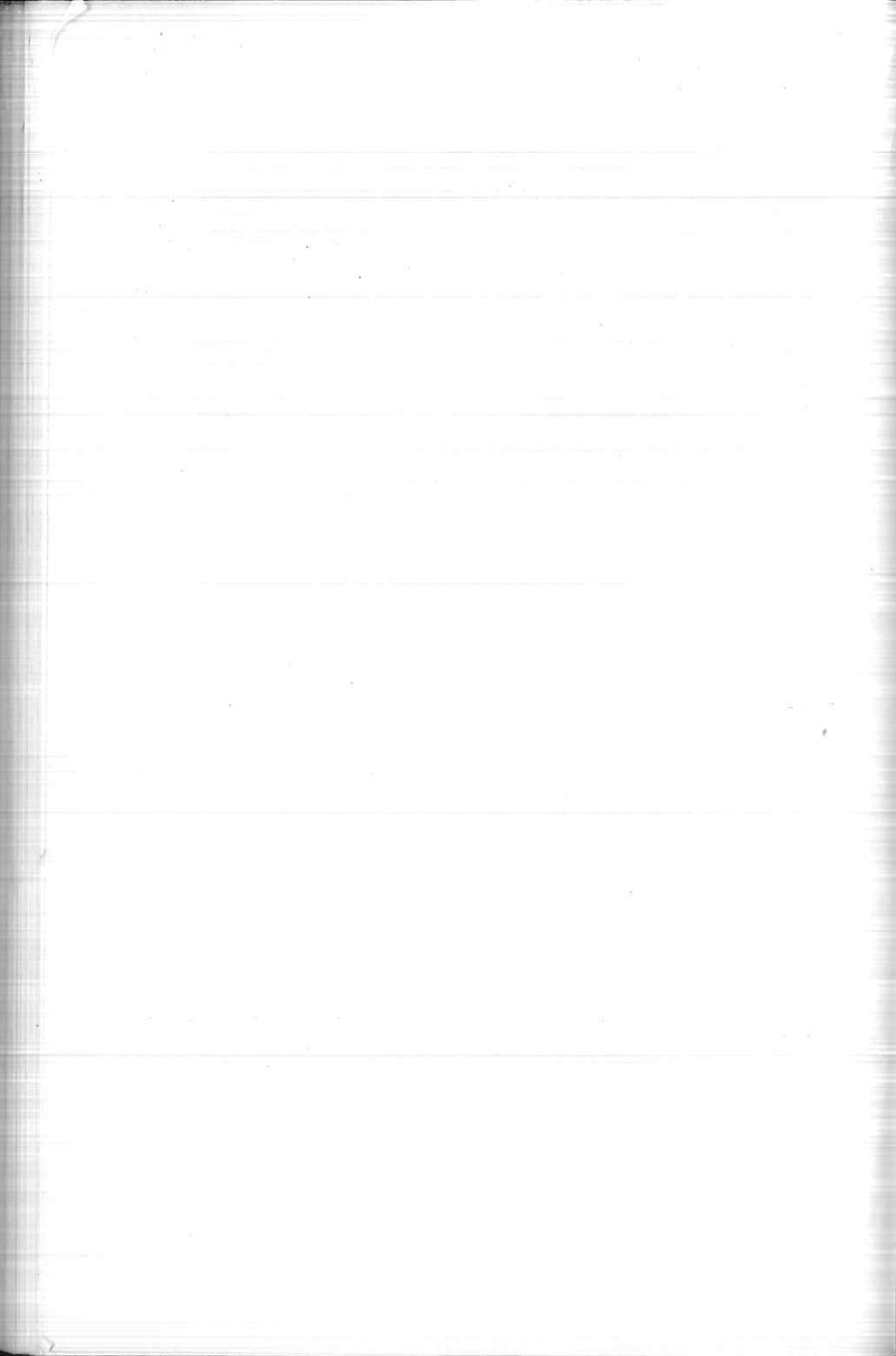
— Il vaut mieux couper les ponts.

— Une image à Noël?

— Il faut étouffer le scandale.

— Un petit colis, Sœur Supérieure? Des pommes, quelques oranges?

— Il ne doit pas savoir que ces douceurs viennent de nous. Soit, un colis anonyme.



Allez donc comprendre les femmes... Pour ma part, j'y ai renoncé depuis longtemps. Cherchent-elles à se mettre d'accord? C'est le gâchis. Et puis, un beau matin, quelle mouche les pique? Elles n'ont même pas le temps de se concerter. C'est comme un enchantement, un courant magnétique. De la plus jeune à la plus vieille, on les croirait complices. Rien ne peut plus les arrêter.

Pour ou contre Graval? Beaucoup n'en savaient rien sans doute. Mais la présence du garçon les fascinait. Quelles ruses n'ont-elles pas inventées pour le retenir à Matadi? Peut-être qu'elles flairaient le drame, qu'elles le cherchaient sans l'avouer. Les femmes ne peuvent vivre sans drame ni scandale. L'affaire Graval, sans doute qu'elle commençait à leur manquer.

Ce sont les femmes, j'en jurerais, qui ont poussé le garçon dans les jupes des Sœurs. « Elles parlent

encore de toi... Elles t'aimaient bien. » Graval chez les nonnes! Leur préféré, leur protégé, leur brebis galeuse... Les commères en étaient tout affriolées. Comme ces marieuses qui ne se lassent pas de provoquer des unions, par goût du sentiment, des romans-feuilletons, des histoires d'alcôve. Par curiosité. Je sais pertinemment qu'Yvonne, la bouchère, sous le prétexte d'une plate côte à livrer, persuada Graval de monter à l'orphelinat. Et le bruit de courir de porte en porte : « Graval retourne chez les religieuses... On l'a vu sur le chemin de l'orphelinat. »

Est-ce qu'elles m'attendent? Est-ce vrai qu'elles me regrettent? Ça va, grands-mères, je vous bêche vos douze ares de potager, je vous arrache vos pommes de terre, je vous répare votre foutue machine à lessiver. Toutes vos chinoiseries, fini, oublié. Dix cerises, quatre noix, un sucre dans le café, un morceau de gâteau le dimanche, un demi de ça, un quart de ça, vous auriez eu le prix de mathématiques. Et mes heures de travail, les ai-je jamais comptées?

Comme avant, sans rancune. Mon coin de dortoir avec l'armoire double, mon bout de table dans la cuisine, le casse-croûte, la soupe. Est-ce trop? Peut-être que je ne gagnais pas ma pitance? Jamais au bal ni au café, Raymond Graval, toujours un outil à la main. Où sont-ils vos anciens? Disparus sans laisser d'adresse? Moi, je suis fidèle, je reviens.

Je pousse la grille. Je frappe au carreau de la cuisine. C'est l'heure où elle met ses marmites au fourneau. Et le mixer, chère Sœur, et le moulin électrique que je t'avais payés, que tu ne voulais pas accepter, que je t'ai fourrés de force dans les mains ? Elle grogne à son habitude. Mais elle aime que je m'asseye dans sa cuisine pour causer. Peut-être que je lui rappelle des choses ? Le temps où elle n'était pas encore vieille ? Elle sait des choses sur moi dont je ne me souviens plus.

— C'est là que tu es né...

Le village de roulottes, la baraque, les planches pourries, les murs crevés. Elle me connaît de plus loin que les autres. Elle voit dans le froid, dans le noir, dans le lointain, dans le brouillard. Elle sait à ma place...

Pitié, Jésus... Qu'il ne vienne pas, gardez-le. Je l'ai élevé, j'ai fait ce qu'on me commandait, lavé ses plaies, baigné ses yeux. J'ai terminé ma besogne, faites la vôtre.

Les femmes chantent dans les jardinets. N'ont-elles pas de soucis? Qu'elles sont gaies, leurs maisons neuves... Les mamans préparent le biberon, le bain. Elles installent la voiture du bébé sur la pelouse. Elles se rendent visite pour s'emprunter un œuf, elles causent, oublient leurs peines. Être un petit poisson, passer par mon vieux robinet, remonter le courant, suivre les conduites, très loin, entrer dans mille maisons, écouter les chansons, les flonflons de radio, les pleurs, les rires de vrais enfants. Les nôtres ont désappris à pleurer et à rire. A douze ans, ils ont la voix rauque.

Douze ans... Nous ne les embrassons plus. Leur regard change. Raymond, quand il rentrait avec ses

bleus de travail, je me demandais : Est-ce lui ? Je ne le reconnaissais même plus. Comment font les autres mères ? Elles ont les albums de photos, tous les échelons, tous les âges. Elles raccommode les vêtements qui ont grandi avec les corps, de mois en mois, d'année en année. Elles voient à peine la différence. Elles doivent reconnaître leurs fils, comme des aveugles, en touchant leurs habits. Ceux de Raymond, dix ans que je ne les entretiens plus.

S'il vient ? Me taire. Qu'il s'asseye près du feu comme avant. S'il ment ? Ils mentent tous. Je le laisserai mentir. A qui voulez-vous qu'il raconte ses fariboles, avec qui prendrait-il ses aises ? Mon Dieu, la grille a crié...

C'est le boucher ou le marchand de bois. La tête me tourne, un vertige. Et si j'allais me trouver mal ? Sœur économe... Je pépie comme un oiseau. Je suis seule. Je tomberais là. On me trouverait morte.

A-t-on sonné ? A-t-on appelé ? Il faut que j'aille voir. Et si c'était un malfaiteur, et si...

Lui. Si loin. Un homme. Nuque d'homme, large, épaisse. Que fait-il dans la cour ? Pourquoi n'entre-t-il pas ? Il cueille une poire aux espaliers. Quel mal ? C'était une poire oubliée. Pourquoi se gênerait-il ? Il est dans son jardin, il retrouve sa maison.

D'ailleurs, c'est lui qui les taillait chaque automne, les espaliers. Il longe le préau comme autrefois, quand il montait droit au dortoir, dans son alcôve. Tu n'as plus d'alcôve, Raymond.

Il entre par le réfectoire. Et si on le surprend à errer seul dans la maison?

— Raymond...

— C'est moi, chère Sœur. Ça t'étonne?

Un homme. On n'embrasse pas un homme. On ne reste pas en face de lui à le dévisager, on détourne la tête, on feint de rectifier un couvert.

— Tu t'es levé tôt, petit? Tu veux manger?

— Minute, je fais le tour de la maison. Je pourrais encore te montrer chacune des places que j'ai occupées au réfectoire. Là, tout un an près du calo, après ma pleurite. Tu m'as bien gardé six mois près du calo. Faut dire qu'on n'avait pas chaud en hiver. A la cour par tous les temps, hein? Vous nous élevez à la dure. Pourquoi me regardes-tu? Qu'est-ce que j'ai sur la figure?

— Tu as grossi. Tu as bonne mine.

— Toi, tu es pâle, tu as maigri. Comment vont-elles, les autres? Sœur Marie-Alphonse, Sœur Marie-Léon? Et Sœur Marie-Charles, Charlot, qui nous poussait dans le dos avec son parapluie quand elle nous menait à l'école?

— Elle est morte.

— Morte?

Morte. J'aurais dû me taire, idiot. Un jour, une nuit sur le cadavre de sa mère... Quand Sœur Émilie est morte, il a vomi.

— Elle est morte... Et puis après? Elle avait l'âge.

— Que regardes-tu sur le mur?

— Mon île. Il y avait des coups dans le plâtre, des mâchures qui dessinaient une île. Je la regardais en mangeant.

C'est lui, ce n'est pas lui. Sa voix est rauque. Son regard me fuit.

— Je voudrais bien revoir mon alcôve au dortoir.

— Je t'accompagne.

— Ne te fatigue pas, je connais l'escalier mieux que toi. Tu vois cette marche? Tu te souviens, non? C'est moi qui vous l'ai réparée. Ça tient, pas vrai? Un menuisier aurait-il mieux fait? Hein! Je vous en ai réparé des choses après ma journée de travail, le toit du poulailler, les portes, les fenêtres. Je crois que mes jours de vacances y ont tous passé.

Il mouillait ses draps. Il avait peur du noir, il m'appelait la nuit pour que je le rassure. Parfois, je le trouvais sous les couvertures, pelotonné au pied du lit, je craignais qu'il meure étouffé.

— Tiens! Le dortoir est bouclé.

— J'ai oublié mon passe-partout.

— Prends celui de la Supérieure.

— Il vaudrait mieux ne pas la déranger.

— Comme tu voudras, tant pis. Allons voir l'infirmerie.

— Ce que tu en inventais, petit, des maux de tête et des rages de dent!

— Regarde, chère Sœur, de l'autre côté du canal. Tu vois cette grosse maison blanche, juste après les terrains vagues? Je la regardais de mon lit, au dortoir, et un jour je l'achèterai. Avec quel argent? Tu crois que c'est difficile à gagner? Pauvre chère Sœur...

Il a toujours aimé l'argent. Accroché aux aiguilles de bois, quand on couchait les barrages pour les glaçons : « Tiens bon, petit, criait l'éclusier, dans un quart d'heure tu n'auras plus froid aux mains... » Il tenait bon pour être payé. Après les inondations, il ramassait les rondins échoués pour les revendre aux particuliers. Quand l'écluse était en chômage, il récupérait les vieux fers à l'intention des chiffonniers. Mais il n'aurait pas pris un franc dans mon tiroir...

— Et si un jour je vous revenais avec une équipe d'ouvriers? Et si je vous retapais votre baraque à

neuf? Bien sûr, tu ne me crois pas, tu ne m'as jamais fait confiance. Dis, chère Sœur, tu m'écoutes?

Dis, chère Sœur? Haut comme une botte, me tirant par la manche... Il fallait que je fasse attention à lui. Dis, chère Sœur... C'est Raymond, sa voix, sa figure, sous sa fausse moustache, comme collée, sa vraie figure. C'est lui! Il jouait au grand, comme ces géants dans le cortège qui font les terribles avec leur tête de carton, et la lucarne dans leur ventre laisse voir soudain une figure blanche, mince comme celle d'un enfant... C'est Raymond!

— Donne-moi cinq ans, pas un de plus, j'aurai mon yacht, ma voiture. Dans dix ans, je dirige une entreprise. J'aurai ma maison, pas une neuve, une qui a déjà servi, avec sa chaleur, son odeur. Celle-là, de l'autre côté du canal. A midi, chaque jour, je voyais l'homme qui rentrait en voiture. Et la femme l'attendait, lui ouvrait la barrière...

Il rêve. Ça ne nuit à personne. Il a souffert, il se console comme il peut.

— De bons maçons, chère Sœur, on n'en fait plus. Moi, je suis né avec une brique dans le ventre. Je ferai des heures après ma journée de travail, je me louerai à forfait, et le forfait, pour moi, c'est de l'or, car je défie quiconque de travailler à ma cadence. Et puis, je sais faire le boniment, ça compte. Et j'observe,

et je retiens : tout s'inscrit dans ma tête. Après deux ans, j'en savais plus long que les contremaîtres, plus long que Fazieuse. Il n'y connaît rien, le patron, les copains lui en font accroire. Mais il a épousé la fille d'un maçon enrichi, un coup de chance. Moi, j'ai tout ce qu'il faut pour réussir, l'œil, la main, le boniment, la tête...

Vantard, c'est dans sa nature. Quel mal ? Il a besoin de parler.

— Tu n'as pas faim ?

— Elles m'ont gavé, les mémères du quartier. Quel accueil ! Je savais bien qu'on finirait par admettre la vérité. Tout ce qu'on a dit sur moi, c'est venu de quelques mauvaises langues. Je les connais. Je les forcerai à me demander pardon. Puisque tu parles de manger, sers-moi un bout de fromage avec ton lait de chèvre...

— Tu mangeais bien là-bas ?

— C'est fou ce que j'avais à bouffer. J'étais maître à la ferme, je trayais les vaches, je récoltais les œufs, je conduisais un tracteur de soixante chevaux. Tout ce qui m'est arrivé, tu crois que je le regrette ? Au contraire. J'avais trop de jaloux autour de moi. Ceux qui m'ont calomnié ont fait un très mauvais calcul, ils pensaient que je n'oserais plus revenir. Les voilà pris ! J'ai tout le quartier pour moi. Ceux

qui m'ont fait du tort n'auront plus qu'à rentrer sous terre...

— Ne parle pas tant, Raymond.

— Pourquoi? Ça te gêne?

— On dit des bêtises à trop parler.

— Quelles bêtises?

Il ment comme il respire. Est-ce qu'il ment? Il ne sait même plus qu'il est en train de mentir.

— As-tu des projets?

— Bien sûr, rentrer chez l'Ardennais.

— Et s'il ne veut pas t'embaucher?

— Tu perds le nord? Un ouvrier comme moi, il n'en trouvera plus.

— Où vas-tu habiter?

— Où veux-tu que j'aille? Ici.

— Il n'y a plus de lits.

— Je coucherai sur une pailleasse, dans l'atelier. Je ne suis pas difficile, tu le sais, je dormirais sur une planche.

— Raymond, il n'est pas bon que tu demeures ici.

— Pourquoi me dis-tu ça?

— Parce que je te veux du bien.

— Tu n'es pas contente que je sois revenu?

— Il ne s'agit pas de moi, Raymond.

— De qui, alors?

— Des autres.

— De quels autres?

— De ceux qui savent. Je n'y peux rien, mon gars, je ne sais pas mentir. C'est si beau, la vérité toute simple. On ne trompe pas le bon Dieu.

— Tu me chasses? Tu ne veux plus de moi?

— Te chasser d'où? Tu crois que c'est ma maison, ici? Je n'ai même pas le droit de faire venir le plombier sans passer par l'économe. Je n'ai pas de maison. Je suis une vieille bête qu'on garde par compassion. Je n'ai pas à vouloir ou à ne pas vouloir de toi.

— Les femmes m'ont dit que tu m'attendais.

— Je n'attends jamais personne, mon gars. On n'est pas en religion pour recevoir des visites.

— Tu ne m'as jamais aimé.

— Si je ne m'étais occupée de toi, tu ne serais plus en vie.

— Qu'est-ce que je t'ai fait? Pourquoi me parles-tu comme si tu me tenais rancune?

— Parce que ce n'est plus le moment de venir pleurer dans mes jupes. Il faut faire ta vie, mon gars, et la faire loin d'ici, à moins que tu ne veuilles t'attirer beaucoup d'ennuis.

— Je sens que tu m'en veux. Dis-le, ce que tu penses, dis-le, ce que j'ai fait?

— A quoi ça sert de le dire?

— Tu es avec les autres, ceux qui m'ont accusé.

— Je ne suis avec personne. Je ne sais pas mentir, voilà tout.

— Pourquoi suis-je revenu si je suis coupable?

— Parce que tu veux toujours avoir raison. Que faudra-t-il pour casser ta tête de mulet?

— Les autres, ils ont le droit de me jeter la pierre, pas toi. Les autres, ils me salissent, mais toi...

— Je ne te salis pas. Je m'en moque de ce que tu as fait, puisque le bon Dieu t'a pardonné.

— Tu voudrais que je m'en aille, hein? Mais je me trouve bien ici. J'ai le temps. Tu ne me mettras plus à la porte de ta cuisine, comme autrefois, avec un coup de pied au cul... Pleure, pleure, chacun son tour. Vas-y, appelle les gendarmes. Tu crois que c'est facile de me mettre à la porte? Tu redoutes que je m'accroche ici jusqu'à la nuit? Sois tranquille. Je n'en veux pas de votre dortoir plein de courants d'air. Ce soir, je coucherai au fond de mon bateau. Combien te dois-je pour le déjeuner? Tu t'imagines que je suis venu manger gratis? Prends ce billet ou je le jette au feu...

Il a claqué la porte. Il a claqué la grille. Mon Dieu, c'est vous qui l'avez voulu...

La Saint-Martin, cette année-là, tombait justement un samedi. Je veux dire que notre fameuse foire de la Saint-Martin, que l'on reporte d'ordinaire au samedi suivant la fête, commençait le jour même du 11 novembre. Restait à concilier l'hommage aux morts de 14-18, les discours, la gerbe au monument de la Victoire avec les festivités. Pas de problème... Chez nous, au retour du cimetière, on fait sauter les bouchons. Les cortèges d'enterrement se dénouent à la buvette. Beaucoup de moribonds recommandent à leurs proches de supprimer le deuil, de ne pas condamner les radios et même, tant qu'on y est, de boire un coup « à leur santé » au repas de funérailles qui est toujours bien arrosé. Les gens de chez nous ne prennent pas ces choses-là au tragique.

Par quel hasard, ce matin-là, avons-nous retrouvé Graval au monument de la Victoire? Au sortir de

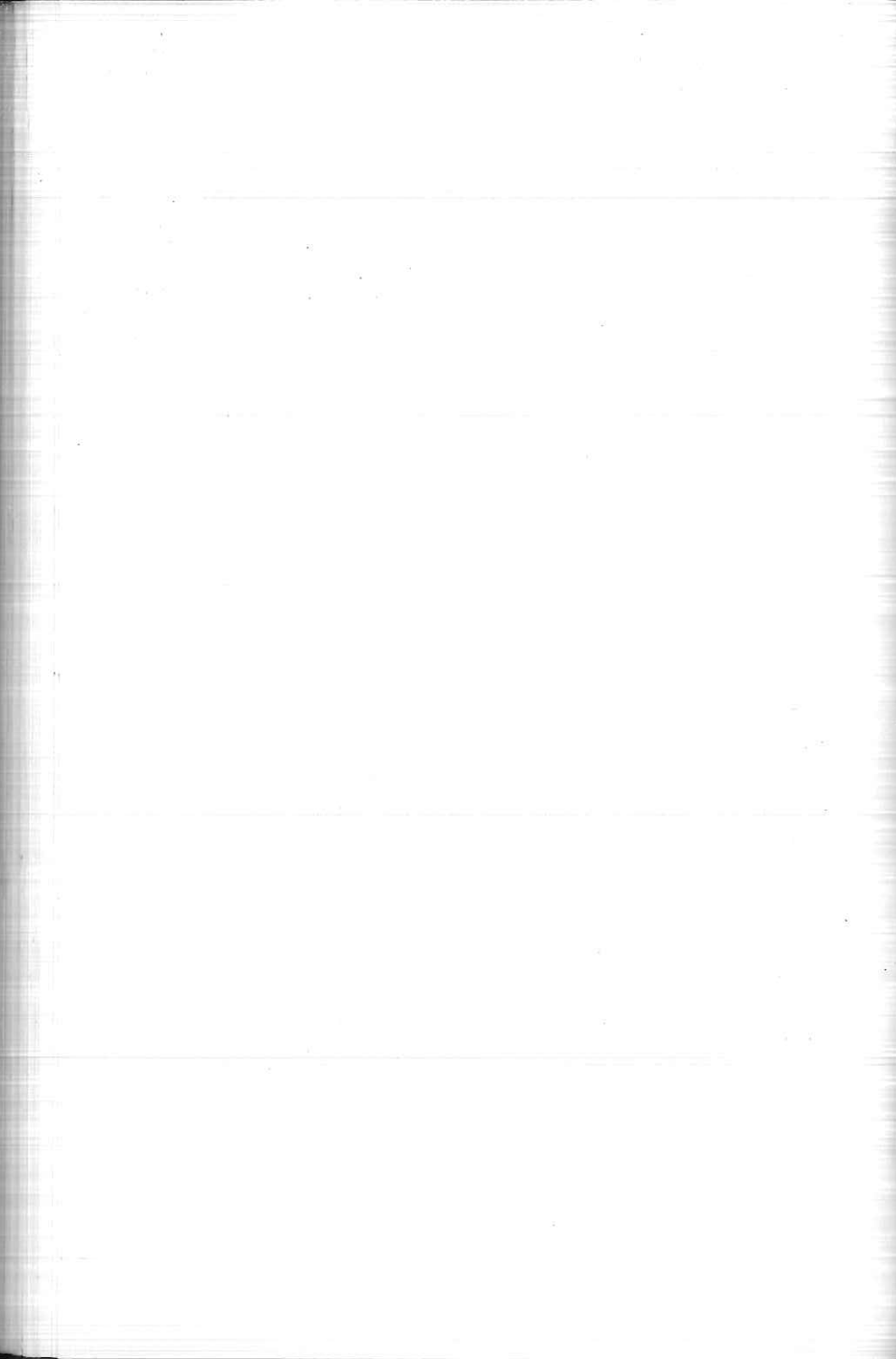
l'orphelinat, sur le coup de onze heures, on l'avait vu errer dans le nouveau quartier, jetant des pierres aux chiens et aux oies. Jean Benoît, l'installateur, rembarquait le matériel d'un chantier. Le garçon a longuement regardé les hommes qui s'affairaient autour du camion, accumulant les briques sous les roues qui patinaient. Comme les ouvriers, en désespoir de cause, commençaient à décharger, Graval s'est mis à les aider avec une sorte de fureur. Benoît en fut interloqué.

— Il me semble, fait-il, que je connais ta bouille...

Sans doute s'étaient-ils rencontrés naguère sur les chantiers. Benoît n'est pas de Matadi. Il n'avait aucun préjugé contre cet étrange gaillard qui lui rendait service. Il l'a donc ramené chez lui, boueux, les souliers crottés, pour que sa femme le requinque. Mais quand le patron, habillé de frais, a embarqué quelques amis pour les conduire au Mémorial, Graval est monté avec eux dans la voiture. « Nous n'en savions que faire, a raconté Benoît. Ce jeune gars n'était guère assorti à de vieux hommes blanchis sous le harnais. Enfin, puisqu'il prenait plaisir à notre compagnie, je l'ai emmené... »

Et nous l'avons retrouvé au premier rang de la foule, impeccable, au garde-à-vous, attentif aux discours et aux chants patriotiques, si bien à son

affaire qu'on l'eût pris pour un des officiels. Il n'avait plus sa valise. Nous avons su plus tard qu'au retour de l'orphelinat, il l'avait déposée à la consigne de la gare, preuve qu'à ce moment il songeait encore à partir. Au milieu d'un discours, quelques jeunes gens se sont esclaffés. A ces manifestations du 11 novembre, il faut bien dire qu'on voit peu de jeunes. Ceux qui s'y fourvoient, pour tuer le temps, s'occupent à plaisanter sur l'âge des manifestants, sur les bas-reliefs du monument aux morts qui représentent, s'arrachant à des épouses long juponnées, des officiers à épaulettes ou des soldats barbus, engoncés dans des capotes. Il faut comprendre la jeunesse. Pour elle, tout ce passé, c'est de la préhistoire. Mais Graval se montrait moins indulgent que nous. Du regard, il foudroyait les joyeux drilles. Nous pensions : Le petit coq se dresse sur ses ergots, il semble avoir courte mémoire. Pour qui te prends-tu, fiston ? Tiens-toi peinard. As-tu oublié ton bateau ?



Mauvaises!

Elles abritent des chats, des chiens, des porcs, des chèvres. N'ont-elles pas pu trouver un coin pour me loger?

— ... Dans la boue de la Marne et des Flandres, dans la tourmente, camarades, sous les rafales de neige, les pluies de balles...

Aux fenêtres de l'étage, des rideaux bougeaient. Y cachaient-elles leurs petites têtes de vieilles? Laquelle a quitté son perchoir pour m'accueillir? Pas une n'a eu envie de me parler?

— ... Après les années de souffrance, nous sommes rentrés dans nos foyers. Nous avons retrouvé le lit, la table, les baisers...

Elles m'ont chassé.

— ... Pour la défense du sol sacré, la sauvegarde des familles...

Dans le vent, dans le froid, bottes à bottes, camarades, poissés de la même boue, serrés dans le même trou, buvant au même goulot...

— Et toi, petit gars, c'est pour bientôt? Tu vas boucler le ceinturon?

Pied-bot, pieds plats, pieds tors, mes foutus pieds... Mauvaises, si elles m'avaient fait soigner! Conscrits dans les rues, bérêts sur l'oreille, permissionnaires en bande sur les trottoirs... J'aurais marché. Au pas, du même pas, avec eux, vêtu de la même couleur, cent mille sur les routes, dans les villes, dans les camions, dans les bateaux, solides, noués en escouades, en bataillons, serrant les coudes, bien emboîtés, nous engrenant dans la machine, forts de la force, du poids de la machine, balayant, écrasant tous ceux qui veulent nous résister... Clairons, soleil, musique de cuivre, de soleil! Elle coule dans mes veines, dans mes jambes. Mes jambes sont d'acier, mes pieds de plomb. Ma poitrine se gonfle sous le boudier blanc. Je suis debout dans le carré, statue de bronze, pilier, colonne. Qui peut la distinguer des autres? Je suis la brique dans le mur. Qui peut m'en arracher?

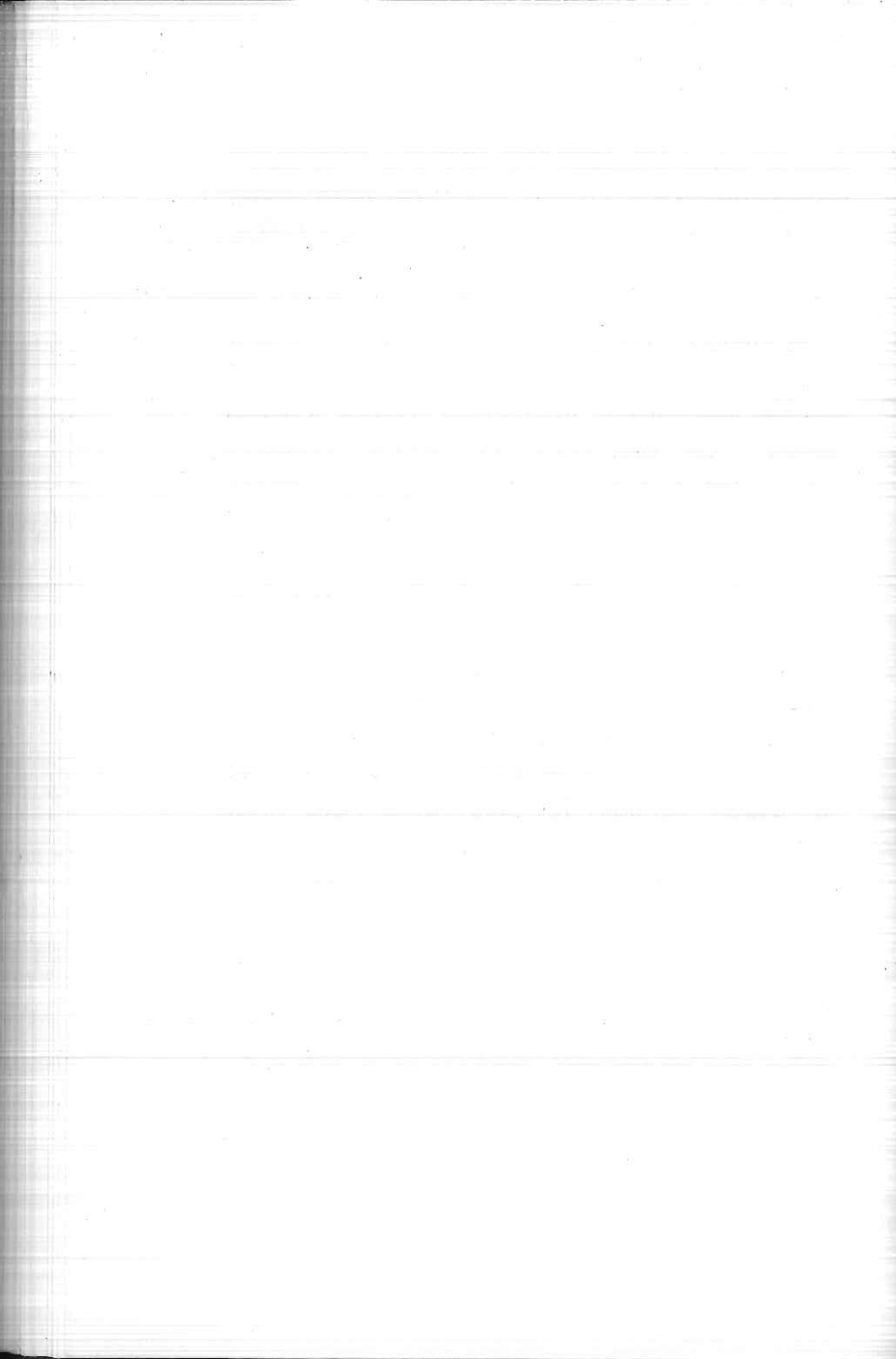
— Nous allons poser la gerbe. Tu viens avec nous, petit?

Nos épaules se touchent. Nos visages sont taillés

dans le même bois dur. Que d'étoiles d'argent, de rubans sur nos poitrines, payés de notre sang, camarades ! Tous les yeux sont sur nous, fouillent notre image de pierre, large, solide, plus haute qu'une maison.

— Silence ! Silence, les gars, les enfants chantent...

Pour nous les enfants chantent... Un brouillard sort de leur bouche, parfum de menthe, orange, réglisse. Leur voix brille. Elle monte, s'amincit, miroite, fait cligner les yeux. Elle descend, velours sombre. Gabrielle ! Ce matin, tes cheveux brillaient dans le soleil, j'ai cligné les yeux. J'ai posé ma valise pour saisir ton bras. Tu es passée, tu es entrée dans l'ombre. Tu m'as repoussé, disant : tu n'as pas de forme, pas de contours, tu es de la rue, de la foule, je ne te connais pas. Quand je te donnais la main, que nous marchions au bord du canal, nous deux, loin des autres qui s'amusaient, quand nous nous blottissions au fond de mon bateau, que notre chaleur nous endormait, que tu étais contente, où étaient-ils les autres, qui se souciait de nous ?



Cette maison-là, elle est de Raymond, il y a travaillé dix mois. Je voyais son bleu sur les échafaudages, son bleu rapiécé, tout déteint, je l'aurais reconnu entre mille, de loin, malgré mes mauvais yeux. Silence, radoteuse, il n'y a plus de Raymond.

Où logera-t-il cette nuit? Près de la gare, dans un hôtel borgne? Au fond de son bateau, dans le froid, sans paillasse, sans couverture? Le vent a tourné. On n'entend plus les musiques de la foire. Certains jours, la ville est proche. Aujourd'hui, elle est loin, comme si elle n'existait pas. Certains jours, les toits bougent. Ils montent comme un troupeau, comme les vagues à marée haute. Aujourd'hui, les toits dorment. Le brouillard va tomber.

Les femmes du nouveau quartier s'appellent de porte à porte. Elles s'invitent à boire le café. Une

heure assise, rien d'autre à faire qu'à bavarder avec une amie... Des amies, grande sottise, ne te suffit-il pas d'avoir des sœurs ? Je tremble devant elles comme une petite fille. Je suis la plus vieille de la maison, j'ai vu construire la buanderie, le préau. Et je n'ai pas osé demander un lit, une seule nuit, pour Raymond.

Toutes ces maisons-là, il les a faites. Suffit de s'y habituer, comme aux outils, aux vêtements d'un mort. De ses jouets d'enfant, que reste-t-il ? Ils ont servi aux autres, on les a brûlés. Et les maisons qu'il a construites, ne pouvais-je les garder dans ma tête, en souvenir ? Finis les souvenirs, il faut les brûler.

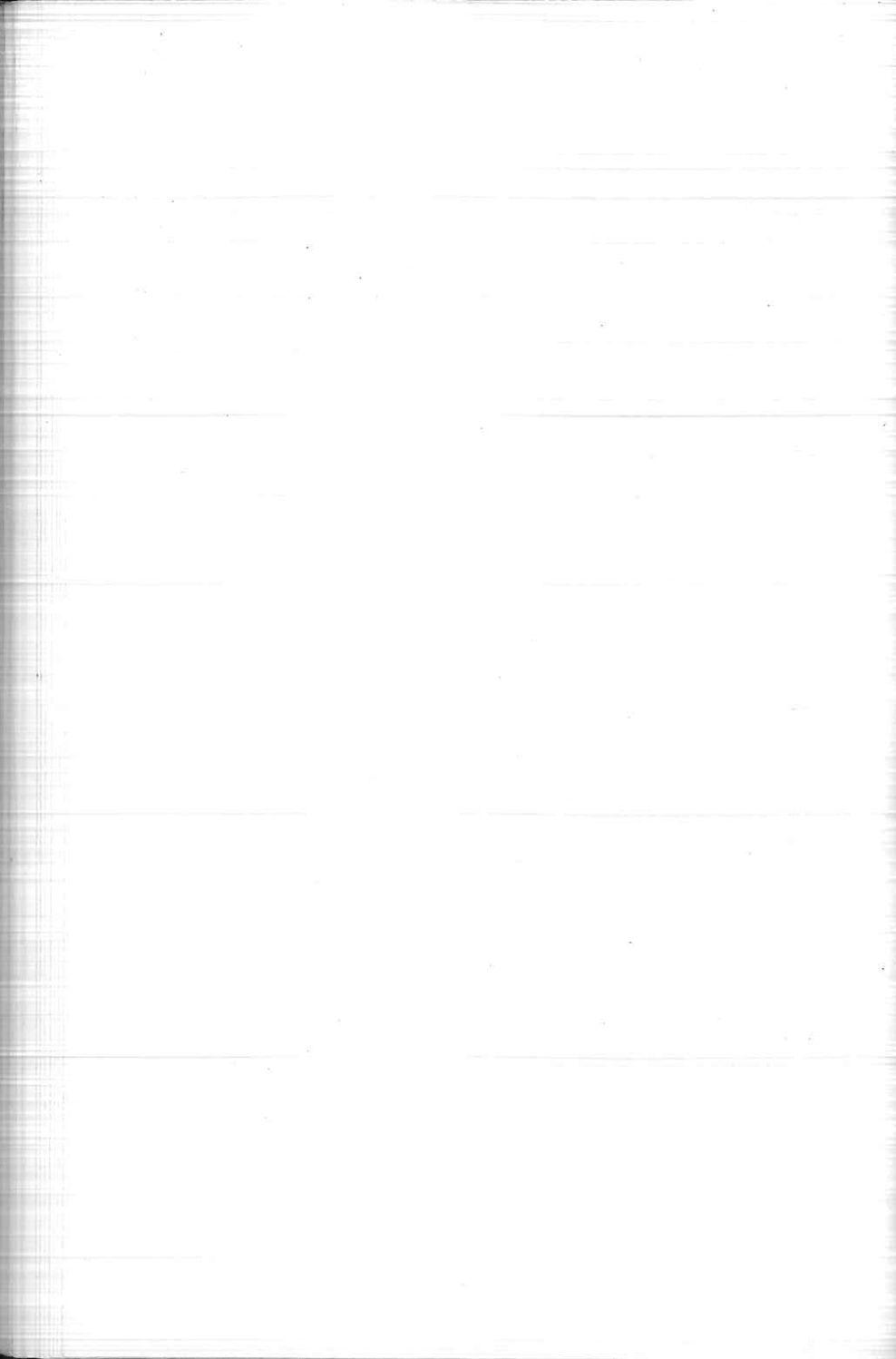
Nous nous étions regroupés après la prise d'armes, Ficherolle, Malesherbe, Debatty, les vieux copains, les anciens du quartier. Nous reprenions ensemble le chemin de Matadi, tous de bon poil, conscients d'avoir rempli nos devoirs de citoyens, en règle avec les morts et la Patrie, émoustillés par les chopines, l'attente de la fête, le soleil qui brillait sec et, à mesure qu'on approchait de chez nous, l'odeur des crépinettes d'agneau et des beignets sans lesquels il n'y aurait pas de Saint-Martin. Est-ce notre faute si nous étions d'humeur facile, si Graval s'est trouvé sur notre chemin, si notre curé s'en revenait juste à ce moment du Mémorial, cahotant sur les pavés de grès, plus rouillé, plus grinçant que son vieux vélo ? Il aperçoit le garçon, il freine pour lui serrer la main. Nous avons de bons prêtres à Matadi, populaires, zélés. Tous les

saluent, même ceux qui ne vont pas à l'église, et les enterrements civils sont rares. Et nous, de faire cortège à notre pasteur, par politesse. D'une main, il manœuvrait son vélo sur le trottoir, de l'autre il flattait sa brebis retrouvée qu'il eut soin, en face du café de la Paix, de nous laisser sur les bras en nous tirant son chapeau. Nous ne sommes pas plus méchants qu'ailleurs, à Matadi. Que faire? Nos résolutions du matin? Noyées dans les chopines. Nous nous sommes attablés avec Graval dans le café.

Je le revois encore sur la banquette, distribuant ses cigarettes, offrant la première tournée. Malesherbe et quelques autres se payaient sa tête en douce, mais il ne remarquait rien. Nous commençons peut-être à en avoir pitié. Les jeunes gens passaient en bande sur les trottoirs : lui nous faisait l'effet d'un enfant de vieux qui n'a jamais connu de jeunesse. Il avait des manies de vieux, comptant ses sous avant de les remettre en poche, buvant sa bière à petits coups, d'un air gourmand. Est-ce un hasard si Ficherolle l'a rejoint sur la banquette? Ernest montre du goût pour les affaires un peu spéciales, il se retourne en chemin sur les couples douteux, sur les affiches de cinéma. Je jurerais qu'il ne va pas plus loin, mais je l'ai déjà surpris, rue Blanche, qui

s'arrêtait devant les rideaux mal fermés et lorgnait les poupées aux fenêtres de l'étage. Il aime mener des enquêtes, poser des questions confidentielles. D'ailleurs, nous étions tous sur le chemin des confidences, nous sortions les histoires de derrière les fagots. Et de voir ce jeune gars naïf qui nous écoutait bouche bée, c'est drôle à dire mais ça nous donnait du bagou. Malesherbe était en verve, il ne tarissait pas. Graval n'avait d'yeux que pour lui. Il faut bien avouer que notre commandant, malgré ses soixante ans passés, fait encore son petit effet. Est-ce son teint brûlé, ses costumes clairs, ce bout de cigare, presque toujours éteint, auquel on s'accoutume comme à un bec-de-lièvre ou une verrue? Vous le prendriez pour un général sud-américain. Il faut le voir tirer son étui à cigares et vous le tendre à bout de bras, comme s'il vous mettait en joue... Graval en était médusé.

Eh oui! C'est fatigant de se remettre en mémoire, à chaque fois qu'on les rencontre, ce que les gens peuvent avoir sur la conscience. C'est Graval, pensions-nous, c'est Raymond Graval, l'ancien ouvrier de chez Fazieuse. Il est revenu au pays. Sans doute qu'il reprendra son travail chez l'Ardennais.



Ils m'ont frappé sur l'épaule. Ils m'ont fait asseoir près d'eux. Ils ont poussé mon verre, plein à ras bords, auprès des leurs. La fumée de mon cigare se mêle aux autres fumées...

Le regard de M. Ficherolle coule vers moi comme de l'eau verte. Il sent la pharmacie, la chambre. Qui lui rend visite? A-t-il des amis? Il vit seul, avec ses livres et ses remèdes...

— Tu me regardes, mon gars?

— Je vous connais. Je vous voyais sur les bancs du quai, près du pont. Vous lisiez toujours un livre.

— Pourquoi es-tu revenu à Matadi? Pour ton bateau?

— Peut-être.

— Qu'as-tu besoin d'un bateau? Tu n'aimes pas voyager.

— Comment le savez-vous?

— Je vais dire ce que tu aimes : la chaleur, le ventre de ton bateau. Viens chez moi.

— Quand?

— Un jour. J'étudierai ton écriture.

— Aujourd'hui?

— Non, aujourd'hui je me repose. Un jour, un jour...

L'instituteur écoute. Pourquoi a-t-il souri? Peut-être qu'il se repent? Peut-être qu'il veut me faire oublier le passé? Pour moi, les plus vieux livres, les papiers jaunis! Un jour, il a déchiré mon cahier, me l'a jeté à la figure. Quand j'approchais, il détournait la tête. Avais-je mauvaise haleine? Quand j'ai tâché d'embrasser le petit Loriaux, pourquoi l'instituteur s'est-il fâché, m'a-t-il frappé? Jean Loriaux sentait bon. Il vivait dans une villa de riches avec ses sœurs. L'instituteur a dit : Gardez vos maladies, ne les passez pas aux autres... Quelles maladies?

Et ma pièce de vingt francs, trouvée dans la rue, ma pièce à moi...

— A qui avez-vous pris cette pièce?

— Elle est à moi.

— Rendez cette pièce. Vous n'avez pas d'argent à vous.

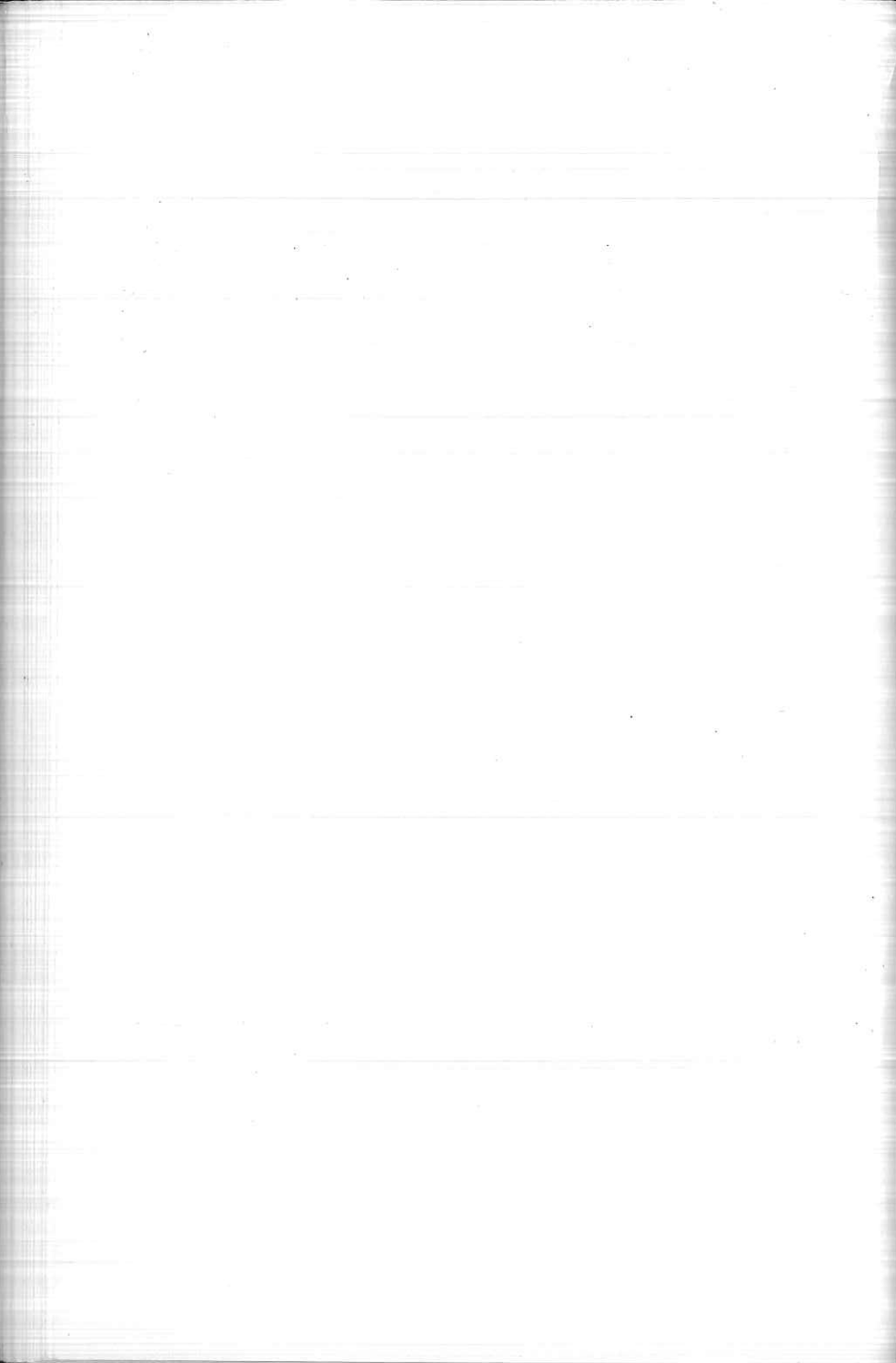
Pas d'argent pour les petits gris! Et l'autre pièce que Jean Loriaux m'avait donnée en se cachant?

Au fond de ma poche tout le jour, sous l'oreiller chaque nuit, et quand j'allais au bain, dans ma bouche de peur qu'on ne me la vole. Avalée, ma petite pièce, avalée de peur, un jour, et je ne l'avais pas dépensée... Pas d'argent pour les petits gris? Regarde, instituteur : voici les thunes, les billets. Attends qu'ils aient fait des petits!

— Je paie la tournée...

— Silence, gamin, dans le rang. Ici, je commande.

A vos ordres, mon commandant! Les boutons de nacre brillent à ses manchettes, sur ses poignets d'acier. La flamme de son briquet se reflète dans ses prunelles. J'achèterai un briquet en or, un étui à cigares en crocodile, comme le sien. Qu'il commande! Il est le chef.



- Sœur Marie-Joseph...
- Oui, Sœur Supérieure.
- Pouvez-vous accompagner les enfants à la messe?
- A la messe du soir, à Saint-Martin?
- Sœur Marie-Alphonse a la fièvre, il faut la remplacer.
- Sœur Supérieure...
- Oui, Sœur Joseph?
- Tantôt, Raymond est venu, Raymond Graval. Je lui ai dit que nous ne pouvions pas le reprendre, qu'il ne pouvait pas rentrer chez nous.
- Qu'a-t-il répondu?
- Il est parti. Il ne reviendra plus.
- Pauvre garçon... Il faut prier.
- Prier?
- Que pouvons-nous faire d'autre?

Prier, comme pour les autres qui se sont quand même perdus. François est en prison, Jean-Luc tient une maison de débauche. On voudrait s'occuper d'eux tant qu'ils sont petits, comme les bêtes, puis ne plus y penser. Nos prières à nous, pauvres femmes, Jésus, est-ce que vous les écoutez? Chargez-vous de Raymond, je ne peux plus prier pour lui. Et si tantôt je le rencontre en descendant pour la messe? Seigneur, faites-moi mourir tout de suite et que je ne le voie plus jamais.

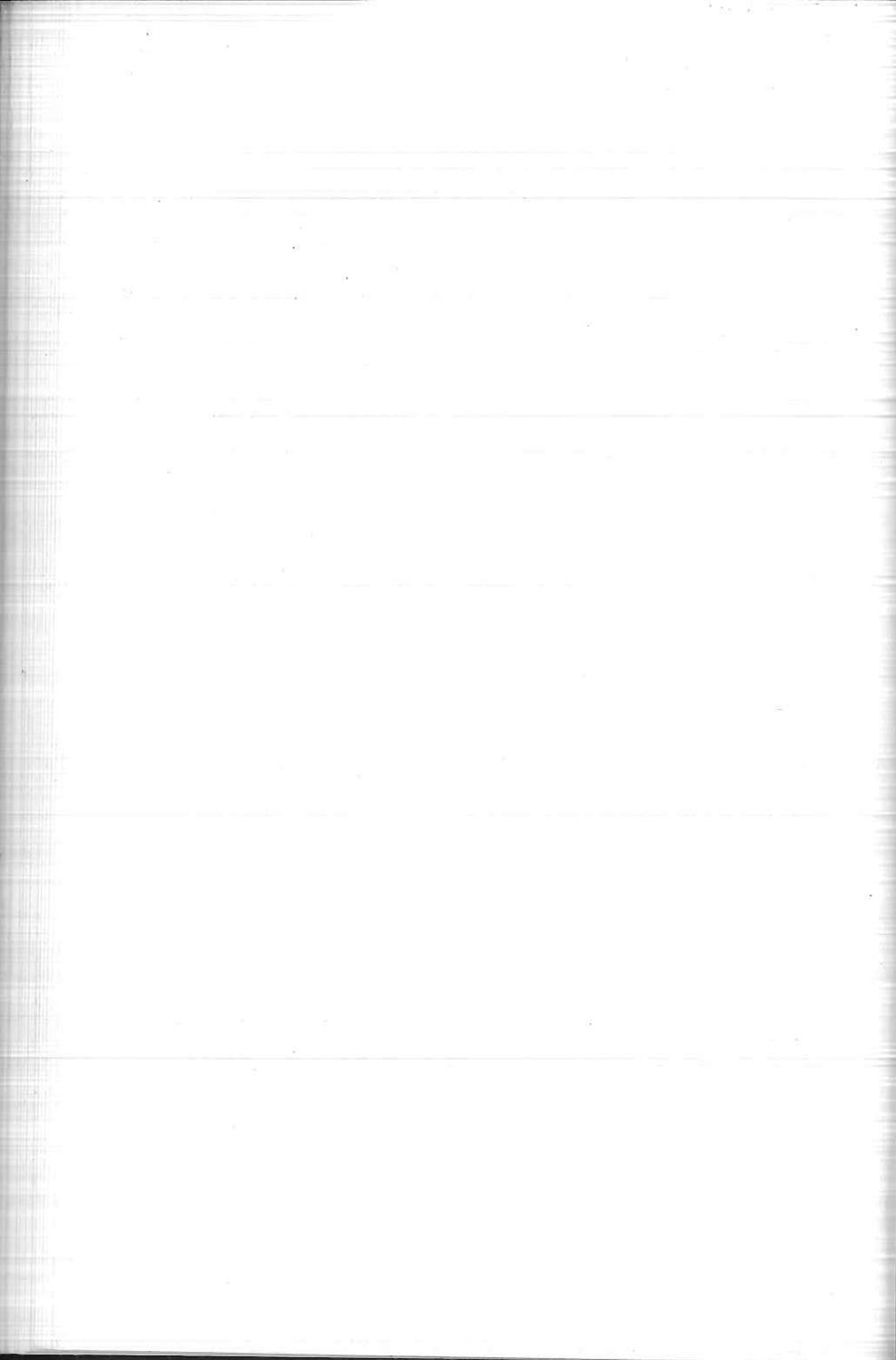
Et il nous a suivis de café en café. Je crois que nous étions accoutumés à ses manières. Trois ans de tôle, c'est dur pour un petit gars! Peut-être qu'il avait eu le temps de s'amender.

Nous l'empêchions de boire plus que de raison, paternellement si j'ose dire, car il n'avait pas l'habitude. Parfois, nous lui faisions passer sa tournée, mine de rien, par égard pour ce petit pécule amassé durant ses années de réclusion. Il se plaignait que les Sœurs ne lui avaient pas laissé le temps de lire, qu'il passait ses récréations, tout gosse, en corvées de jardin et de vaisselle : Ficherolle offrit de lui prêter des livres. Il propose volontiers en lecture des volumes dont on ne voit jamais la couleur, car il en est féroce ment jaloux. Mais l'instituteur renchérit. Si Graval avait le goût de l'étude, on s'arrangerait pour lui donner des leçons particulières, pour le préparer à l'école du soir de la rue Piquet.

Jules Debatty, le voisin de Florence, accompagna le garçon au sortir du dernier café. Vous connaissez Jules Debatty, l'entrepreneur des pompes funèbres, le joyeux croque-mort comme on l'appelle. Son tour de cuisse, il s'en vante, est supérieur au tour de taille de sa femme, mince et sèche comme une gousse de vanille, et il fut sacré roi des bâfreurs plusieurs années consécutives dans les concours de tartes aux œufs. Entre Flo-Flo et lui, c'est une guerre continuelle d'attrapes et de facéties. Voilà Graval associé à je ne sais quelle affaire de gâteau à la moutarde. Florence, mystifiée, ameute le quartier, réclamant vengeance au ciel, ravie en somme car elle adore qu'on la taquine. Et comme le gosier lui pique, elle en profite pour faire sauter les bouchons. Graval était de la fête, s'entend. C'est inouï ce qu'on s'habitue rapidement à un visage, surtout derrière un verre de mousseux. On avait besoin d'un coup de main pour changer de lit le vieux Nestor, un voisin des Fazieuse, qui était à l'agonie. Ho, hisse! Merci, mon gars... Et tout s'arrose chez Florence. Mâcheroux, qui s'en allait au rigodon des Archers-francs, invite Raymond Graval à se joindre à lui. Ce dernier avait fait naguère, à la galerie des Archers-francs, une visite expéditive, le jour où, choisissant un arc de dix-huit kilos, il avait envoyé sa première flèche dans le

plafond et la seconde dans le bac à lumières. Il en avait, de dépit, déchiré sa carte de membre, mais ce n'était pas le moment de remuer les mauvais souvenirs. Quand les confrères ont suivi la fanfare, Graval leur a emboîté le pas...

C'est l'habitude, à Matadi, que la plupart des sociétés, Harmonie, Gymnastes, Archers-francs, délèguent un porte-drapeau à la grand-messe de la Saint-Martin. Le gars de service, qui n'était pas une grenouille de bénitier, proposa à Graval de passer la bretelle. Beaucoup de familles, même celles qu'on voit rarement à l'église, jugeraient incivil envers leur vieux curé d'ignorer son office solennel de la Saint-Martin. Et je vous jure que Graval n'a pas manqué son entrée quand, le premier soir de son retour à Matadi, il prit place dans le chœur de l'église, face à la foule, portant le drapeau de soie bleu et or des Archers-francs...



A deux poings, à deux bras, je le tiens, mon drapeau. Plein mes deux bras, la soie de mon drapeau. Elle coule, sur ma tête, sur mes épaules. Je suis tout enveloppé de soie...

Lève ta cornette, Sœur Marie-aux-chèvres. Je te fais peur? Alors, regarde-moi. Le petit Raymond du dimanche, déjà oublié? Tu m'habilles, tu me mouches, tu relèves mon caleçon. Tu retournes ma chaise près du pilier... Pourquoi oublies-tu ce qu'il ne fallait pas oublier? Pourquoi n'oublies-tu pas ce qui n'est pas vrai, ce qui n'est pas juste, ce qui n'a pas de nom, ce que tout le monde a oublié?

Gabrielle, Gabrielle! Pauvresse avec ton manteau râpé... Joues blanches, nez de farine au milieu des figures peintes, pourquoi es-tu venue? Pour moi? Avoue que tu m'as vu à la porte de l'église, que tu entendais claquer mon drapeau? Tu vides ton regard

pour qu'on ignore ce que tu vois... Que viens-tu me dire? Que veux-tu que je t'explique? Je t'ai prise par la main, je t'ai entraînée loin de ceux qui se moquaient de toi. Que faisais-tu dans la cour Meulenne, au bout du quai, au bout du monde? Nous nous sommes enfoncés loin des autres, plus loin que le bout du monde. Nous sommes entrés dans le brouillard. Plus de lumières, plus de formes, plus de distances, plus de couleurs. Nous avons fait le pas. Le bateau a tangué. Tu me cherchais dans le noir...

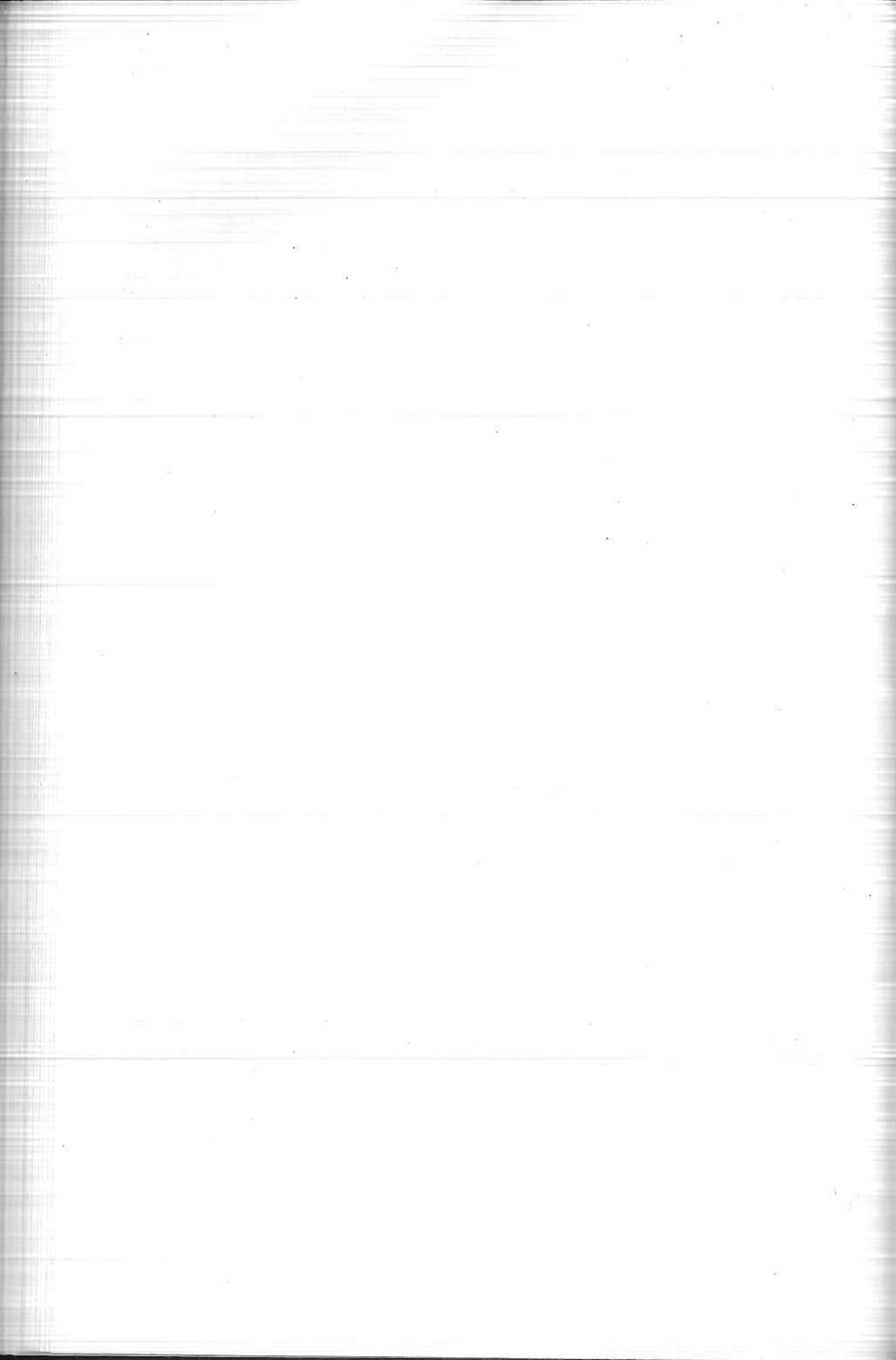
Effacé, oublié. Ils n'ont rien su. Il n'y a rien eu. Il fait clair dans l'église, les cierges et les réflecteurs repoussent l'ombre, tes cheveux brillent. Nos vêtements sont neufs, parfumés comme ceux des autres. Nous sommes dans la musique, dans la lumière avec les autres, tous réconciliés...

Je l'abandonnais, mauvaise mère, je croyais m'en débarrasser. Et vous le mettez là, sous mes yeux... Et vous voulez que mon cœur saigne. Souvenez-vous de ses petits bas ravaudés, de ses vieux manteaux, de ses gros souliers de paysan quand je vous l'emmenais à la messe, au point que j'en étais honteuse pour lui et pour moi, les jours de fête. Les voici tous, mes cabris mal peignés, à l'écart de votre troupeau de riches. Les parents ne gâtent-ils pas leurs enfants mal venus ? Comment ne leur donnez-vous pas toutes vos provisions de grâces, quitte à laisser les riches sur leur appétit ? Ceux-là ont des réserves, allez ! Ils n'en mourraient pas. Ils se confessent, beaucoup vont communier. Vous savez bien que les miens ne communieront pas. Ils sont trop grands, ils ont déjà appris le vice. Nous devinons ce qui les attend, c'est écrit sur leurs visages.

Mon Dieu, avez-vous donné toutes ses chances à Raymond? A-t-il eu autant de grâces que les enfants des riches? Je sens que je vais blasphémer, Jésus, enchaînez ma langue.

Il abandonne son drapeau... Est-ce possible? Va-t-il se confesser, communier avec les autres? Jésus, ne le manquez pas! Jetez votre filet sur lui!

- Tous tes péchés sont pardonnés. Va en paix...
- Monsieur le curé...
- Oui, mon enfant?
- Je crois que...
- Je t'écoute, je suis ton père.
- Je crois que j'aime une jeune fille.
- Aime-la, Raymond. C'est Dieu qui t'envoie le salut.
- Monsieur le curé...
- Parle, Raymond.
- Demain, je voudrais monter le cheval de saint-Martin.
- C'est impossible, mon petit.
- Pourquoi?
- Il faut encore expier tes bêtises.
- J'ai expié. Je ne souhaite de mal à personne. Je désire vivre en paix avec les autres.
- Oublie tes rancœurs. Tends la main à ceux qui t'ont voulu du mal...



Graval, à la sortie de la messe, rejoignit le groupe de Florence. Elle lui offrit une chambre pour la nuit, refusant par ce froid de le laisser coucher dans son bateau. Il parlait d'aller reprendre sa valise à la consigne? Qu'il vienne d'abord se réchauffer à la maison! Il grelottait dans son costume d'été : on irait faire un tour en ville à la soirée, pour l'aider à s'acheter un manteau. Rien de plus facile... Les boutiques, à la foire de la Saint-Martin, ouvrent jusqu'à minuit, le samedi, et toute la journée du dimanche.

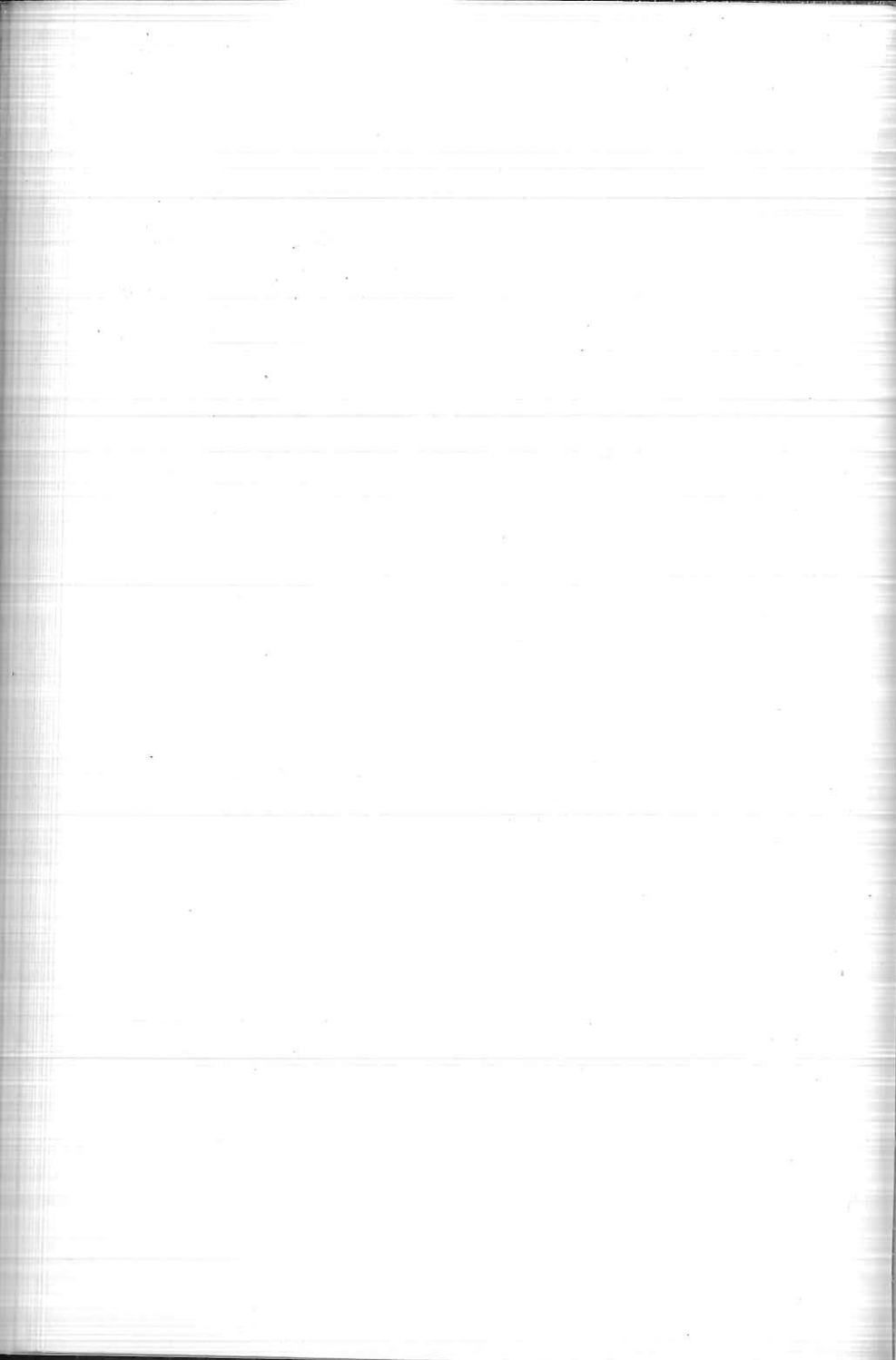
Je guettais la réaction des gens qui sortaient de l'office. Je tendais l'oreille pour surprendre les conversations. Un groupe s'était formé à l'écart de Florence, les commerçants de la rue Baudelot, tous ceux qui hésitaient encore à approcher le garçon. Les deux clans échangeaient, avec des signes d'amitié

et des sourires, des ondes contraires qui se croisaient, se neutralisaient, s'annulaient, se confondant avec ce brouillard de novembre qui montait ferme du canal et nous embrumait le cerveau. Chacun gardait son opinion, à supposer qu'il en ait une. Oui, si Graval avait montré patte blanche, s'il avait consenti à rentrer les épaules, à faire le mort, il aurait pu courir sa chance. Il suffisait qu'il se fasse oublier, le temps de nous laisser souffler, de passer l'éponge. Mais voilà ce qui manquait le plus à Graval, ce qui l'a perdu dès ce soir-là : Raymond Graval ne savait pas se faire oublier.

Quand la camionnette de Lionnel Poncelet, le boulanger, a stoppé sur la place de l'église, nous avons fait la grimace. C'est que les enfants du boulanger ont tourné naguère autour du garçon. On les trouvait souvent fourrés dans son bateau, ils furent convoqués chez le juge. Pour leur père qui est l'honnêteté, la dignité même, c'est un coup dont il ne s'est jamais remis. Lionnel est un homme doux, gentil, avec un sourire et une figure de femme. Il descendit de sa guimbarde, plaisantant, serrant des mains. Alors, ce que personne n'aurait osé imaginer, nous l'avons vu de nos yeux. Graval a quitté le groupe de Florence. Devant cinquante personnes qui l'observaient, qui le jugeaient, il a tendu la

main au boulanger. Lionnel est resté un moment interdit, puis il a reconnu le gaillard. Sans un mot, il est remonté dans sa voiture et a démarré.

Je me souviens du fameux hiver, quand le canal a gelé sur toute sa longueur et qu'on s'y promenait comme sur un boulevard. Jusqu'au jour où la glace a grondé, semant la panique chez les badauds qui se sauvaient en poussant des cris. Ce soir-là, les gens se taisaient sur la place de l'église, après le départ du boulanger. Mais on pouvait entendre, à moins de vouloir faire le sourd, que la glace autour de Graval grondait avec colère. Florence a préféré ne pas entendre. Elle a ramené le garçon chez elle pour continuer la nouba.



Silence, Bianco ! Place au cirque... Florence introduit ses bouffons. Qu'a-t-il à grogner l'Ardennais ? Qu'il s'enferme avec ses factures et ses dossiers.

Florence hait notre maison. Elle la fuit tout le jour. Le soir, elle en fait un moulin. C'est trop d'un soir passé avec moi en tête à tête. Elle colle son visage au diffuseur de la radio, comme à la prise d'air de sa cellule, un prisonnier qui étouffe. Même quand elle parle, c'est pour fuir. Elle parle, elle m'écoute à peine. Elle m'écoute sans m'entendre et je lui parle sans rien lui dire. A quoi bon ? Elle ne m'entend pas.

— Qui est là ? Graval ?

— Bonsoir, patron.

— Alors, tu es de la bande ?

— Quelle bande ?

— Que me veux-tu ?

— Vous le savez.

— Que je t'embauche ? Ton bateau est en ordre de marche, le moteur tourne. Remonte le canal...

- Pourquoi remonter le canal?
- Pour chercher du travail ailleurs.
- Ailleurs? Pourquoi?
- Voir de l'eau propre, respirer.
- Je respire bien ici.
- Jusqu'à cinq kilomètres en amont, en aval, l'air est pollué.
- Ailleurs, je ne connais personne. Ici, je connais les gens, ils me connaissent.
- Tu crois que ça vaut mieux?
- Je ne désire pas vivre ailleurs.
- Demain, veux-tu venir avec moi en forêt?
- Quelle forêt?
- Bilzée.
- C'est loin.
- Une heure de voiture.
- Je n'aime pas toucher les bêtes mortes.
- Fillette. Que feras-tu ici?
- J'irai au cortège.
- Et ce soir?
- Je vais reprendre ma valise à la consigne. Je rejoindrai les autres place Verte. J'irai avec eux à la foire.
- Avec les bouffons? Ça t'amuse?
- Je crois que oui.
- Tu as changé.

Montre-toi, Gabrielle! Cesse tes jeux de cache-cache... Promenons-nous sous les guirlandes, dix mille lampes sur nos têtes, un ciel, un toit de lumière... Elle pleut des tubes au néon, elle jaillit des vitrines. Elle lave les vêtements, les mains.

On ne reconnaît plus les rues. On se promène dans les couloirs d'un château, illuminés. On est les invités d'une fête. Finis les soirs d'hiver, là-bas, quand on nous coupait le courant, et j'appuie mon front aux barreaux, et je compte les feux borgnes dans le noir. Ici, c'est la lumière des villes. Elle tient compagnie, elle est intelligente, elle dessine des lettres, des mots sur les enseignes, elle parle. Viens, Gabrielle! Regarde les phares des voitures... Ils n'ont pas cet éclat mauvais qu'ils prennent là-bas, dans la campagne, pour attaquer la nuit. Ils sont doux, presque inutiles, comme des lampions de fête en plein jour.

Un train quitte la gare, on le pousse vers le tunnel, il s'accroche aux rails, il gémit, il crie en entrant dans la nuit, mais moi je reste, je coucherai dans la maison de Florence. Elle a fait le lit avec moi. Quand elle a éteint la lumière, j'ai vu les draps phosphorescents, mes mains, mon corps phosphorescents sous le néon du quai.

— Gabrielle!

— Lâche-moi.

— Non, je te tiens, je ne te lâche plus. Fini de te sauver quand j'approche. Qui cherches-tu?

— Personne.

— Avoue que tu m'as vu à la sortie de la gare, au Mémorial, à l'église...

— Tu me fais mal.

— Le foulard, le nécessaire à ongles, qu'en as-tu fait?

— Jetés dans le canal.

— Pourquoi?

— J'avais peur.

— Peur de quoi?

— Ils m'ont dit qu'ils m'enfermeraient si je parlais encore aux garçons.

— Tu ne leur as plus parlé?

— Non, plus jamais.

— Tu n'as jamais pensé que je reviendrais?

- Parfois.
- Voilà, je suis revenu.
- Ils vont nous voir ensemble.
- Tant mieux! Qu'ils nous voient!
- Je ne sors plus avec les garçons.
- Idiote! Comment feras-tu pour te marier?
- C'est loin.
- Non, c'était loin quand j'étais loin. Viens, j'ai des choses à te dire.
- Pas au bord du canal.
- Il n'y a plus de bateau sur le canal.
- Marche par-devant.
- Tu me suivras?
- Je ne veux pas que tu te retournes.
- Le premier dimanche, quand je t'ai rencontrée dans la cour Meulenne...
- Marche. Ne me regarde pas...
- Nous nous sommes promenés jusqu'ici. Je t'ai montré la maison blanche, là, de l'autre côté du canal.
- Tu sais bien qu'il fait noir, qu'on n'y voit goutte.
- Je l'ai regardée tout le jour, la maison. On a fermé les volets, elle est vide. Ce dimanche-là, je t'ai dit : nous habiterons là-bas.
- J'ai peur.

— Je te le défends. Demain, je mettrai mon bateau à flot. Je voudrais que tu m'attendes au matin près de la drague. Nous traverserons le canal, nous irons voir la maison.

— J'ai peur.

— Parce que nous sommes dans le noir. Rejoignons la rue, Florence m'attend. Je veux qu'elle nous voie ensemble.

— Pas ce soir.

— Ce soir, je le veux.

— Et s'ils m'enferment ?

— Je vais te faire un serment. Un jour, j'aurai de l'argent, nous habiterons la maison blanche. Je ne parlerai plus jamais à une fille, et tu ne parleras plus à un autre garçon. Ce soir, je veux aller avec toi à la fête. Qu'on nous voie ensemble sous les lampions !

Pitié, Jésus! Mon cœur bat la breloque. Dites-moi que je n'ai pas rêvé... C'est comme un cadeau trop précieux qui a coûté trop cher, dont on n'ose pas se servir de peur de le casser. Quand Raymond s'est mis à genoux, quand il vous a reçu sur sa langue, ce n'était donc pas de la comédie? Vous ne vous êtes pas plu à abuser une pauvre fille? C'est que j'en ai trop vu, depuis quarante ans, Claude, Louis, blancs comme des anges, un jour que votre grâce avait passé, et je vous criais : « Tenez-le bien, le petit, serrez-le fort, ne le laissez pas tomber... »

Il est tard, il faut que j'aille bourrer la porte de l'étable pour les chevrettes. Que de musique en ville! D'ici, on entend les orgues des manèges. Dites-moi que c'est fête, Jésus, que vos anges rient dans le ciel pour le retour de Raymond. Le brouillard tombe en verglas. Le gel a nettoyé le pavé de la

cour, il enveloppe de cellophane, comme des cadeaux, les brins de paille et les cailloux. Même sur l'eau sale, il y a comme une pureté de glace. Les choses sont dures, solides, le temps s'arrête. Mon Dieu, si cette heure pouvait ne jamais finir...

Tout le monde, à Matadi, connaît la petite Baumont. C'est une fille un peu bizarre, moins simple qu'on ne le dit. Avec des bouts de chiffons, elle vous fabrique une poupée qui se vendrait dans un magasin. Elle se loue aux riches qui lui donnent à garder leurs enfants, preuve qu'ils la tiennent en estime. Son aventure avec Graval, c'est un accident, personne ne lui en fait grief.

Pour comprendre la scène qui s'est jouée place Verte, alors que Florence, grignotant des beignets, attendait que Graval ramène sa valise, il faut avoir suivi le procès. Non pas l'audience bâclée devant le juge, mais celle du trottoir, de la rue, envenimée par les familles. Encore que les autres parents aient jeté le voile, embrouillant l'affaire à dessein. Mais la veuve Baumont, la mère de la petite, a publié tous les détails. On devine l'effet que produisit, sur le

coup de onze heures, en pleine foire de Saint-Martin, l'apparition de Raymond Graval en compagnie de Gabrielle.

Une bande de garçons, aussitôt, a entouré le couple. La plupart d'entre eux, encore enfants, avaient suivi le gaillard qui achetait leur sympathie avec des glaces et des bonbons. Les jeunes sont cruels mais lucides. Le scandale, en somme, les avait marqués plus que nous. Graval, à peine sorti de tôle, en compagnie de la petite Baumont? Ça ne leur semblait pas logique. D'ailleurs, ils avaient une revanche à prendre. Le gars leur avait monté la tête avec ses projets de croisière, de yachtclub, de ski nautique. A leur tour de le mener en bateau. Ils ont fait la chaîne, se renvoyant la valise, demandant aux amoureux des nouvelles de leur tour de noces. On en vint rapidement aux coups. Certains, pris de pitié, libérèrent la petite. Les autres éparpillèrent le contenu de la valise et s'en furent en ricanant.

La place Verte, un soir de Saint-Martin, est noire de monde. Cette fois, les langues se déliaient, les figures parlaient. Florence n'en menait pas large, elle commençait à voir clair. Mais elle voulut tenir sa promesse, ramena chez elle son protégé, lui chauffa un grog car il claquait des dents. « Je

craignais qu'il n'ait pris mal, raconte-t-elle, j'avais oublié de lui acheter son manteau. Il me regardait avec des yeux bizarres, de la façon dont on ne regarde pas une femme. L'alcool lui montait peut-être à la tête. J'étais seule avec lui, j'ai pris peur. Juste à ce moment, Fulvie vint me dire que le vieux Nestor avait passé. J'eus comme le sentiment que le garçon nous portait malheur. Le comble, quand je suis rentrée à la maison, après avoir habillé le mort, c'est que j'ai trouvé Graval toujours debout, à moitié ivre, qui faisait hurler la radio... »



— Fais donc taire cette musique...

Pourquoi la mort est-elle entrée dans la maison?

— N'as-tu donc pas de cœur? Fais taire cette musique, va te coucher.

Le froid du mort a glacé la maison, les photos sur le mur, le lit, la chambre. Il a figé le regard de Florence. Là-bas, dans les rues, ont-ils éteint toutes les lampes? Elles pendent à leur fil, étranglées. Où sont les guirlandes? La ville est morte. Personne sur le quai. Le canal rampe dans le noir. Il traîne dans la fosse son corps de limace. Le froid du mort est dans les draps. Il va monter jusqu'à mon cœur, engourdir mes bras et mes jambes, arrêter mon sang. La nuit abattra son couvercle...

Mains dans la mienne, sourires en chaîne depuis le matin... « Salut, Raymond! A ta santé... De retour chez nous, mon petit gars? » Les loups ont surgi du

noir. A coups de crocs, ils ont brisé la chaîne. Gabrielle, pourquoi m'as-tu laissé dans le noir? Lumière, lumière!

— Que cherches-tu, Graval? Qu'attends-tu pour te coucher?

— Je veux sortir, Patron.

— Tu es livide. Qu'est-ce qui ne tourne pas rond?

— Je veux me promener en ville.

— A cette heure? Tu es fou?

— C'est fête... Je veux boire avant de me coucher.

— Tous les cafés honnêtes ont fermé leur porte.

Imagines-tu que je vais te donner la clé?

— Je ne veux pas de clé.

— Où coucheras-tu?

— Je n'ai pas envie de me coucher.

— Sois raisonnable, petit. Qu'est-ce qui peut bien t'attirer dehors à cette heure? Si tu ne me dis rien, comment veux-tu que je comprenne? Soit. Tu n'es pas bavard, moi non plus. A ta guise, tu es majeur.

— Patron...

— Quoi encore?

— Il ne faut pas me lâcher...

A l'aube, on a retrouvé Graval à la gare, affalé sur une banquette. Au matin, Florence l'a vu rôder, hâve, les yeux battus. D'elle-même, elle lui a ouvert la porte, lui proposant de se rafraîchir et de se raser. Il a refusé. Fazieuse préparait ses fusils pour la chasse. Il a chargé le vieux bateau sur la remorque et l'a mis à flot.

Graval a rabattu sur lui la trappe. On voyait à travers le pare-brise, crispés sur le volant, ces longs doigts qui nous inquiétaient autrefois, impatients, jamais en repos, claquant avec colère quand on leur résistait. Aux premières pétarades, des têtes ont paru aux fenêtres. Le bateau de Graval, il remuait d'étranges souvenirs. A pleins gaz, il s'est dirigé vers l'écluse, puis a fait demi-tour et remonté le quai. Toute la matinée, comme par défi, il nous a cassé les oreilles, nous en avons les nerfs à fleur de

peau. La voiture de Fazieuse attendait devant sa porte, avec la gibecière et les fusils. Ce matin-là, il n'est pas parti en forêt.

Graval conduisait d'une main sauvage, braquant sur place, exécutant des tête-à-queue. Il finit par s'en prendre au cygne, cette bête qui nous était venue à l'automne, on ne sait d'où, évadée de quelque château. Elle avait élu domicile près de la drague, nourrie par les enfants et les femmes. Plusieurs fois, Graval a frôlé l'oiseau, tâchant de le coincer entre le bordage et le quai. Alors, vous auriez dû entendre les femmes s'indigner, tendant le poing vers le bateau...

Jésus, je reconnais le bruit du moteur... Le bateau de Raymond, son jouet. Vu de chez nous, comme il semble fragile! Mais derrière lui, quelle traîne de soleil! Elle s'élargit d'un bord du canal à l'autre. Où s'arrêtera-t-elle? Tout le canal est à Raymond, toute sa vie. Seigneur, il est si jeune, ne lui marchandez pas votre soleil. Il a tant d'heures et de jours noirs à effacer!

Plus de brouillard. Le bleu du ciel a déteint dans l'eau. On croirait voir du bleu de lessive où flottent les petits nuages de coton. Les femmes, sur les chalands, accrochent les chemises au fil comme des drapeaux. Leurs enfants courent sur le pont. Ils vont exprès à contre-sens, on dirait qu'ils font du sur place, que c'est eux qui poussent le chaland de leurs pieds mignons. Ils s'amusent à rester immobiles dans le paysage, en face des pêcheurs qu'ils regardent,

à qui ils font des signes d'amitié. C'est fête pour tout le monde.

Raymond fait virer son bateau. Et s'il passait l'écluse? S'il partait pour toujours? C'est ainsi que je le reverrais, tout ce qu'il me reste d'années à vivre, un enfant qui s'amuse dans votre soleil, Jésus, avec son jouet...

Viens, Gabrielle! Aurais-tu peur, simplette? Finie, la nuit! Le ciel est bleu, le soleil chauffe. Les loups ne se montrent pas en plein jour.

Je ne veux plus de leurs maisons où l'on s'endort dans le vin, dans la chaleur. Et on se réveille en frissonnant. Le froid du mort vous prend au cœur. Seul, au volant de mon bateau, demain sur les échafaudages, tu ne peux savoir ce que je me sens fort. Douze heures l'hiver, quinze heures l'été, je travaillerai comme une brute. Du pain sec, de l'eau claire, une planche au fond de mon bateau. Quand ils boiront dans les cafés, quand ils s'assoieront, pieds au feu, Graval sera toujours au boulot. Jusqu'au jour, Gabrielle... Ce jour-là, ils croiront qu'ils rêvent. Ce jour-là, nous entrerons dans la maison.

Où te caches-tu, mauvaise? Es-tu la seule à Matadi qui n'entendes pas mon bateau?



— Faut comprendre, dit Bilouis...

Il protégeait naguère Graval dont il était le contre-maître. Lors du procès, il a témoigné pour lui. C'est un doux, Bilouis, un cœur tendre, une espèce de saint. Il voit les autres un peu trop pareils à lui.

— Je soignais mes pigeons, nous a-t-il raconté. Graval est arrivé chez moi hors d'haleine, comme s'il avait le diable à ses trousses. (Le diable, en l'occurrence, c'était les gosses qui ont reçu le garçon à coups de pierres quand il a quitté son rafiôt, et les commères qui, de l'étage, lui versaient leurs seaux sur la tête.) Il voulait trouver du travail supplémentaire. Je lui ai répondu que ce n'était pas la saison, mais il tenait à son idée. Ce n'est pas un crime de vouloir travailler. Alors, sans penser à mal, je lui ai dit qu'il aurait plus de chance ailleurs, que chez nous les petites gens se suffisaient dans leurs

travaux. Il s'est fâché, prétendant que j'étais du clan des autres. Alors, je lui ai expliqué...

— Qu'est-ce que tu lui as expliqué?

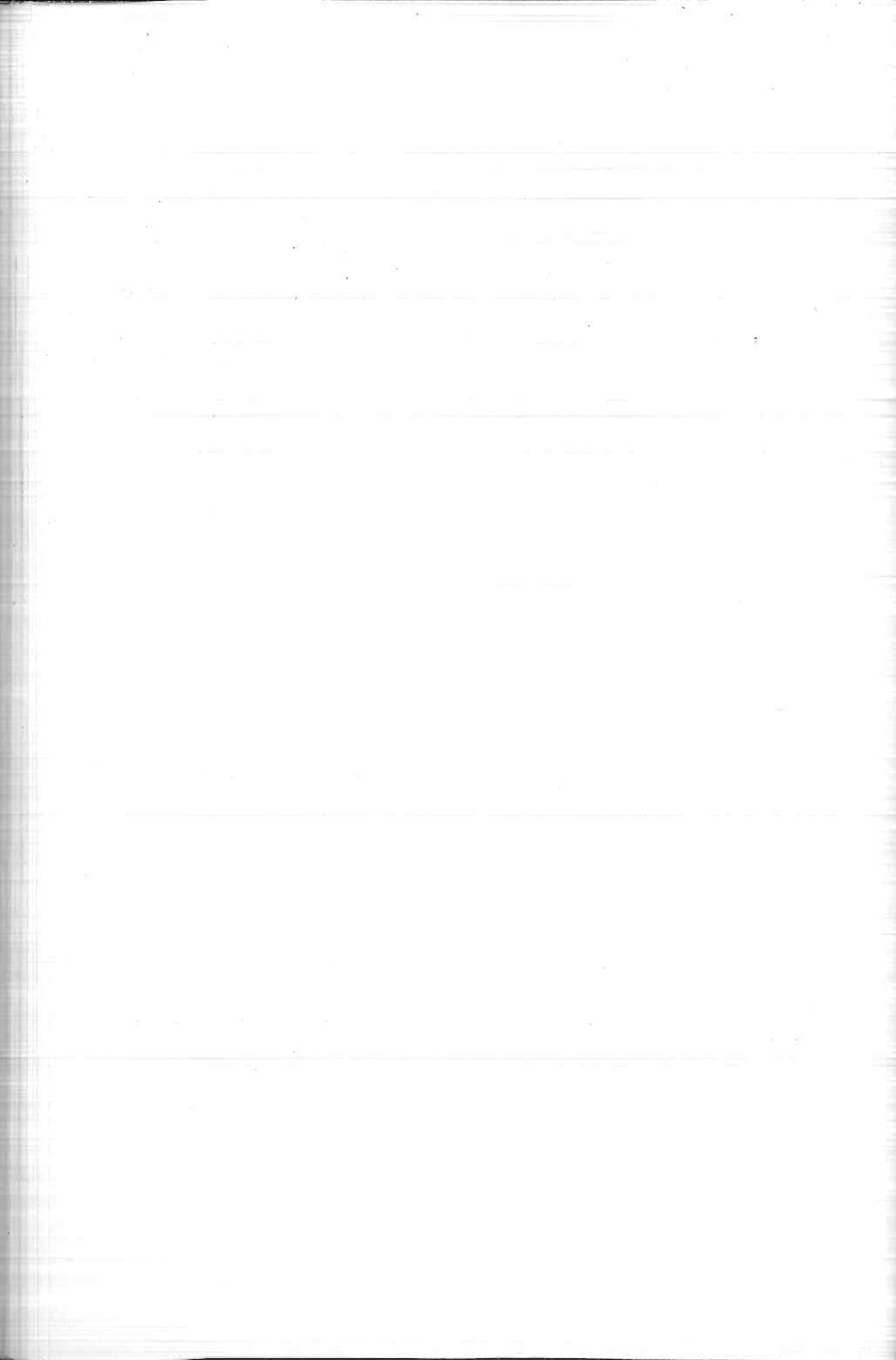
— Qu'il était un bon gars et que nous, à Matadi, nous ne sommes pas bien méchants, que dans la vie, si vieux que nous soyons, nous restons des enfants. On se brouille, on se raccommode, ça n'a pas beaucoup d'importance : tu es jeune, le monde est grand, tu vivras plus heureux ailleurs.

— Qu'a-t-il répondu?

— Il s'est calmé. Il a regardé mes bêtes. Là-dessus, voilà que rentre mon Roméo qu'on avait lâché au petit matin. J'avais pratiqué le veuvage, lui faisant goûter depuis deux jours la compagnie de sa Juliette, histoire de lui mettre un peu de feu au derrière. Et tout en lui retirant sa bague, je pensais que c'était beau ce qu'il avait fait, mon Roméo, ces cent soixante kilomètres parcourus à tire-d'aile avec, dans sa petite boule de tête, l'image de sa dulcinée. Je l'ai fait remarquer au petit. Je m'apprêtais à soulever le guichet de la cage pour rendre à mon Roméo sa légitime, mais le garçon me retenait la main. Il regardait la bête trépigner, battre des ailes, s'user le bec contre les barreaux de l'autre cage. J'ai dit : pourquoi la faire souffrir? Il faut que les bêtes aussi aient leur part de bonheur. Toi aussi tu l'auras si

tu es courageux. Alors, il a compris, il a soulevé le guichet.

Graval était-il capable de comprendre? Quand il est revenu au canal, la petite l'attendait, oui, la petite Baumont, près de la drague. Elle y venait chaque jour pour nourrir le cygne. L'autre s'en est approché. Des garçons, accourus, ont voulu recommencer le petit jeu de la veille, mais Graval les a écartés à coups de poings. Il a saisi la jeune fille par le poignet, l'entraînant de force vers le bateau. Puis, il a largué les amarres sous les huées des garçons.



— Tu es venue.

— Je n'aurais pas dû.

— Tu es venue, je n'y croyais plus. Il fallait que tu viennes. Il le fallait, Gabrielle, car je vais t'apprendre une grande nouvelle : je pars.

— Où ?

— Tout droit. Je passe l'écluse.

— Pourquoi ?

— Tout le monde me pousse à m'en aller. Je ne voulais de mal à personne, je voulais vivre en paix avec les autres, mais les mauvaises langues ont parlé. Elles ont gagné la première manche. Patience, j'ai le temps, je reviendrai.

— Quand ?

— Quand j'aurai de l'argent pour acheter la maison. Alors, les femmes regarderont tes toilettes, tes bijoux. Elles te salueront, Gabrielle. Elles verront ta robe blanche, de loin, sur les pelouses.

— Comment sais-tu que tu seras riche?

— Ainsi. Je sais des choses depuis que je suis gosse. Je savais que je devais revenir à Matadi. Hier matin, j'ai pris un billet pour Marseille. Idiot que j'étais! Tu me vois à Marseille? Mais j'ai tant fait que l'employé m'a donné un autre billet. Il fallait que je revienne.

— Ils vont nous voir ensemble. Ils nous voient.

— Je suis content qu'ils nous voient. Sais-tu pourquoi je suis revenu à Matadi? Je voulais monter le cheval de saint Martin, me promener à travers la ville avec le casque et le manteau. Maintenant, je n'ai plus qu'une envie : aller jusqu'à la maison blanche avec toi. Et qu'ils s'en mettent plein les yeux! Viens, donne-moi la main. Saute sur la berge...

— Ils se rassemblent sur le quai, ils nous regardent.

— Suivons le sentier. Prends donc ma main, tu trébuches. Pour des souliers, tu parles, ils te vont comme des bateaux. Tu n'as rien d'autre à te mettre que les souliers de ta mère? Un jour, je t'en achèterai, juste à la mesure de ton pied. Regarde, Gabrielle, regarde notre maison. Quelle bâtisse! As-tu compté les fenêtres? Là-bas, c'est l'est, le soleil du matin dans les chambres. Elles ont un balcon. L'avais-tu remarqué? Moi, je suis venu ici plus de cent fois, le dimanche. Voici le garage, notre living et le salon

en plein midi... Nous recevrons beaucoup de monde. Sans distinction, même ceux qui nous ont salis. Alors, ils nous tireront leur chapeau. Nous recevrons nos ouvriers, tous nos ouvriers, le jour de l'an, quand ils viendront nous présenter leurs vœux. Tu rempliras les verres, tu les offriras sur un plateau. Tes cheveux sont beaux sous les lampes...

— Ce sera dans beaucoup de temps?

— Le temps qu'il faudra. Tu sauras attendre?

— Je crois que oui.

— Tu as encore peur d'eux?

— Un peu.

— Regarde-les, de l'autre côté du canal, tout en bas. Comme ils sont petits! Maintenant, ils savent : toi et moi... Les jours de cafard, Gabrielle, pense à nous deux ici, près de la maison. Tu me le promets?

— Oui. Maintenant, il faut redescendre.



Le boulanger achevait sa tournée du dimanche. Intrigué par les badauds, il s'est arrêté sur le quai. Graval, sur la berge opposée, entraînait la petite vers les terrains vagues. Lionnel les a suivis des yeux.

— C'est clair, bégayait-il, ça recommence.

Nous tâchions de lui parler, de le distraire, car il devait se faire tort à remâcher le passé. Mais il nous écoutait à peine, tremblant de contrariété. Il est remonté sans un mot dans sa guimbarde. Nous lui avons crié : Où vas-tu ? Fais pas de bêtise... Nous avons su plus tard qu'il allait chez la veuve Baumont.

Nous ne sommes pas des sauvages. Nous ne vivons pas en Amérique pour nous mettre à cinquante et assommer un gars. Je vous jure que ce qui s'est passé, c'est le fait de quelques têtes chaudes. La veuve Baumont avait ameuté ses voisins. La grosse femme

s'est amenée en savates et en tablier, flanquée d'une véritable escorte. Juste à ce moment, Graval rembarquait avec la petite. Il ne se doutait de rien, à moins qu'il n'ait voulu crâner : il a poussé tout droit son bateau vers la drague, là où se trouvaient groupés les curieux. On ne lui a pas laissé le temps de sauter sur le quai, des mains l'ont accroché, hissé, traîné. Juste à temps, nous avons prêté main-forte à Fazieuse qui arrivait au secours du garçon.

Nous l'avons dégagé. Il saignait. La Baumont lui avait déchiré le visage. Je veux bien que ce qui lui arrivait, c'était moins notre faute que la sienne, mais nous étions prêts à l'aider, à lui laisser le temps de se remettre, à lui donner un baquet d'eau pour qu'il se lave et file par le premier train. Fazieuse semblait de mauvais poil, il nous a rabroués.

D'accord, nous nous sommes éloignés. Pour être francs, nous avons surtout pitié de la petite qui sanglotait, ramenée par sa mère à coups de poings et de savates.

- Qui m'a frappé, Patron, qui m'a jeté à terre?
- Eux.
- Qui, eux?
- Le troupeau.
- Il faut avertir la police.
- Tu ferais mieux de laisser la police en paix.
- Que leur ai-je fait? Pourquoi m'ont-ils frappé?
- Ils ont vu rouge.
- Pourquoi?
- Ils t'ont donné ta couleur. Depuis longtemps, ils m'ont donné la mienne. Ils voient bleu ou rouge, ils foncent. C'est le troupeau.
- Ce n'est pas vrai. Il y a les autres, tous les autres.
- Quels autres?
- Ceux qui sont avec moi.
- Compte-les, ceux qui sont prêts à te défendre.
- Ficherolle, le commandant, les anciens de la

Fraternelle, tous ceux qui étaient à l'église, qui m'ont vu avec le drapeau...

— Lave-toi, noue ta cravate. Prends ta valise : elle t'attend chez nous, dans le corridor. Et fiche le camp. Vite, avant qu'il ne soit trop tard.

— Vous me lâchez, vous aussi ?

— Si je t'avais lâché, petit imbécile, je serais à cette heure en forêt, loin de ce pétard.

— Alors, aidez-moi.

— Je ne peux qu'une chose pour t'aider : te passer ta valise et te coller mon pied au derrière pour que tu files.

— Maintenant, je ne peux plus partir.

— Pourquoi ?

— Il faut que je trouve les coupables avant qu'ils ne pourrissent les autres...

— Va-t'en, Raymond.

— Vous ne voulez pas m'aider ?

— Un autre que toi aurait encore sa chance. Toi, mon gars, tu es un phénomène.

— Vous ne m'avez jamais défendu. Au tribunal, Florence a pris ma défense, pas vous. Oseriez-vous dire que je mens ?

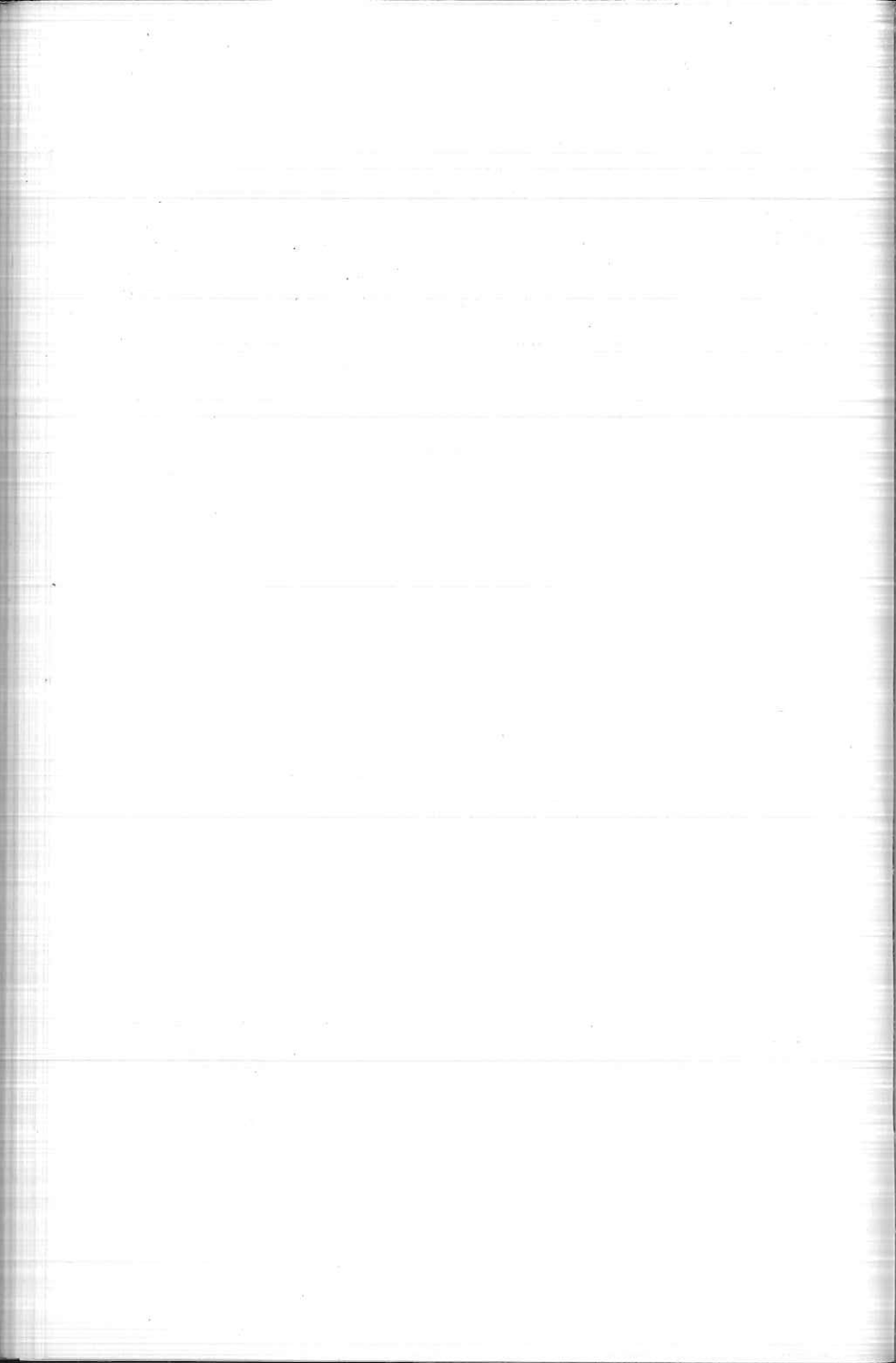
— Non.

— Pourquoi ne m'avez-vous pas défendu devant le juge ?

— Tu le saurais si tu vivais depuis vingt ans à Matadi. Et maintenant, mon gars, il est près de deux heures. Salut, je pars en forêt.

— Emmenez-moi.

— Trop tard. Il fallait te décider ce matin, avant de faire tes bêtises. Maintenant, petit, trop tard, il faut payer. Il faut partir.



Petit imbécile, cabochard, il a gâché toutes ses chances. Qu'il paie! Chacun pour soi. Dans une heure, je serai en forêt jusqu'au soir, jusqu'à la nuit.

Il se tamponne le nez, il se tâte l'épaule. Il s'était acheté un costume neuf et une valise, il voulait revoir Matadi. Il pousse son bateau fatigué vers l'écluse. Le canal charrie ses débris vers l'écluse...

Sale, défiguré.

Bouche ouverte, membres glacés.

Repêché au moyen d'un croc, un petit paquet blanc, mouillé. Vêtus d'un peu de laine, d'un bout d'étoffe, ils pèsent plus lourd que votre fortune. Un jour, ils oublient de peser. Ils vous demandent la permission de quitter la table, de croquer une pomme. Mais ils décident seuls de rester ou de partir. Quand reviendras-tu, Gérard? A quand ta première course en forêt, ton pas trop court dans le mien, ton visage

entre les branches? Ton premier coup de fusil, le premier sang, la première pièce, l'horreur dans tes yeux, la joie, notre complicité dans le silence des arbres... A quand ton rire, tes colères, ton appétit de vingt ans? Ta première voiture, tes avirons? Quand les filles se retournent, que les copains appellent, quand tu claques la porte, que tu ébranles la maison?

Raymond Graval passera l'écluse. Il emportera sa rancune, intacte, jusqu'à la mort. Il me reprochera de m'être tu devant le juge. Florence l'a défendu, je l'ai entendue de derrière la porte, elle criait, elle avait bu. Tous ils criaient, la veuve Baumont, la boulangère couvrant de ses mains la tête de ses enfants... Que dire? Ils m'ont noué la gorge.

A qui la faute? Il l'a voulu. J'aurais pu lui apprendre à vivre, à mettre son pas dans le mien. A poser le pied, sans faire craquer les branches, sans donner l'éveil aux bêtes...

— Chère Sœur, chère Sœur, quand irons-nous à la foire?

Leur visite à la foire, depuis le temps qu'ils en rêvent! Le tour de manège, le sac de beignets! La limonade... Le meilleur, c'est avant de boire, cette poussière d'eau, comme à l'approche du barrage, qui vous saute à la figure... Cinquante ans que je n'ai bu de limonade, Jésus. Qu'importe? Un sacrifice pour Raymond.

Grand fou, il remet son bateau en marche. Bizarres, ces idées qui lui trottent en tête, pendant des jours et des semaines. Aujourd'hui, il ne lâchera pas son bateau. Pourquoi se range-t-il près des chalands? Il n'a jamais passé l'écluse.

— Chère Sœur, quand partirons-nous pour la foire?

— Patience, mes enfants.

— Qu'est-ce que vous attendez? Qu'est-ce que vous regardez?

— Un bateau, là...

— Il en passe tous les jours.

Il attend que les portes s'ouvrent. Il manœuvre. Il prend place dans la file de chalands. Mon Dieu, il va passer l'écluse...

— Nous arriverons trop tard pour voir le cortège...

— Nous avons le temps.

— On s'ennuie, on voudrait partir pour la foire.

Il part. Je savais bien qu'il finirait par s'en aller. C'est toi qui l'as chassé, mauvaise. Mon Dieu, est-ce que vous nous le rendrez? Quand tout sera pardonné, quand tout sera oublié? Ne pourra-t-il plus jamais entrer dans ma cuisine? Toutes les autres mères ont le droit d'oublier, de leur ouvrir leur porte comme avant quand ils reviennent. Et nous? Un jour, aurons-nous le droit d'oublier?

— Dépêchez-vous, chère Sœur, vous êtes la dernière, vous traînez...

— Je suis vieille, j'ai de pauvres jambes.

L'éclusier tourne la roue. Fini... Les portes s'ouvrent. Adieu, Raymond.

— Vite, chère Sœur...

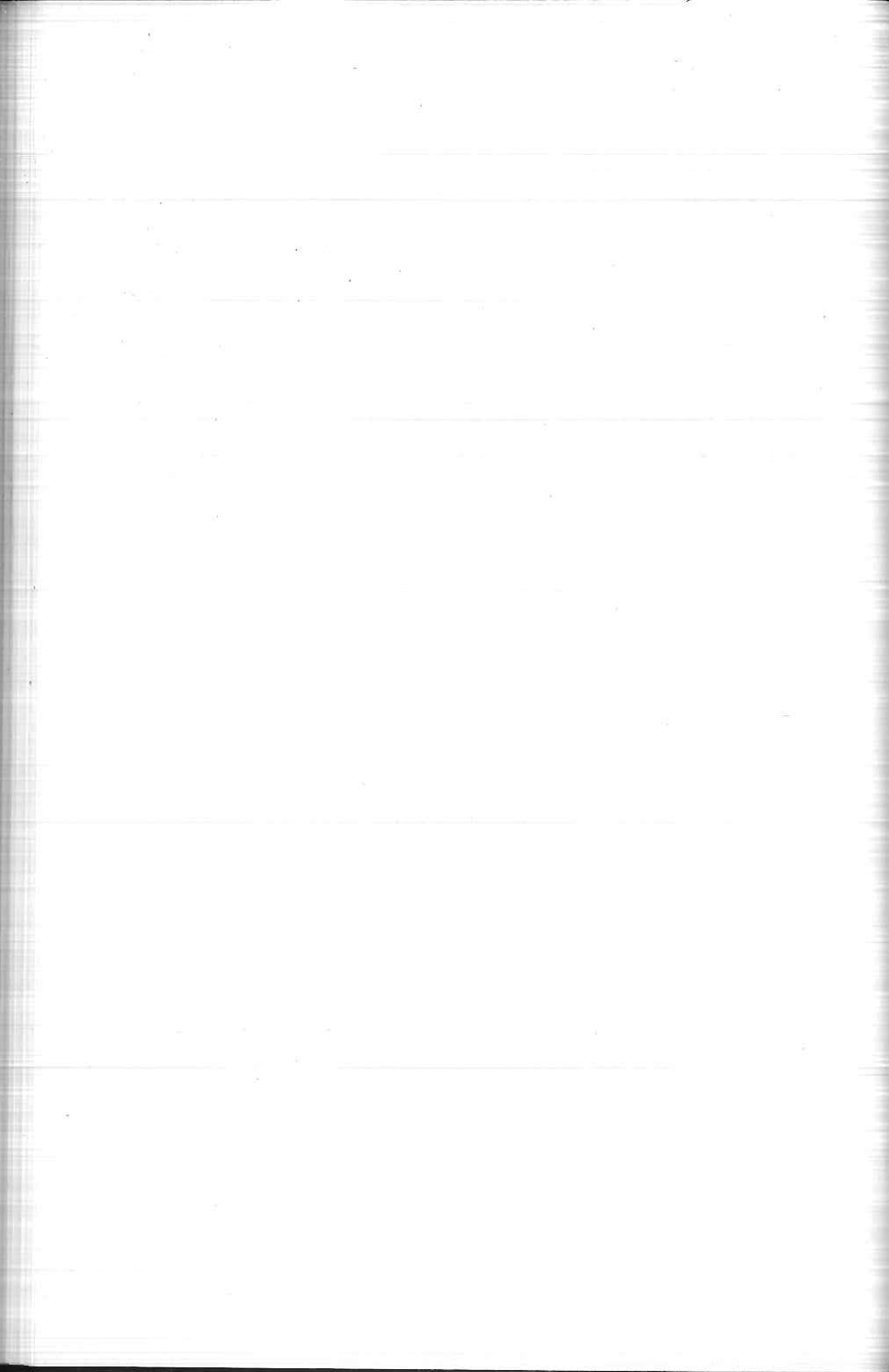
— Laissez-moi, taisez-vous.

— Pourquoi?

— J'écoute.

— Qu'est-ce que vous écoutez?

Je n'entendrai plus jamais le bruit de son moteur. Un cri... Il se dispute avec les bateliers. Il oblique, il tourne court. Où va-t-il? Il revient. Ce n'était donc qu'un faux-semblant? Quand cesseras-tu de me jouer de pareils tours, mauvais garçon? Mon Dieu, si tel est votre bon plaisir, qu'il ne monte plus jamais jusque chez nous, mais que je voie de temps en temps son bateau sur le canal, qu'il ne passe jamais l'écluse...



Il baissait pavillon. Il s'en allait sans l'au revoir d'un parent ou d'un ami. Déjà nous en avions pitié. Si seulement Graval avait franchi l'écluse... Je ne dis pas que nous l'aurions accueilli en fanfare à son retour, mais le temps aurait fait son œuvre, nous aurions feint d'oublier. Graval n'a pas franchi l'écluse.

Les Compagnons de Saint-Martin, comme chaque année, s'habillaient en vue du cortège dans les locaux de l'école. Il faut imaginer ce que ce cortège attire de monde chez nous. La ville recrute plus de deux cents massiers et porteurs de treilles. Il n'y a pas jusqu'à la Suisse et l'Allemagne qui ne nous envoient des musiciens, des drapeaux, des groupes costumés. Le cheval du saint, depuis des temps immémoriaux, nous est prêté par la ferme des Houx. Lorsque le fils Pévenage, qui devait le monter,

gagna l'école pour s'habiller, Graval l'attendait de pied ferme, cuirassé, casqué, l'œil mauvais.

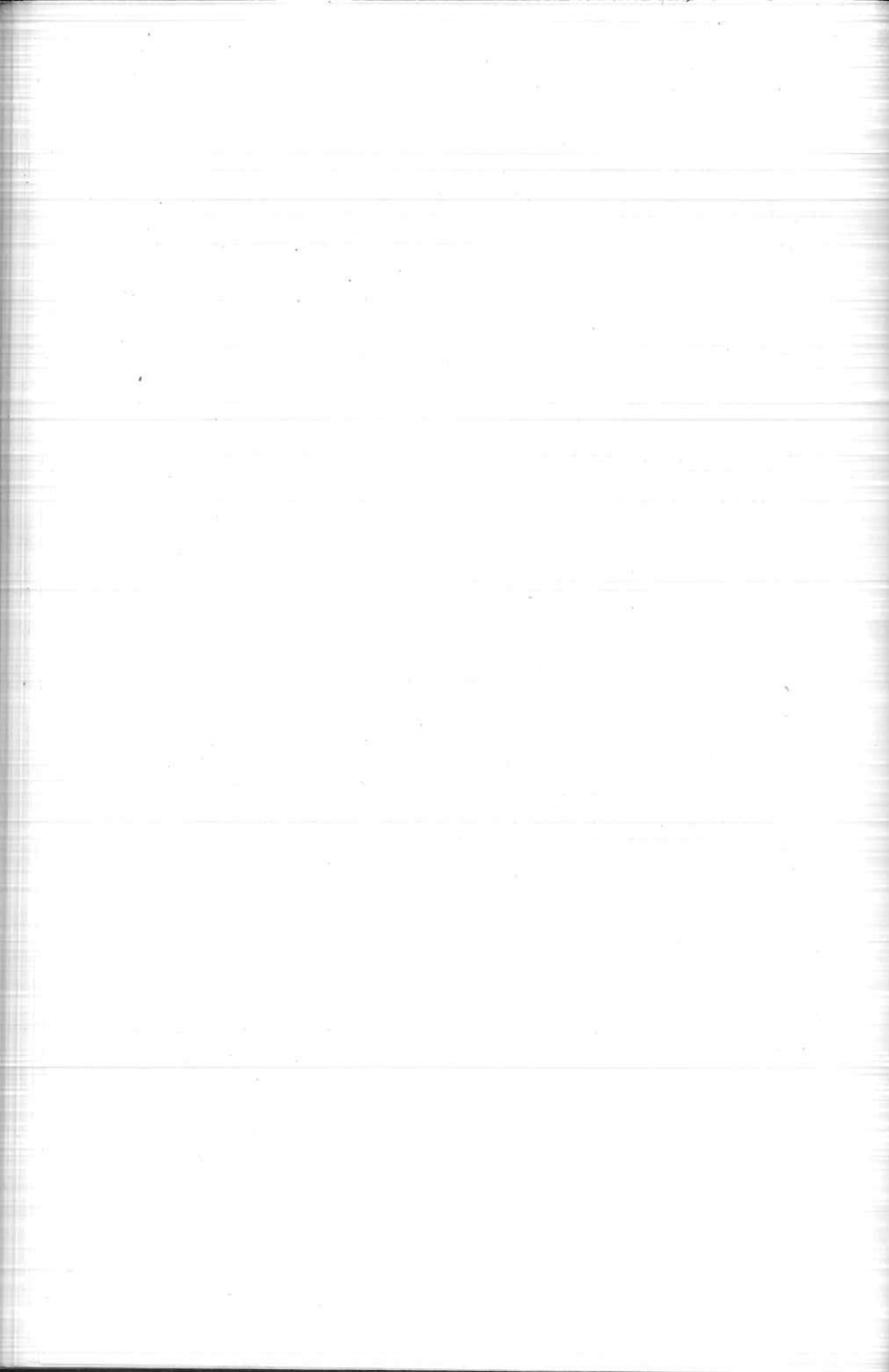
Pévenage crut d'abord à une plaisanterie, puis à une grossière méprise. Bilouis, Grand Maître des Compagnons, tâcha de raisonner le garçon, lui proposant un autre travesti. On ne lui aurait arraché son costume que par lambeaux. Bilouis, en fait, a manqué de poigne, c'est la police qu'il aurait fallu appeler. Pévenage, trop fier pour disputer le rôle à un taulard, s'est désisté.

Graval en saint Martin ! La nouvelle courait de bouche en bouche. C'est miracle que dans le centre, pendant la première partie du parcours, le garçon n'ait recueilli que des injures. Mais quand le cortège aborda Matadi, les choses s'envenimèrent. Place Verte, un groupe s'était formé autour de Malesherbe, la veuve Baumont, le boulanger, plusieurs parents indignés. Énervées par le soleil, l'attente, prévoyant la bagarre, des femmes geignaient, accrochées au bras de leur homme, échauffant l'agressivité des mâles.

— Je me charge de tout, grogna le commandant, laissez-moi faire.

Il y eut une longue pause à cause du concours de danses et de figures qui se déroulait Porte des Aveugles. Enfin, le cortège parut. On vit au tournant

du boulevard le groupe des Compagnons. Le commandant se fraya un chemin dans la foule. Saint Martin approchait, blême, contracté. A la vue de Malesherbe qui marchait sur lui avec ses troupes, il brandit sa lance, tira sauvagement sur les mors du cheval qui se cabra, renversant un porteur de treille. Ce fut un beau spectacle. Allez désarmer un gars qui vous menace avec une lance de sept kilos ! La police accourut. Malesherbe parlementa. Le commissaire de police réclamait en hurlant le responsable du groupe. Bilouis s'époumonait à défendre Graval, mais les autres juraient qu'il avait pris le costume et le cheval par fraude, qu'il fallait le débouter. L'affaire semblait louche. Quand Malesherbe eut rappelé le nom du garçon et rafraîchi les souvenirs du commissaire, celui-ci ne fit plus aucune difficulté. Le faux saint Martin fut empoigné, soulevé, désarçonné, collé entre deux flics dans la voiture de la police et ramené à l'école où il fut sommé de reprendre ses vêtements civils. On demanda à Bilouis s'il voulait déposer plainte, et comme il s'y refusait, on pria Graval de décamper.



Rassembler mes idées, mes forces. Garder la tête froide. Aiguiser mes griffes, me ramasser pour mieux bondir. J'allais partir, idiot!... Ils auraient triomphé. Patience, j'ai le temps, toute ma vie. Je les retrouverai. Je les dénoncerai.

Salauds! Ils croient qu'ils ont gagné, ils me défient. Ils me ferment les maisons que j'ai construites pour eux. Le mortier qui tient leurs briques, où un clou se casserait la dent, je l'ai écrasé sous mon pouce. Un jour, avec mes ouvriers, j'en construirai par cent, par mille, des cages où je les enfermerai.

Le soir, déjà. Le soleil baisse derrière les toits. L'ombre, déjà. Elle grimpe sur la colline. Comme un cafard, une araignée, on ne voit même pas ses pattes bouger. Elle grimpe vers la maison blanche. Halte! Arrière! Bas les pattes! L'ombre est sur ma maison. Elle était rose, elle devient grise. Elle est tombée de son écrin. On la toucherait comme un caillou.

Le ciel s'éteint dans le canal, grésille comme une braise. Les nuages se noient, pleins de sang. Leurs ailes tremblent. Qui les a abattus ? Ils remuent comme des mouches tombées dans du vin noir. C'est la mauvaise heure, un vilain moment à passer. Les rues vont s'illuminer. Les lampes des routes s'allumeront dans la campagne. D'un coup, toutes ensemble, elles sauteront sur leur perchoir pour échapper à la nuit. Lumières ! Lumières, enfin...

Est-ce la lumière des autres soirs ? Elle est pâle, trouble. Elle est rousse. C'est ce tube au néon, malade, qui hoquette. Le canal a un corps de poisson, lisse, froid, plein d'écailles rousses. Qu'est-ce qu'on entend ? Un téléphone. Il sonne, il sonne. Qu'attend-on pour le faire taire ? Il sonne quelque part, là-bas, dans une chambre, dans une maison vide...

Les femmes jettent du pain au cygne. Elles lui disent des mots d'amour. Toutes les bouches remuent dans les cafés. Je veux entendre ce qu'elles disent. Je veux me défendre contre ceux qui me salissent. Les voilà... Ils sortent du café. Ils m'ont vu. Ils approchent...

Figures muettes, sans yeux, sans voix. Elles se détournent, elles pivotent, girouettes, au vent de ma bouche. Rien que des profils muets...

Il avait peur.

Quand il m'a regardé du haut de son cheval, serrant les dents, Jésus, j'ai vu qu'il avait peur, comme la nuit dans ses cauchemars lorsqu'il m'appelait, dressé sur son lit, avec ces yeux-là... Quelle folie avait-il commise? On l'avait frappé. Ses joues saignaient. S'arrêtera-t-il sur le chemin de ses folies? Hier, Seigneur, vous étiez en lui. Est-ce ainsi que vous l'avez aimé? Je savais qu'il était fait pour le malheur, les coups. Tous, ils portent la marque sur leur petit visage. Marqués pour la souillure, pour la police, pour les coups.

Frappez-moi, mon Dieu. Pourquoi serais-je mieux que lui? S'il se perd, à qui la faute? S'il se damne, pourquoi pas moi? Le ciel est rouge de colère. Je vois votre épée de feu dans l'eau. Fini, je suis à bout. Plus de forces, plus de jambes. Aurai-je le courage de me traîner jusque là-haut pour aller délier mes chèvres? Jamais le sentier n'a monté

aussi raide. Personne dans le village de roulottes, ils sont tous descendus en ville, à la fête. Jamais les baraques n'ont été aussi seules, écrasées sous le ciel.

Quelle idée ai-je eue d'enchaîner si haut mes chevrettes ? Demain, je les trouverai liées à leur piquet, mortes de froid. Pitié, Jésus, mon cœur flanche, mes jambes me lâchent. M'asseoir une minute. Boire n'importe quoi, une gorgée d'eau. Toutes les roulottes sont-elles vides ? De la musique, par là... Dix pas, donnez-moi la force. Je frapperai à la porte : s'il vous plaît, une gorgée d'eau... Ils n'entendent pas, ils font marcher la radio. Tant pis, je n'en peux plus. On me trouvera morte.

Dormir ici. Mourir tout de suite en écoutant cette musique, un grand orchestre, presque de la musique d'église. Y a-t-il des pauvres pour aimer cette musique ? On la fait pour les riches, les délicats. Quelle sorte de gens couchent ici ? Pourquoi ne répondent-ils pas ? Et s'ils étaient partis, s'il n'y avait personne ? Personne, personne, la baraque est vide. Ils sont allés à la fête. Ils ont oublié d'éteindre la radio.

Qu'allais-tu donc imaginer ? Les pauvres gens sont faits pour le bruit, la laideur, les refrains impurs, les chansons vulgaires. Ils n'écoutent pas les musiques des anges.

Bien sûr, les jeunes sont cruels. L'incident du cortège, l'indignation des braves gens, l'échauffourée, toute cette salade les mettait en appétit. Saint Martin, hagard, déchaîné, faisant le coup de poing avec les policiers, quel tableau ! Les garçons ont continué la comédie. Graval devenait pour eux un héros de carnaval, un roi qui a croqué la fève. Ils l'ont ramassé sur les quais, l'ont acclamé en se moquant. Il leur a tenu un long discours, puis il s'est mis à leur tête.

Son veston aux boutons cassés flottait au vent, laissant voir la chemise en loques, mais il jouait au boute-en-train. Il chantait des airs d'opéra, déclamaient des fadaises aux dames qu'il rencontrait. A l'adresse des policiers, il grommelait des injures, au point que ses compagnons, craignant de s'attirer des ennuis, le faisaient taire. Il a payé à boire pour créer l'ambiance, puis il a mené la bande au cirque Africano. Assis au

premier rang, il riait fort, parlait haut. Nous en avions honte pour lui. A l'entracte, poussé par les garçons, il a gagné la loge de l'orchestre, s'exhibant dans un solo de batterie.

Lorsque la direction du cirque, à la fin du spectacle, annonça qu'une prime de cinq mille francs était offerte à celui qui monterait Alonsa, la mule ombrageuse, personne ne s'étonna de voir Raymond Graval se proposer pour cet exploit. C'est un vieux numéro du cirque Africano, je le connais. Alonsa est une petite bête chétive, sans apparence, mais qui vous désarçonnerait un chevronné des rodéos en moins de deux. Le cow-boy amateur s'acharna jusqu'au bout. Pour en finir, les clowns et les musiciens le reconduisirent à sa place en fanfare. A la sortie, ses compagnons le promenèrent en triomphe.

Fut-il conscient du ridicule? Il accueillit ces ovations comme un hommage à sa bravoure. Puis il alla fêter sa prouesse dans les cafés.

C'est la bande, ma bande. Les copains, les gars de ma bande. On se connaît, on se comprend. Je savais qu'ils reviendraient. Je savais qu'ils me reconnaîtraient.

Ils traînaient la savate sur les quais, mains aux poches. Ils tournaient en rond dans les rues. Qui les a rassemblés? Qui leur a appris à vivre?

— Vous vous souvenez, les gars?

— Faut qu'on se souvienne? De quoi?

— Les glaces que je vous payais, les courses, les rodéos...

— Les petits jeux de cache-cache au fond de ton bateau...

... comme une nichée de souris au fond de mon bateau. Ils sont devenus larges, lourds. On descend des trottoirs pour nous laisser passer. On me les avait volés, je les ai repris, je les tiens ferme. Ils

tomberont la veste. Ils cogneront, s'il le faut. Qui ose me toucher? Gare à la casse! Gare à la bande!

— Serrons les rangs!

— Ça donne soif...

Nous remplirons les cafés.

Nous boirons, coude-à-coude, serrés sur les banquettes, nos verres égaux sur les tables. Boire avec eux jusqu'au matin, laisser couler en nous la bière forte, la bière égale... Les vieux iront se coucher, mais nous serons toujours debout. Nous nous moquons de la nuit. Nous n'avons pas sommeil. Nous sommes jeunes, nous sommes forts, nous avons le temps, toute la vie.

— Un jour, les gars, un jour, vous verrez...

— Qu'est-ce qu'on verra?

— Un jour, vous verrez, vous saurez. Vous croyez que vous savez, vous croyez me connaître. Personne encore ne me connaît. Un jour, je vous ouvrirai ma porte...

— Quelle porte?

— La porte de ma maison. Vous entrerez dans ma maison, vous d'abord, les copains, la bande. Tout sera vrai, un jour, vous verrez...

Comme de coutume, on tira le feu d'artifice vers les onze heures, du quai de halage. Tout Matadi était au bord du canal. Quel public! Quelle occasion de prendre une revanche! Dès les premières fusées, Graval largua son bateau. Il y avait entassé les garçons, hurlant, vociférant, plus de douze, à l'intérieur et sur le toit, accrochés les uns aux autres. Graval manœuvrait comme un fou, virant en pleine course, rasant les chalands amarrés. Il passait, repassait sous les arches du pont, s'amusant à traverser la pluie de feu qui jaillissait du bec des piles et des culées. Le bateau finit par heurter la barque des artificiers. On échangea des injures et des coups, de bord à bord.

La foule manifesta. Un beau feu d'artifice, c'est comme une pièce de théâtre : ça commence en douceur, ça monte, ça vous prend aux entrailles,

on oublie tout, on rit, on applaudit dans l'attente de l'incendie final et du bouquet. Il faut de la retenue, comme dans une cérémonie, du recueillement, du silence. Les singeries du garçon nous gâchaient le plaisir. Plusieurs parents, à la lueur des feux de Bengale, reconnurent leurs fils et se mirent à les rappeler comme s'ils pouvaient entendre. Une voiture stoppa sur le quai, braquant ses phares sur l'équipage. C'était Fazieuse qui rentrait de la chasse. Quelques minutes, il s'immobilisa. Puis, il reprit le volant, rentra chez lui.

C'est alors que l'affaire tourna au tragique. Un des garçons tomba à l'eau, un fils d'Alfred Baudoux, le percepteur. Il savait nager. Mais suffoqué par l'eau glacée, il cria de panique. Agrippant le bordage, il fit pencher le bateau, entraînant deux de ses compagnons. La foule hurla d'inquiétude. Une barque se détacha du quai, forçant de rames pour atteindre les naufragés. On les repêcha, on les ramena sur la terre ferme. Les autres prirent peur et contraignirent Graval à accoster.

Les parents affolés morigénaient leurs fils. Les simples curieux, distraits par l'incident, rageaient d'avoir manqué le plus beau du spectacle. Graval craignait sans doute les représailles. Pour débarquer, il attendit que le gros de la foule se dispersât. Alors,

il s'aventura sur le quai avec prudence. Il souriait d'un air hagard, encore ivre sans doute, car il avançait lourdement, tâtant de la semelle le pavé mal éclairé. A peine avait-il fait trente pas qu'une voix cria derrière lui : Attention ! Il se retourna. Trop tard : son bateau flambait.

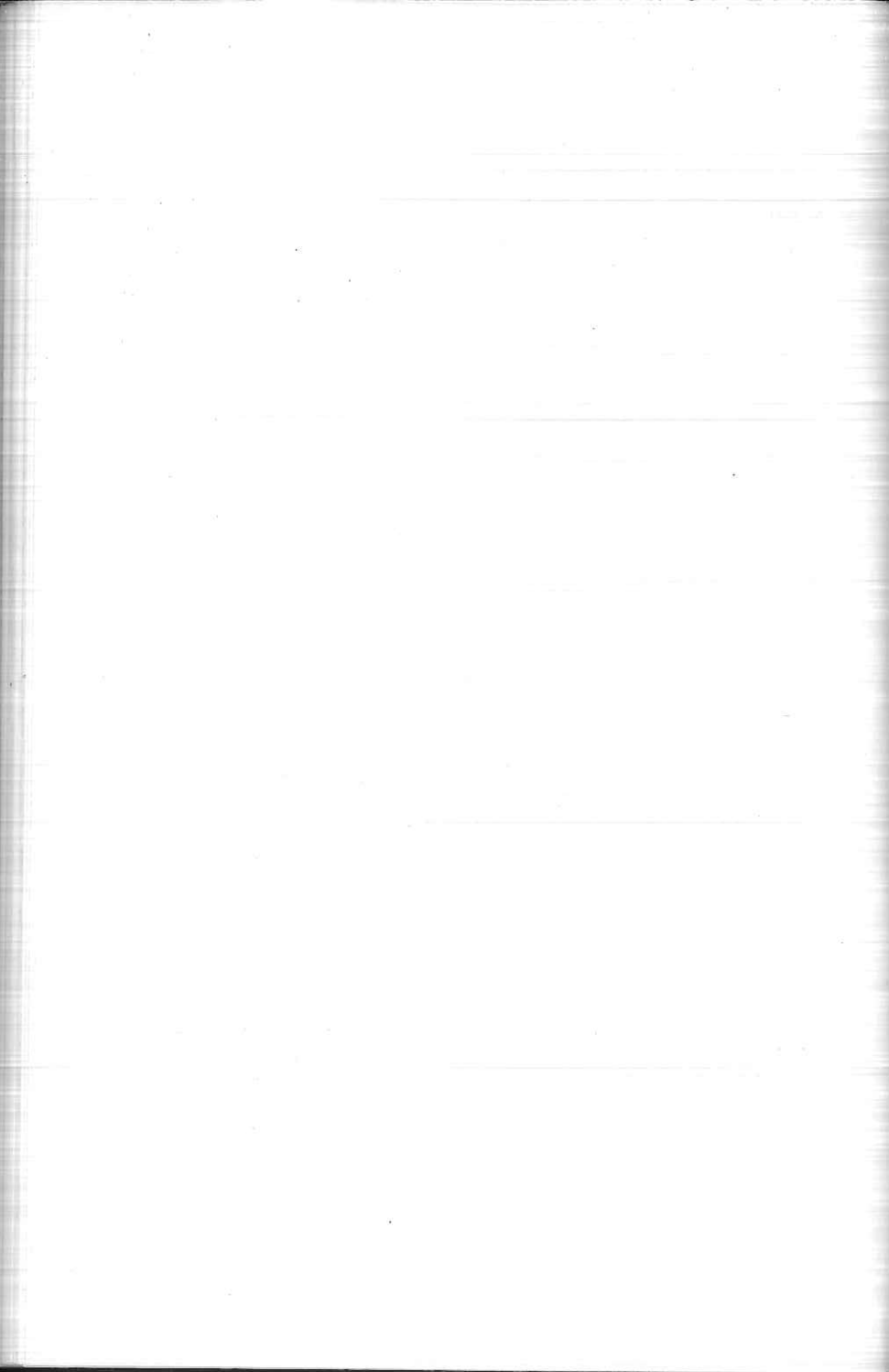
Qui a fait le coup ? On l'ignore. Ceux qui savent se sont bien gardés de parler. Graval est resté quelques instants cloué sur place. Puis, du même pas d'ivrogne, il s'est approché du brasier. Il écarta les bras, tendit longtemps les mains vers la flamme, comme pour se chauffer. On avait dû répandre un plein bidon d'essence dans la cabine. Pour flamber, ça flambait. Brusquement, le bateau a coulé.

A quelques-uns, nous nous sommes approchés du garçon, craignant qu'il fît une bêtise. Il a seulement grommelé :

— C'était un foutu bateau.

— Et tes affaires, ta valise ? Où vas-tu coucher ?

Il a tendu le bras, montrant quelque chose dans le noir, de l'autre côté du canal. Puis, il s'est éloigné, sifflant un air.



Du bois serré, bien poncé, bien enduit...
Qu'importe? C'était un foutu bateau.

Il sentait la moisissure, il était mal équilibré. Les gens se le montraient du doigt. Ils s'en moquaient, ne l'aimaient pas. Il faisait peur à Gabrielle. Le moteur était vieux, plein de calamine et de ratés. Il avait toujours soif d'essence et d'huile. Tant pis, qu'il boive de l'eau!

Je n'ai pas de maison, plus de bateau. Plus de valise, plus de linge, pas de manteau... Plus rien. Qui m'ouvrira sa porte? Je suis libre, neuf, tout est neuf, je me sens bien. Tout recommence. Les lumières s'éteignent aux fenêtres basses des maisons. Mais elles s'allument dans les chambres. Ombres, profils sur les rideaux, bras nus remuant des étoffes... Ils ferment la fenêtre, elles tirent les rideaux. Deux à deux, ils s'enferment jusqu'au matin dans leur

bateau. Ils flotteront jusqu'au matin dans leur cabine étanche. Ils rouleront au fond des lits, corps à corps, jusqu'au matin, bercés au creux des lits, au fond de leur bateau.

Ils vont tranquillement deux par deux dans les rues. Ils se rencontrent deux à deux, ils se saluent, ils se sourient, ils ont une maison, ils se marient. Pas de maison, plus de bateau... Il faudra bien qu'ils me reçoivent. Ils m'apprendront les règles. Ils m'indiqueront les chemins. Ils me montreront la maison. Ils m'en ouvriront la porte...

Il était plus de minuit. Nous l'avons vu errer seul sur le champ de foire, dépensant aux attractions ce qui lui restait d'argent. Si nous l'avons suivi, ce n'est guère par curiosité. Nous n'avions qu'une envie : oublier le nommé Raymond Graval et nous coucher. Mais nous étions inquiets de l'étrange indifférence que manifestait le garçon, comme dans les deuils, ceux qui encaissent sans même desserrer les dents.

Je le vois encore gagnant une baraque de tir, poussant sa dernière monnaie sur le comptoir. Il s'est mis à viser. A vingt pas de distance, on voyait ses mains trembler. A chaque coup manqué, il s'essuyait les paumes. Des gars qui ne le connaissaient pas se sont mis à rire. Alors Graval s'est déchaîné :

— Approchez, tas de lâches, incendiaires...

Les autres ont sauté en arrière.

— Qu'il approche, celui qui a mis le feu à mon bateau...

Avant que nous ayons pu intervenir, raflant la carabine et une boîte de balles, il s'est enfui. La police alertée s'est mise en chasse, sans parvenir à le coincer. Nous savions qu'il devait se terrer près de la drague, ou sur l'ancien quai de halage, ou sur les chantiers dont il connaissait les cachettes. Pourtant, pas un ne l'a vendu. Ceux qui prétendent que nous nous sommes acharnés à sa perte en ont menti.

On dit que, tard dans la nuit, il réveilla des bateliers flamands près de l'écluse, leur demandant un coin de cale pour y dormir. Ceux-ci, le prenant pour un idiot, ont feint de ne pas comprendre. Il a beaucoup marché tout au long de cette nuit car des personnes l'ont vu, très loin de Matadi, rôdant autour des rares maisons où brillaient encore des lumières, frappant des pieds, des poings contre les portes. D'autres l'ont aperçu, tout près de l'église Saint-Martin, affalé sur un seuil, comme endormi...

- Il sonne de nouveau...
- Qu'il sonne.
- Ouvre-lui la porte, explique-lui.
- Il n'y a rien à expliquer.
- Que feras-tu s'il refuse de quitter Matadi?
- Vas-tu le reprendre, l'embaucher?
- Je lui ai donné ma parole.
- Ce sera un drame dans le quartier.
- Il a ma parole.
- Pourquoi l'avoir repris sans rien me dire?
- Pourquoi l'avoir introduit chez nous? Et toute cette comédie, le baquet d'eau chaude, les pommades, pour le plaisir de montrer que tu sais soigner une entorse? Pourquoi notre maison, à toute heure, est-elle remplie d'étrangers? Pourquoi as-tu fait de notre maison un moulin?
- J'ai besoin de compagnie, je hais la solitude.

- Peut-être que je ne me sens jamais seul?...
- Tu ne me souffles jamais un mot de tes affaires, qui tu embauches, qui tu renvoies.
- Tu ne me laisses pas le temps d'expliquer.
- Quand je te parle du petit, tu me rabroues.
- Tu parles, tu parles... Tu n'écoutes jamais.
- Et quand tu ne me dis rien? Quand tu passes des soirées sans lever le nez de tes factures?
- Tâche de m'écouter quand même. Pourquoi pleures-tu? Je te fais de la peine? Pardonne-moi, tu me connais : je parle trop ou pas assez.
- Je préfère que tu parles trop.
- Même si je te fais de la peine?
- Oui. Je préfère encore que tu me fasses pleurer.
- Pauvre Flo-Flo, dormons... Graval a fini de sonner.
- Graval aura au moins servi à quelque chose.
- Ne parlons plus de Raymond Graval.

Bilouis, cette nuit-là, veillait sa mère malade. Il croit bien que le garçon tenta de s'introduire chez lui, car il a trouvé des tuyaux de gouttière déboîtés et des verres de couche cassés sous ses fenêtres. Il était plus de trois heures lorsque Ernest Ficherolle, se levant pour prendre un remède, entendit qu'on l'appelait de la rue. Il vit Graval armé, perdit la tête. Trop tard pour faire le mort et éteindre la lampe : il décrocha le téléphone.

Ficherolle s'est mépris sur l'arme, un jouet de bazar bon à tuer des moineaux. Chaque nuit, il est sujet à des crises d'angoisse; il faut lui pardonner son geste. D'ailleurs, Graval était trop déluré pour se faire prendre. Il reconnut à temps le car de la police, sauta une grille, s'enfuit par des jardins, se cacha longtemps derrière les entrepôts. En quelques endroits déserts, au bord du canal, on a trouvé des

lampes éclatées. On a repêché près de la drague le cygne qui flottait dans son sang, criblé de plombs. Dans le chemin qui monte vers l'orphelinat, on dénombra des barrières arrachées, des arbustes d'ornement saccagés, des poubelles stupidement renversées, les murs des maisonnettes neuves souillées de boue et de détrit. Que pouvions-nous encore ? Raymond Graval s'enfonçait dans sa folie...

Dors-tu, Gabrielle? Oses-tu dormir? As-tu embrassé ta mère, lui as-tu demandé pardon? Mes joues saignent encore, elles brûlent. Peux-tu reposer auprès de celle qui a craché sur moi?

Ils sont rentrés dans leur coquille de brique, ils se croient forts. Qu'ils prennent garde : j'ai mon couteau! Malesherbe caressait mon épaule. Ficherolle se glissait comme un serpent sur la banquette. S'ils approchent, j'ouvre mon couteau...

Et elles dorment, les vieilles, derrière leurs grilles, leurs murs, derrière leurs portes, leurs rideaux. Elles ont dit leurs prières, elles serrent de gros chapelets entre leurs doigts de mortes. Elles ont fermé leur fenêtre, par peur du froid, des chats, des courants d'air, des voleurs. Elles attendent l'heure de se lever pour aller à la sainte messe. Tocsin! Debout les vieilles! Tocsin, debout tout le monde, même les

vieilles, même les sourdes. Je sonnerai tant qu'il faudra, j'arracherai la sonnette. Debout! Je veux de la lumière à toutes les fenêtres...

Elles dormaient, contentes, les pieds sous l'édredon. Qu'elles se lèvent, qu'elles me regardent... C'est moi, dans le froid, dans le noir, sans lit, sans toit, sans feu, sans couverture, sans manteau... Tu me vois, Sœur Marie-aux-chèvres, tu me vois? Que penses-tu du petit Raymond? Et ma congestion pulmonaire, mon point de pleurite, tu te souviens? Les pastilles pour la toux, les sirops, les bouteilles? Mes lainages, mes gants, mon passe-montagne, mon écharpe, quand je devais seulement aller aux cabinets? Qui mouchais-tu dans ton mouchoir? A qui torchais-tu la frimousse en mouillant le coin de ton tablier? Je ne suis jamais entré dans cette maison. Si je vous rencontrais dans la rue, je ne vous reconnaîtrais même pas.

— Raymond...

— Qui êtes-vous, chère Sœur? Je ne vous connais pas.

— Que désires-tu? Que fais-tu ici à cette heure?

— Je me promène, chère Sœur. Vous ne le voyez pas?

— Tu claques des dents. Es-tu malade? Bois quelque chose, viens te chauffer dans la cuisine.

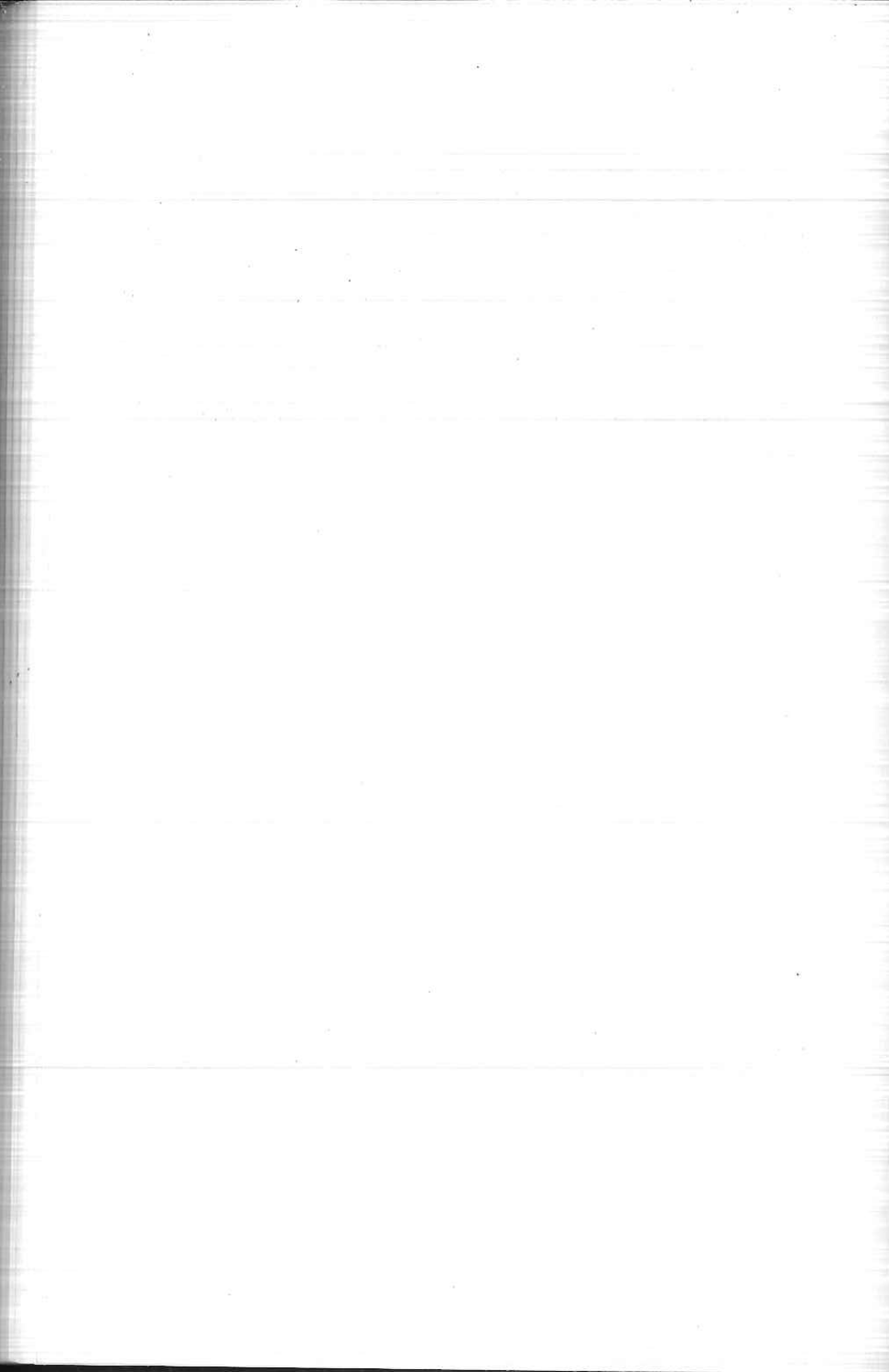
— Tu crois que je viens demander un lit, une botte de paille près de tes chèvres? Tu crois que je suis venu pleurer dans tes jupes?

— Veux-tu dormir dans le parloir, quelques heures, sur le canapé?

— Trop tard, je n'ai plus besoin de dormir. Hier, chère Sœur, hier, ce que tu as été bête... Tout aurait pu recommencer, hier, si tu avais voulu. Adieu...

— Tu pars? Où vas-tu?

— Je n'ai plus besoin de toi, j'ai mieux que toi. Adieu, tu ne me verras plus...



Non, Gabrielle, tu ne dors pas, tu m'attends, tu m'appelles. Tu n'as plus de mère. Nous n'avons plus ni père ni mère. Il y a nous, rien que nous deux.

Tous, ils mourront, ils sont vieux, nous sommes jeunes. Je me sens fort, je chante, je chante... Je suis ton père, ta mère, je viens pour te reprendre. Je chercherai un trou pour nous, un trou pour nous cacher d'eux. Qu'ils essayent de t'arracher d'entre mes bras! S'ils approchent, s'ils te touchent, gare! J'ouvre mon couteau...

Jusqu'au jour, Gabrielle, et ce jour-là, ils hurleront... Jusqu'au jour où nous entrerons dans la maison. Nous mettrons des volets de fer, des chaînes aux portes. Nous creuserons un fossé. Nous percerons des meurtrières. Plus de barrières, des murs tout autour, avec des tessons, un fusil à chaque fenêtre... Personne n'entrera jamais dans la maison.

Et nous ne parlerons plus jamais à personne, et nous n'aurons plus besoin d'eux. La maison sera pleine de choses douces et brillantes, de robes, de souliers blancs, pour toi, rien que pour toi, et tu seras belle pour moi, pour moi, rien que pour moi. Il n'y aura plus que nous deux.

Il tremble, il saigne. Ils l'ont frappé, ils ont brisé ses os. Il boite, il trébuche, il tombe, il pleure... Bienheureux, vous l'avez dit!

Ils ont arraché ses vêtements. Ils ont déchiré sa chemise. Depuis que vous l'avez déposé à ma porte, il grelotte, il est nu. Ai-je pu le réchauffer? A-t-il eu une pierre pour reposer la tête? Même les bêtes ont un trou à elles, vous l'avez dit.

Ai-je jamais pu le consoler, lui arracher ses cauchemars? Éloignez ce calice, vous l'avez dit, vous l'avez dit. Il appelle, il crie. Montrez-m'en un seul, dans toute la ville, qui crie plus haut que lui? Montrez-moi donc celui qui est plus seul que lui? Il avalait son sang, ses larmes, ses sanglots. Ses joues pleuraient du sang, il pleure... Bienheureux, bienheureux! Vous l'avez dit, vous l'avez dit!

Dans le soleil, comme un enfant, souvenez-vous, avec son bateau, avec sa faiblesse, ses rêves, sa mauvaise tête, ses jouets... Je vous le jure, le plus petit de mes soixante petits. Qui ne devient semblable à un de ces petits... Vous l'avez dit!

En me couchant, ce soir-là, ce n'est pas que j'absolvais Graval. Mais je le revoyais au café de la Paix, buvant sa bière, goûtant ce premier matin de liberté. Je songeais : demain, il sera en tôle. S'il en sort, dans six mois, ce sera pour imaginer de nouvelles folies. Quel bonheur l'attend dans la vie ?

Peut-être, après tout, valait-il mieux pour le garçon qu'il terminât cette nuit-là son aventure. L'aube était proche. Les dernières rondes de police patrouillaient dans les rues. La veuve Baumont, qui a le sommeil léger, fut réveillée par des craquements bizarres. Logée dans une mesure basse, elle craint les cambrioleurs et garde, à portée de main, toujours chargé, le fusil de son défunt mari. Des bruits suspects lui parvenaient de la chambre de sa fille, elle ne fut pas longue à deviner. Elle arma le flingot,

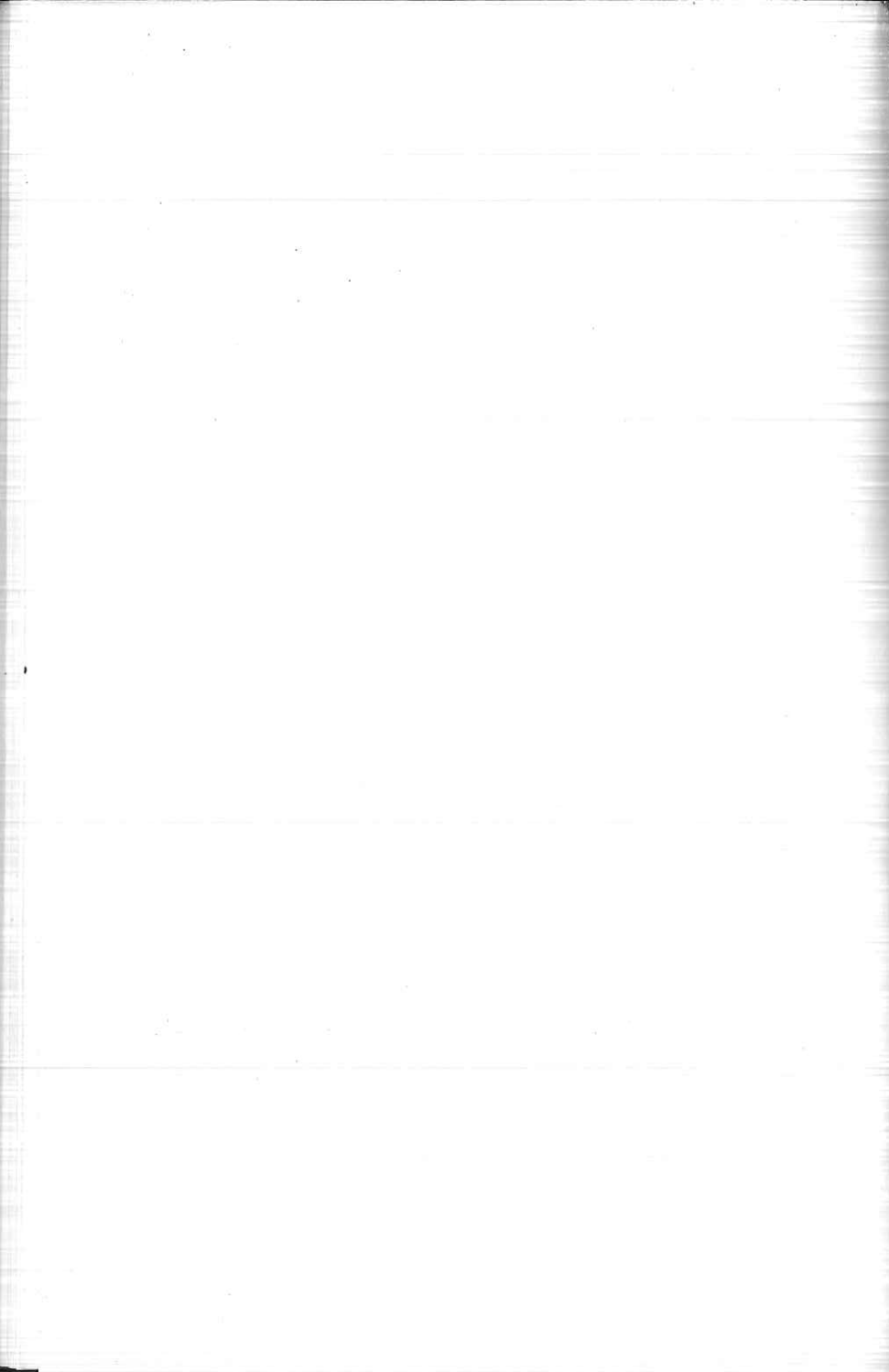
poussa la porte. Graval reçut les deux décharges à bout portant, en pleine figure.

C'est un coup de fusil, je puis le dire, qui a fait du bruit dans le quartier. Personne n'en voulait à Raymond Graval. Nous lui avions tendu toutes les perches. Quelles preuves n'avons-nous pas données de notre bonne volonté? Il y eut même du monde à son enterrement. Pas la grande foule, bien sûr, quelques femmes, Florence, des vieux de l'hospice, la Supérieure de l'orphelinat. Et sa tombe est souvent fleurie à la Toussaint. Un rien, quelques asters, deux boutons de chrysanthème; on ne sait même pas de qui ça vient. Nous ne sommes pas plus méchants qu'ailleurs à Matadi.

Soit, un déshérité, un garçon à part, né pour la guigne, un malheureux comme disait Bilouis. De toute façon, il fallait qu'il s'en allât, il n'avait pas sa place chez nous. Questionnez les gens du quartier sur son compte, c'est à peine s'ils vous répondront. Graval, c'est un mauvais souvenir qu'on préfère oublier. Même les pouvoirs publics ont voulu effacer ses traces : on a repêché le bateau pour l'envoyer à la ferraille.

La vraie victime, la plus à plaindre, sans doute, c'est la petite Baumont. Je crois que ces événements lui ont un peu dérangé le cerveau. Après l'arrestation

de sa mère, les Sœurs de l'orphelinat l'ont recueillie dans leur maison, et depuis lors elles l'emploient à des travaux légers. Sœur Marie-aux-chèvres l'emmène souvent avec elle quand elle vient faire ses emplettes à Matadi. Une fois, je les ai surprises toutes deux au bord du canal, appuyées au garde-fou, penchées sur l'eau, à l'endroit où Raymond Graval amarrait naguère son bateau.



Romans de la même collection

- Aário, par Alain Guel.
L'Album, par Quentin Ritzen.
La Cité ivre, par Sotiris Patatzis.
Le Cœur en tête, par Jeanne Cressanges.
La Conjoncture, par Hélène Bannerot.
Des crevés et des morts, par Guy Ganachaud.
L'Élément féminin, par Yves-Marie Rudel.
Les Enfants du soir, par Joseph Majault.
L'Équivalence, par Mireille Prigent.
L'Étrange victoire, par Francis Clifford.
La Feuille de bétel, par Jeanne Cressanges.
Le Grand Châtaignier, par Danielle Roland.
L'Homme brun, par Jacques Henrard.
Journal de Pilate, par Werner Koch.
Libertés provisoires, par Raymond Gauthereau.
Maria Bonpain, par Danielle Roland.
La Maîtresse d'école, par Roland Victor.
La Nasse, par Paul Schallück.
Neuf jours avant l'éternité, par J. Holland Smith.
L'Odeur du temps, par Quentin Ritzen.
L'Ombre de l'autre, par Marie Nicolăi.
Où reposer la tête, par Marie Nicolăi.
La Succession Maynadier, par Jean Gleizes.
Terre à lézards, par Roland Victor.
Un soldat en déroute, par Gilles Lapouge.

Un faubourg de grande ville, Matadi. Un garçon y retourne après trois ans d'absence, le matin même où il sort de prison. Que veut-il? Se prouver à lui-même que son passé est mort. Retrouver sa place à Matadi. Des voix se croisent, balayant le passé trouble, éclairant ou déformant la silhouette du héros. Nous reconnaissons la voix épaisse de Matadi, celle de la religieuse qui a élevé l'enfant, celle de l'Ardenais, l'ancien patron. Enfin la voix du garçon lui-même, criant son angoisse, ses rancœurs, sa tendresse.

Récit poignant où le tragique, l'insolite et le pittoresque, les obscurs mouvements qui rapprochent les êtres ou les éloignent au gré des jours, se mêlent comme dans la vie.

Jacques Henrard est né en 1920 dans la province de Hainaut. Licence en philosophie. Lauréat du concours national des bourses de voyage pour un mémoire sur la musicalité de la langue grecque. A publié aux Éditions Casterman un premier roman, L'homme brun. Prépare une pièce de théâtre. Critique littéraire.

